

Les amours mexicaines

Barbara Cartland

VISIT...

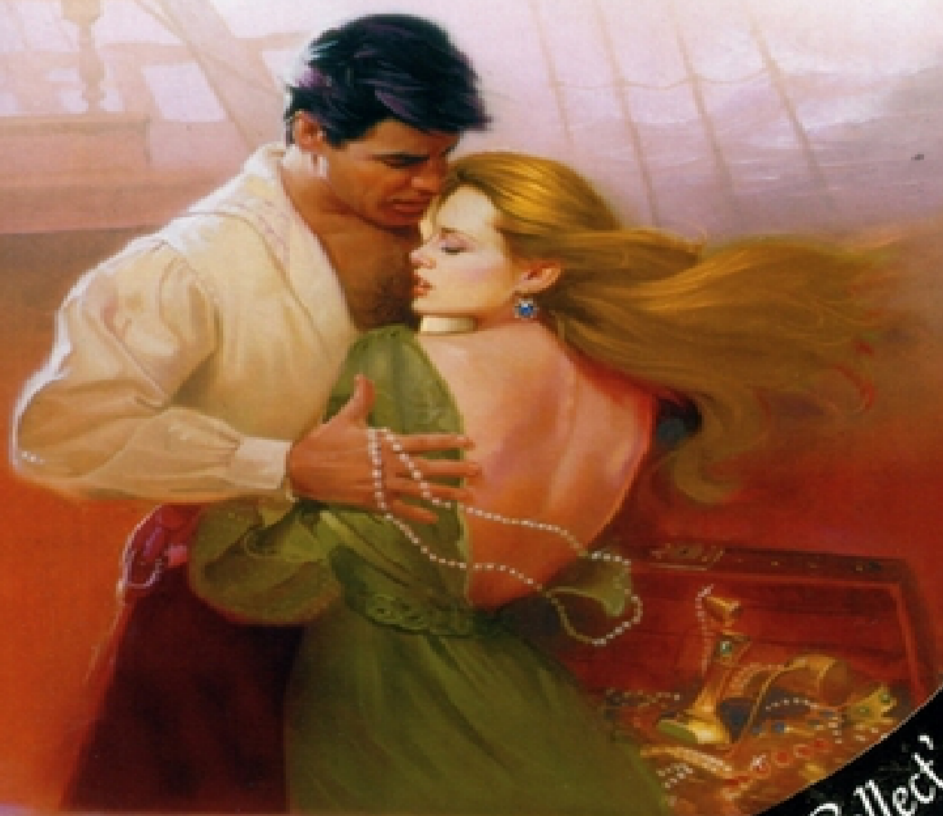
LANZAROTE
Caliente.COM



POUR elle

Barbara Cartland

Les amours mexicaines



Résumé

Surprenante rencontre sur la route de Southampton... Elle, Kamala Lindsey, presque une enfant, la grâce même... Lui, Conrad Veryan, la beauté virile d'un homme de la mer... Tous deux traqués, soudain proches, tous deux prêts à la plus folle des aventures ! Et les voici cachés à bord de l'Aphrodite qui cingle vers le Mexique. Découverts, ils se diront frère et sœur. Van Wyck, le capitaine, se montre d'abord bienveillant. Conrad est un marin confirmé qu'il serait prêt à associer à ses fructueux trafics si Van Wyck ne désirait pas Kamala. La jeune fille s'affole : où est l'ancienne tendresse de Conrad, à présent si fuyant et si lointain ? Pour sauver sa famille ruinée, va-t-il la sacrifier ?

Note de l'auteur

La cruauté et le goût de la discipline que l'auteur prête aux parents et tuteurs n'est pas une invention romanesque mais un fait historique. Mon grand-père, homme du XIX siècle, avait pour habitude d'obliger ses quatre filles à lire à voix haute le courrier qu'elles recevaient de leurs amis, à la table du petit déjeuner.

Le vaccin antivariolique, découvert par le Dr Jenner en 1789, fut rendu obligatoire en 1807 en Bavière, en 1810 au Danemark, en 1814 en Suède, mais seulement en 1853 en Grande-Bretagne!

Lors de mon séjour au Mexique, j'eus entre les mains le journal passionnant et détaillé d'une certaine Fanny de Caldéion de la Barca qui avait vécu dans ce pays en 1839.

Toutes les descriptions que l'on trouvera dans cet ouvrage sont donc directement inspirées des récits d'un témoin oculaire de l'époque. Lorsque prit fin, en 1833, le monopole de la Compagnie des Indes orientales, les propriétaires de bateaux commencèrent à faire du commerce pour leur propre compte, en faisant naviguer des vaisseaux rapides et susceptibles de transporter de grosses cargaisons.

Les premiers voiliers de ce type furent construits aux Etats-Unis cette même année et à partir de 1840. utilisés en grand nombre des deux côtés de l'Atlantique.

Chapitre 1

— Je vois que tu as une lettre, Kamala.

A la table du petit déjeuner, la grosse voix retentit comme un tonnerre et fit sursauter Kamala. Puis elle répondit :

— Oui... oncle Marc.

Elle avait vu la lettre, aussitôt entrée dans la pièce. Le majordome devait, les instructions reçues, placer le courrier sur la table du petit déjeuner. Cet ordre, Kamala le savait, était l'un des nombreux moyens qui permettaient à son oncle d'avoir un œil sur tout ce qui se passait dans sa maison.

En fait, peu de chose échappait à son regard aigu, et c'est avec un petit sourire de satisfaction qu'il vit pâlir Kamala.

— Qui est ton correspondant?

Elle aurait dû deviner qu'il l'interrogerait.

— Je sais pas..., oncle Marc.

— Tu n'attendais pas de lettre?

— Non, oncle Marc.

— Alors, tu dois être curieuse de savoir quel peut bien être l'auteur de cette lettre... Je suggère que tu l'ouvres et que tu nous la lises à haute voix.

Kamala dirigea, avec nervosité, son regard vers le bout de la table.

Son oncle était un homme de forte stature, au teint rouge. Il imposait à sa femme et à ses domestiques une discipline de fer. En vérité, c'était un tyran domestique que peu de gens osaient braver.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi Kamala recevrait une lettre, dit Sophie d'une voix plaintive et irritée.

C'était une grosse fille dépourvue d'attraits, qui ressemblait assez à son père, et Kamala ne connaissait que trop la jalousie de Sophie à son égard. Le simple fait que sa cousine reçût une lettre qui lui était personnellement adressée, fût-ce celle d'un magasin, ne pouvait manquer d'éveiller son envie.

Que son oncle ne fasse pas de scène au sujet de la lettre, Sophie en ferait une plus tard, cela, Kamala ne le savait que trop.

— Je ne sais pas... de qui cela... peut bien être, dit Kamala, regardant l'enveloppe comme si elle contenait un piège.

— Alors ne continuons pas à spéculer sur l'identité de ton correspondant, dit Marc Pleyton sarcastique.

Ses yeux durs parurent s'attarder sur les joues pâles de Kamala, et un

sourire cruel erra sur ses lèvres en voyant trembler les mains de la jeune fille. Il eût été difficile de trouver deux jeunes filles offrant un aussi complet contraste que Sophie et Kamala. En fait, on avait peine à croire qu'elles fussent parentes.

Kamala était petite et d'une ossature délicate.

Ses yeux semblaient presque trop grands pour son petit visage mince et ses cheveux avaient la couleur d'une naissante aurore.

Ses yeux étaient d'un bleu profond, couleur de tempête, et quelque ancêtre irlandais lui avait fait don de dis sombres qui accentuaient la fragile pâleur de sa peau.

La grâce de ses mouvements évoquait le balancement d'une fleur dans la brise; tout en elle était d'une exquise perfection.

Sophie, elle, était grasse et commune.

Elle avait des chevaux raides d'un brun indéfinissable, et une peau plutôt blême, rendue plus terne encore par l'abus des sucreries.

Peu intelligente, contrairement à son père qui était extrêmement astucieux, elle ne désirait pas vraiment s'améliorer. Elle se contentait de vouloir ce que possédaient les autres et, bien qu'irritable et péremptoire, elle n'aurait pas consenti au moindre effort pour satisfaire ses ambitions.

Kamala prit la lettre et ouvrit l'enveloppe. L'écriture lui était inconnue, mais quand elle vit la signature, elle retint son souffle. Elle n'avait rencontré qu'une fois son auteur.

— Eh bien, demanda son oncle, es-tu maintenant en mesure de nous dire qui t'a écrit?

— C'est... M. Philippe Radneld..., oncle Marc, balbutia Kamala.

— Pourquoi est-ce à toi qu'il écrit? cria Sophie de l'autre côté de la table. C'est moi qu'il est venu voir. Il est mon ami. Cette lettre doit être pour moi.

— Mais oui, je suis sûre qu'elle est pour toi, dit précipitamment Kamala, tendant la lettre à sa cousine.

— Montre-moi l'enveloppe, dit Marc Pleyton.

Kamala ramassa l'enveloppe qu'elle avait posée sur la table et la tendit à son oncle. Il la regarda attentivement, tandis que ses épais sourcils se rejoignaient sur son front.

— L'adresse paraît évidente, dit-il : « Mlle Kamala Lindsey. » C'est ton nom, je pense?

— Oui..., oncle Marc.

— Écoutons donc ce que ce jeune homme a à te dire.

Kamala déplia le feuillet d'une main tremblante, puis commença d'une voix si basse qu'elle était à peine audible :

— *Ma chère mademoiselle Lindsey.*

— Je n'entends rien!

Avec effort, Kamala recommença

Ma chère mademoiselle Lindsey;

Ce fut pour moi un très grand plaisir de vous rencontrer dimanche dernier et je me suis surpris à penser à vous depuis lors. Serait-il possible de nous rencontrer quelque part où nous pourrions parler? Peut-être dans le parc, ou bien où vous voudrez. Je vous en prie, ne refusez pas de me voir. Je voudrais m'entretenir avec vous d'un sujet des plus importants. Puis-je vous redire le profond et durable plaisir que j'ai eu à faire votre connaissance?

J'attendrai impatiemment votre réponse.

Votre sincère admirateur,

Philippe Radfield.

Kamala avait lu de façon hésitante, faisant de courtes pauses entre les phrases. Quand elle acheva sa lecture, sa voix sembla sombrer dans le silence.

Elle ne leva pas les yeux de la lettre, continuant de la regarder comme si elle espérait qu'elle allait se dissoudre dans l'air léger.

— Pourquoi t'a-t-il écrit? tempêta Sophie. Pourquoi ne veut-il pas me rencontrer, moi? Il était mon ami, le mien, avant que tu me le prennes. Je ne crois pas que cette lettre soit pour toi.

Tout en parlant, elle se leva brusquement, passa derrière la chaise de sa mère et arracha la lettre des mains de Kamala.

Elle considéra l'écriture avant de hurler :

— Tu l'as fait exprès, tu l'as incité à bavarder avec toi et maintenant tu as manigancé je ne sais quel secret dont il veut discuter avec toi. Je te hais, Kamala! Tu entends? Je te hais!

Sur quoi Sophie lança violemment la lettre sur la table puis de la main droite frappa durement Kamala sur la joue. Kamala se tassa sur sa chaise, tandis que son teint pâle s'enflammait sous le coup.

— Cela suffit! ordonna Marc Pleyton du bout de la table. Viens t'asseoir, Sophie, j'ai quelque chose à te dire.

— C'est déloyal, papa, c'est déloyal, cria Sophie en larmes. Kamala attire à elle tous les hommes qui viennent dans cette maison. Elle réussit à les ensorceler. Elle use de magie noire!

— Assieds-toi, Sophie! Je désire te parler, dit sèchement son père.

Secouant la tête, faisant la moue de ses grosses lèvres, Sophie obéit, jetant un coup d'œil haineux à sa cousine.

— Tu vas me donner la lettre, Kamala, dit Marc Pleyton, et je vais envoyer à cet impudent freluquet une réponse qu'il n'oubliera pas de sitôt.

Comme si elle avait su ce qu'on attendait d'elle, Kamala prit la lettre, la remit dans l'enveloppe, se leva et la posa à côté de son oncle.

— Je suis vraiment désolée, oncle Marc, dit-elle.

— Assieds-toi, et écoute ce que j'ai à dire, ordonna Marc Pleyton.

Kamala retourna à sa place tout en jetant un rapide coup d'œil à sa tante, de l'autre côté de la table.

Pendant que Sophie criait et que Marc Pleyton ordonnait, elle était restée immobile, spectatrice silencieuse. Son expression était parfaitement

indéchiffrable et, pendant un instant, Kamala ne put s'empêcher de se demander ce qu'elle pensait de la scène qui venait de se produire.

— J'ai beaucoup pensé à toi, Sophie, dit Marc Pleyton à sa fille. Et j'ai certain projet concernant ton avenir qui, j'espère, aura ton approbation.

— Mon avenir, papa? demanda Sophie avec surprise.

— C'est bien ce que j'ai dit, répliqua son père. Tu as maintenant vingt ans et il est temps de te marier.

— Me marier! dit Sophie, sanglotant toujours, mais à qui? personne n'a demandé ma main! Et comment pourrait-il en être autrement avec Kamala qui éloigne les hommes de moi!

Elle semblait presque cracher les mots, mais Kamala, la tête courbée, ne répondit pas.

« Ce n'est pas ma faute », pensait-elle désespérément.

Comment faire comprendre à son oncle que si la chose avait été possible, elle aurait été jusqu'à éviter de parler aux hommes qui venaient dans la maison et qu'en tout cas elle n'essayait jamais de les attirer. Elle connaissait trop bien les sentiments de Sophie à ce sujet. A quel point elle tentait de plaire, combien elle souhaitait être courtisée, désirée par un homme, quel qu'il fût; ce qui eût accru sa confiance en elle.

Mais qui aurait seulement regardé la fille sans attraits de Marc Pleyton, tout riche qu'il fût, lorsque Kamala était présente?

Kamala était sans vanité. Elle n'avait guère l'occasion de penser à elle-même. Mais elle aurait été vraiment stupide et peu lucide si elle ne s'était pas rendu compte qu'elle attirait les regards partout où elle passait.

Depuis qu'elle était petite, il s'était trouvé des gens pour se récrier sur sa beauté et pour dire qu'elle était le vivant portrait de sa mère.

Il était difficile d'imaginer que tante Alice, la femme de Marc Pleyton, était la sœur aînée de sa mère. En fait elles avaient dix ans de différence et il était presque impossible de croire qu'Alice Pleyton avait été attrayante dans sa jeunesse.

Aujourd'hui, cheveux prématurément gris, fin visage ridé, elle paraissait une silhouette floue, fantomatique, dont la personnalité ne pesait d'aucun poids sur la maison de son mari.

« Maman était si différente », pensa Kamala.

Elle se rappelait combien sa mère était jolie, comme leur maison, bien que petite et pauvre, avait toujours semblé remplie de rires et de soleil.

Ils avaient été si heureux ensemble! Si heureux que, même aujourd'hui, les trois années vécues dans la maison de son oncle Marc semblaient n'être qu'un cauchemar, tandis que la réalité, c'était encore le foyer avec un père et une mère qui l'avaient adorée.

— Comme je le disais, continuait Marc Pleyton, de sa voix coupante, j'avais fait des plans pour ton mariage, Sophie, et j'ai appris ce matin qu'ils sont sur le point de se concrétiser.

— Quels plans? Dites-le-moi, papa! Cela a l'air très excitant.

— Mais *c'est* excitant, dit Marc Pleyton. J'ai arrangé pour toi, Sophie, un mariage avec le marquis de Truro.

— Un marquis! (Pendant un moment Sophie put à peine souffler mot, puis elle dit :) Papa, comment avez-vous pu trouver quelqu'un de ce rang? Êtes-vous sûr qu'il va faire sa demande?

— Il l'a déjà faite, répliqua son père. Tout a été arrangé par son homme d'affaires, qui est un de mes amis personnels.

— Mais nous ne nous sommes jamais vus!

— Vous vous rencontrerez très bientôt, répondit Marc Pleyton. Il vient passer quelques jours ici. Il fera une demande en mariage officielle, que j'accepterai en ton nom. Après quoi, vos fiançailles seront annoncées.

Sophie reprit son souffle.

— Et comment est-il? est-il beau? quel âge a-t-il?

— Toutes ces questions auront une réponse en temps utile, répliqua Marc Pleyton, et, je pense, à ton entière satisfaction. Dans l'intervalle, Sophie, ta mère et toi vous préparerez à recevoir le marquis comme il convient. Nous devons le traiter royalement. Je désire qu'il se rende compte à quel point il est avantageux pour lui de conclure cette alliance.

Sophie resta silencieuse un moment, puis elle dit :

— Je pense, papa, que vous voulez dire par là que le marquis n'est pas très riche.

Son père sourit :

— Par moments, Sophie, je te trouve des éclairs d'intelligence, qui, je le sais, ne peuvent te venir que de moi. Oui, bien sûr, tu as raison! Le marquis est ruiné et tu es une héritière. Qu'y avait-il de plus raisonnable que de vous réunir?

— Je serai marquise, dit Sophie presque pour elle-même. (Puis son expression satisfaite s'évanouit lorsque son regard rencontra Kamala.) Je ne veux pas de Kamala ici pendant son séjour, dit-elle agressivement. Elle va essayer de me le prendre comme elle a fait avec tous les autres nommes qui sont venus à la maison. Renvoyez-la, papa, vous devez la renvoyer!

— Mais j'ai aussi pensé à Kamala, répondit Marc Pleyton.

Sa voix avait une intonation si péremptoire que Kamala se sentit soudain effrayée.

— Allez-vous la renvoyer? demanda impatiemment Sophie.

— Kamala va sous peu nous quitter, répliqua Marc Pleyton. Elle aussi est sur le point de se marier!

Kamala leva brusquement la tête. Elle tourna vers son oncle un regard inquiet.

— Ce sera peut-être une surprise pour toi, Kamala, dit Marc Pleyton, mais je pense que ton tempérament impétueux et ton caractère rebelle ont besoin d'être disciplinés par un mari. Je t'en ai donc choisi un.

— Vous avez choisi un mari pour moi? demanda Kamala avec un tremblement dans la voix.

— Oui, Kamala. Je t'assure, quoi que tu en puisses penser, que je prends tes intérêts très à cœur et je considère que tu es une jeune personne qui a beaucoup de chance.

Il y eut un silence : Marc Pleyton attendait une parole de Kamala, mais elle était incapable de répliquer. Elle ne pouvait que regarder son oncle, le visage très pâle à l'exception de la marque rouge laissée par la main de Sophie.

— C'est avec un grand plaisir, poursuivit Marc Pleyton, que le général Warrington a demandé ta main.

— Le général Warrington? dit Kamala avec effort. Mais c'est un vieil homme, un très vieil homme!

— C'est un homme d'âge raisonnable, répliqua Marc Pleyton, il n'a pas encore soixante ans. Il est veuf et ce sera un mari plein d'expérience. Il saura comment se comporter en face de tes qualités quelque peu exceptionnelles, Kamala.

Son oncle se moquait d'elle, et avec une petite lueur de colère dans les yeux, Kamala répliqua :

— Je suis certaine que vous comprendrez, oncle Marc, que je ne peux envisager un mariage avec le général Warrington.

Son oncle la regarda fixement :

— Essaies-tu de me dire que tu souhaites refuser une telle proposition?

— Je ne pourrais pas épouser quelqu'un d'aussi vieux, répliqua Kamala, de plus, je... n'aime pas le général Warrington.

— Dois-je en croire mes oreilles? tonna Marc Pleyton. Est-il possible qu'une gamine de rien du tout, une pauvre femme vivant de mes bontés, puisse prendre sur elle de refuser un homme aussi distingué que le général? Un homme riche et très en vue, qui serait immédiatement agréé par la moitié des femmes du comté?

— Eh bien! qu'il demande la main de l'une d'entre elles, rétorqua Kamala. Je regrette, mais je n'ai aucune envie d'épouser le général.

— Tes désirs n'ont aucune espèce d'importance, dit Marc Pleyton d'une voix tranchante. Je considère que c'est un mari qui te convient très bien, et en tant que tuteur j'ai, comme tu le sais, complète et absolue autorité sur toi. Tu épouseras le général que cela te plaise ou non, parce que je te le dis.

— Oncle Marc, vous ne pouvez m'obliger à cela, plaida Kamala. C'est un homme horrible! Le bruit court qu'il a battu sa femme à mort.

— Sottises que tout cela! cria Marc Pleyton. Tu as prêté l'oreille à des ragots de domestiques. Sa femme était une faible créature qui ne put même pas lui donner un enfant. Il veut un héritier, Kamala, et tu seras capable de le lui donner.

Kamala serra les poings pour garder le contrôle d'elle-même. Elle avait à plusieurs occasions rencontré le général Warrington, venu déjeuner ou dîner.

Elle ne se rappelait que trop bien leur dernière conversation. Placée à côté de lui au dîner, elle l'avait jugé plus qu'attentionné, lui parlant alors qu'elle

souhaitait rester silencieuse, passer inaperçue; il ne fallait pas que Sophie ou son oncle pensent qu'elle cherchait à se mettre en avant.

— Vous avez un nom bien peu courant, mademoiselle Lindsey, avait dit le général.

— C'est mon père qui l'a choisi, expliqua Kamala, il s'intéressait beaucoup à la littérature indienne et Kamala signifie : « Lotus ».

— Le lotus est velouté et doux au... toucher, avait dit lentement le général.

Kamala l'avait regardé avec surprise et avait ressenti un brusque frisson de peur devant l'expression de ses yeux.

Un sourire ambigu errait sur ses lèvres minces, ce qui avait confirmé Kamala dans l'idée qu'elle avait déjà, à savoir qu'il était un horrible vieil homme. Il y avait en lui quelque chose de bestial qui portait à ajouter foi aux histoires qui couraient sur sa brutalité.

Maintenant elle se sentait frissonner et, si difficile que ce fût pour elle de tenir tête à son oncle, elle parvint à dire d'une voix ferme :

— Je suis désolée de vous contrarier, oncle Marc, mais je ne veux pas épouser le général, serait-il le dernier homme sur terre!

Marc Pleyton abattit son poing sur la table avec une telle force que les assiettes et les tasses s'entrechoquèrent.

— Tu oses me défier! cria-t-il. Laisse-moi te dire une fois pour toutes, Kamala, que je ne tolérerai pas ton impertinence. Tu feras ce que l'on te dit! Je vais informer aujourd'hui le général que votre mariage aura lieu dans très peu de temps.

— Je ne l'épouserai pas, oncle Marc!

Kamala se leva brusquement en prononçant ces mots.

— Je ne l'épouserai pas... me traîneriez-vous à l'autel! entendez-vous? Papa et maman n'auraient jamais voulu que j'épouse quelqu'un que je n'aime pas.

— Ton père est mort sans le sou, dit Marc Pleyton sarcastique. Il t'a laissée à ma charge et je remplirai ma tâche au mieux, selon moi, de tes intérêts. Tu as besoin d'être tenue d'une main ferme, Kamala. Tu es volontaire, rebelle, et tu montres une indépendance d'esprit qui ne sied absolument pas à une femme. J'estime excellent le choix que j'ai fait du général Warrington. Il te dressera comme tu dois être dressée.

— Je ne l'épouserai pas!

— Très bien, il me faudra donc employer des arguments plus convaincants, dit son oncle.

Tout en parlant, il se leva et tira sa montre en or de la poche de son gilet.

— Je pars pour Londres afin de régler les affaires de Sophie, mais je serai de retour peu après 6 heures. A 6 heures et demie très exactement, Kamala, tu viendras me dire, dans mon bureau, que tu es prête à épouser le général. Faute de quoi il me faudra obtenir ton consentement d'une façon qui te sera extrêmement pénible.

Puis Marc Pleyton se détourna et quitta la salle à manger. Il ne dit au

revoir ni à sa femme ni à sa fille, mais Sophie courut après lui dans le couloir en criant : « Papa, papa! »

Kamala, le visage très pâle, se tourna vers sa tante.

— Aidez-moi, tante Alice, je vous en prie, je ne peux pas épouser le général!

— Il n'est rien que je puisse faire, Kamala, dit Mme Pleyton d'une voix sans timbre.

— S'il vous plaît, tante Alice, vous pouvez sûrement dire quelque chose. Vous pouvez expliquer à oncle Marc qu'il m'est impossible d'épouser un tel homme.

— Ton oncle fait ce qu'il entend, répliqua Mme Pleyton.

— Vous étiez la sœur de maman. Vous savez comme papa et maman étaient heureux ensemble. Ils s'aimaient. Maman me parlait souvent du mariage... et me disait qu'elle espérait que, le moment venu, je trouverais quelqu'un comme papa, quelqu'un que j'aimerais... et qui m'aimerait... Elle n'aurait jamais permis que l'on me contraigne à épouser un vieil homme qui a la réputation d'être cruel.

— Je suis navrée, Kamala, dit Mme Pleyton, et pour la première fois sa voix trahissait quelque chose qui ressemblait à de la sympathie. Mais tu n'as pas d'argent, et si ton oncle refuse de te garder plus longtemps, que peux-tu faire?

— Peut-être, répondit Kamala, puis-je trouver un travail de gouvernante ou d'institutrice.

— Tu es si jeune, tu as juste dix-huit ans, dit sa tante. Crois-tu que quelqu'un t'emploierait sans références?

— Vous voulez dire qu'oncle Marc ne m'en fournirait pas? dit Kamala incrédule.

— Il n'aime pas qu'on le contrarie, Kamala, tu le sais aussi bien que moi. Quand tu le verras ce soir, accepte d'épouser le général! Sinon il te battra comme il l'a déjà fait.

— Comme il... l'a déjà... fait, dit Kamala, le souffle court.

Elle ne savait que trop combien sauvagement son oncle pouvait la punir, et elle avait même eu l'impression qu'il y prenait plaisir.

Il ne l'aimait pas, elle le savait, elle l'avait compris dès son arrivée. Et elle était sûre que c'était à cause de cette antipathie qu'il lui avait choisi un mari cruel et odieux.

— Tante Alice, que puis-je faire? supplia Kamala.

— Rien d'autre, Kamala, que d'obéir à ton oncle, répondit Mme Pleyton. J'ai appris il y a des années qu'il était totalement vain de s'opposer à lui. Il gagne toujours, Kamala, il gagne toujours.

Kamala pensa que, pour la première fois depuis qu'elle la connaissait, sa tante s'exprimait comme un être humain.

Quelque chose dans sa voix trahissait une souffrance, et avec une sorte d'horreur, Kamala prit conscience que la fadeur de sa tante Alice n'était que le

résultat de sa soumission à Marc Pleyton.

Peut-être elle aussi avait-elle été, comme sa sœur, heureuse et gaie, mais soit en la battant, soit tout simplement par la force de sa personnalité, il l'avait réduite à n'être plus que ce fantôme dont personne ne se souciait.

— Tante Alice..., dit impulsivement Kamala, tendant les bras vers sa tante.

Mais Mme Pleyton déjà quittait la salle à manger.

— Tu ne peux qu'obéir, Kamala, dit-elle d'une voix neutre.

Lentement Kamala plia sa serviette, puis monta dans sa chambre.

Tout cela lui semblait incroyable.

Elle n'éprouvait qu'une sensation : l'horreur de ce mariage. Il lui semblait qu'un vampire planait, menaçant, au-dessus d'elle.

Elle regarda l'horloge de la cheminée.

Il lui restait neuf heures pour décider soit de défier son oncle, soit d'accéder à son désir et épouser le général Warrington.

Toutefois elle ne savait que trop ce qui arriverait si elle s'obstinait à refuser.

Depuis son arrivée au château, son oncle avait décidé de la dresser d'une manière si dure qu'elle confinait à la cruauté. Jamais auparavant elle n'avait subi de violence physique.

« Châtiments corporels » ne représentaient pour elle que des mots. Mais son oncle lui avait fait immédiatement comprendre que son éducation avait fait d'elle une impertinente et une effrontée. Son père l'avait toujours encouragée à exprimer ses opinions, à discuter politique avec lui, à lire les journaux et à se tenir informée aussi bien des affaires courantes que des littératures française ou anglaise.

Son oncle, à sa grande surprise, avait proclamé que de telles préoccupations étaient incompatibles avec la féminité et frisaient la provocation. Il restreignit ses lectures et lui interdit les journaux.

A chaque réflexion qu'il considérait comme impertinente, pour toute opinion qu'il tenait pour incompatible avec la condition féminine, il la punissait. Chaque fois qu'il pouvait trouver une Donne raison, il la battait.

Kamala découvrit bien vite qu'il prenait plaisir à l'humilier, non seulement publiquement, l'accablant de sarcasmes devant des tiers, mais aussi en privé.

Quand il avait décidé de la battre, elle devait aller chercher le fouet, s'agenouiller devant lui, et le prier de la corriger. Quand la punition était terminée, elle devait embrasser le fouet, et remercier son oncle de l'éducation qu'il lui donnait.

Au début, elle s'était sauvagement débattue, comme un animal pris au piège. Mais quand elle comprit qu'elle n'avait aucune chance de jamais avoir le dessus, elle devint plus subtile.

Elle se montrait paisible et soumise en présence de son oncle, et elle éprouvait presque de la satisfaction à la pensée de lui ôter toute occasion de la battre.

Par moments, il lui était presque plus facile d'affronter son oncle que Sophie. Le mécontentement de sa cousine allait grandissant : elle supportait de plus en plus mal le contraste entre la grâce de Kamala et sa propre laideur. Chaque jour voyait grandir la jalousie et le ressentiment de Sophie qui cristallisait sur Kamala toutes ses frustrations.

« Que faire? », se demandait Kamala.

Il semblait à peine croyable qu'en 1839, un parent ou un tuteur ait encore le pouvoir de forcer une jeune fille à se marier contre sa volonté. Mais Kamala savait que la loi était du côté de son oncle, et que, légalement, il était en droit de disposer d'elle comme il lui convenait.

Brusquement elle se couvrit le visage de ses mains.

— Oh! Papa, maman..., sanglota-t-elle, comment avez-vous pu mourir et permettre ce qui m'arrive?

Elle savait maintenant que son bonheur avait pris fin le jour où elle avait appris que le bateau ramenant son père et sa mère de leurs vacances en Italie avait disparu dans le golfe de Gascogne.

Ils étaient partis si gais!

— Notre première lune de miel depuis seize ans! avait dit le père de Kamala. Tu dois me pardonner, mon enfant chérie, de ne pas t'emmener avec nous; mais j'ai tellement envie d'être seul avec ta maman pour que nous puissions retrouver notre jeunesse ensemble!

Ce voyage était enfin possible parce que l'un des livres de son père venait d'être accepté et que l'éditeur avait consenti une avance de presque cent livres.

— C'est une extravagance, avait dit Mme Lindsey, hésitante, lorsque son mari lui avait fait part de son projet.

— Bien sûr que c'est extravagant! avait reconnu son père. Mais que serait la vie sans extravagance? Il faut faire des extravagances, ma chérie, non seulement avec l'argent, mais avec notre bonheur, nos rires, et par-dessus tout avec notre amour.

Il avait pris sa mère dans ses bras en prononçant ces mots et l'avait embrassée. Elle levait vers lui un regard d'adoration.

— Êtes-vous bien sûr que nous ayons le droit de faire quelque chose d'aussi déraisonnable? demanda-t-elle.

— Je veux vous montrer l'Italie; cela fait des années que je le désire, répondit-il. Rien, ni personne, ne m'empêchera de vous emmener là-bas!

— Oh! mon chéri, c'est tellement merveilleux! s'était écriée la mère de Kamala. (Puis, jetant les yeux sur le visage de sa fille, elle avait saisi Kamala dans ses bras, la serrant contre elle.) Ne m'en veuille pas de passer un mois seule avec ton papa, supplia-t-elle. Nous te laisserons avec ta gouvernante, qui veillera parfaitement sur toi jusqu'à notre retour.

— Bien sûr, maman, avait dit Kamala, je sais que vous avez besoin de vacances.

— Personne n'en a autant besoin! dit fermement son père.

Kamala savait qu'il disait vrai.

Ils avaient connu des années de lutte. Des années où l'argent manquait, où ils ne pouvaient même pas engager une gouvernante pour Kamala, et durant lesquelles son père s'était lui-même occupé de l'instruire. Elle aurait préféré qu'il continue d'en être ainsi, mais il n'aurait pu alors mener de front son propre travail, les recherches littéraires qu'il avait engagées, sans compter le temps qu'il bénévolement les enfants malades. « Étrange, pensait Kamala, comme mon père avait été irrésistiblement attiré par les enfants, surtout lorsqu'ils étaient blessés ou malades. » Le médecin du lieu était un homme d'un certain âge qui pouvait difficilement venir à bout d'une clientèle très disséminée.

Il était heureux de confier à André Lindsey le soin de réduire une fracture, de bander un bras cassé et même de prescrire des plantes qu'il tenait pour aussi efficaces que des médicaments plus orthodoxes.

Il semblait à Kamala, lorsqu'elle jetait un regard sur leur vie passée, que celle-ci avait été variée et bien remplie.

Ils faisaient souvent des kilomètres dans la vieille carriole (tout ce que son père pouvait se permettre comme véhicule), pour se rendre dans une ferme où un petit garçon était tombé d'une meule, ou bien où un enfant toussait à rendre l'âme avec un bruit rauque que le médecin ne parvenait pas à diagnostiquer.

Kamala avait souvent pensé que c'était la présence de son père autant que sa très réelle compétence qui conduisait les malades sur la voie de la guérison.

Il n'y avait pas de doute que les enfants qu'il traitait guérissaient et qu'ils semblaient même aller mieux dès qu'il se penchait sur eux.

Il avait coutume de tout expliquer à Kamala, et parce qu'il croyait certaines plantes et herbes plus efficaces que les médicaments, il lui montrait de vieilles recettes dans les manuscrits orientaux, des livres qu'il avait réunis et qui lui donnaient raison. Mais Kamala pensait qu'il possédait une sorte d'intuition et de don plus important que n'importe quelle connaissance livresque.

— Votre papa, il a « le don », v'là la vérité, lui avait dit une vieille femme. Quand y m'touche la jambe, j'sens l'mal qui s'en va. Un homme peut pas apprendre ça! C'est quequ'chose qui lui vient de Dieu.

Comme ils avaient été heureux! pensait Kamala.

Sa mère semblait irradier le bonheur, malgré des périodes difficiles.

Ils étaient morts ensemble comme ils l'auraient souhaité, mais Kamala, elle, demeurait seule.

Elle se rappelait combien elle s'était sentie misérable, apathique, quand elle avait commencé à se rendre compte qu'elle ne reverrait plus jamais son père ni sa mère, et que son foyer serait désormais au château, avec son oncle et sa tante.

Il n'y avait personne d'autre vers qui elle pût se tourner, et quand son oncle Marc était arrivé, regardant avec mépris sa maison, observant ironiquement les tapis élimés, le jardin à l'état sauvage, remarquant l'absence de domestiques, elle avait tout de suite su que son bonheur était fini.

Marc Pleyton ne se faisait pas faute de critiquer son père et n'avait que mépris pour sa mère, qui l'avait épousé. Il regardait de haut quiconque était pauvre. Il pensait qu'un intellectuel, un homme qui ne s'intéressait pas à l'argent, ne pouvait être qu'un imbécile. Kamala se rendait compte que son père avait été tout ce que n'était pas Marc Pleyton : un gentilhomme, un sportif, pratiquant brillamment l'art de la conversation, un homme de goût, plein d'humanité et de compassion. C'était peut-être le fait que André Lindsey fût bien né qui irritait le plus son oncle.

En grandissant, Kamala en vint à penser qu'en affirmant son pouvoir sur elle, son oncle essayait de se convaincre qu'il était physiquement et moralement supérieur à son père.

— Ton père, si intelligent, qui est mort sans un sou vaillant!

— En voilà un homme intelligent, qui ne peut même pas assurer l'existence de sa femme et de son enfant!

— Le sang bleu n'emplit pas un estomac vide!

Chaque jour, il envoyait des piques de cette sorte à Kamala.

Une amère expérience lui avait appris à ne pas répliquer, à ne pas bondir pour défendre son père. La provoquer pour qu'elle lui répondît était précisément ce que voulait son oncle.

Marc Pleyton avait fait fortune dans le commerce, et Kamala comprenait maintenant qu'il était désireux de s'acheter une position sociale et le respect qui irait de pair avec cette position.

Il y avait peu d'années qu'il habitait le château; il en avait chassé une famille qui y vivait depuis plusieurs générations mais qui ne pouvait plus en assumer l'entretien.

Marc Pleyton avait luxueusement embelli l'intérieur, avec tout ce que l'argent peut acheter.

Cependant Kamala ne pouvait s'empêcher de penser que le château avec ses murs anciens et ses légendes venant du fond des âges devait être bien plus beau avant de se trouver ainsi doté de tapis épais, de tentures de soie et de mobilier flambant neuf.

Elle se glissait parfois jusqu'au grenier où l'on avait entreposé les tableaux et le mobilier laissés par les précédents propriétaires. Il y avait des portraits d'ancêtres, si vieux qu'on ne les avait pas trouvés dignes d'être emportés.

Les hommes avaient des visages fins et aristocratiques aux traits bien dessinés : ils étaient très différents de Marc Pleyton, aux gestes rudes, au teint rougeaud. Les femmes paraissaient douces et raffinées et rappelaient sa mère à Kamala. Dans le grenier, il y avait aussi des rideaux de velours passé et des tentures aux broderies déchirées, caressées autrefois par des mains aimantes.

Il y avait des sièges crevés, d'une élégance et d'une délicatesse bien différentes des lourdes chaises et des sofas surchargés d'ornements, achetés par Marc Pleyton parce qu'ils étaient chers.

— Qu'est-ce que tu peux bien trouver d'intéressant dans ce vieux grenier

sale? lui avait demandé Sophie une fois.

— Les gens... et leur histoire, avait répondu Kamala, mais sa cousine n'avait pas compris.

Maintenant, regardant sa chambre, le fit de cuivre étincelant et le tapis à fleurs, elle comprenait que la fortune ne pouvait rien acheter des choses qui avaient été siennes, chez elle, entre son père et sa mère.

« Je ne peux pas me marier sans amour », se dit-elle.

Mais en même temps, elle croyait sentir dans sa chair les coups de fouet de son oncle; elle savait que si elle le défiait, il la battrait jusqu'à ce qu'elle perde connaissance.

Tôt ou tard il faudrait qu'elle lui cède. Jamais il ne lui permettrait de sortir victorieuse d'un combat contre lui.

Brusquement, elle se décida.

« Il faut que je parte, se dit-elle, je ne peux rester ici pour être battue jusqu'à ce que je fasse ma soumission. Et je ne veux pas... Je ne veux pas épouser le général, quoi que puisse faire oncle Marc! »

Elle était bien consciente du fait que si elle partait, il lui faudrait disparaître. Quand son oncle s'apercevrait de son départ, il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour la ramener; puis il la traiterait comme il avait traité un jour un garçon d'écurie qui s'était enfui après avoir estropié maladroitement un des chevaux. Son oncle avait fait rattraper le garçon, puis l'avait rossé si violemment qu'il n'avait pu quitter le lit pendant plus de deux semaines.

« Voilà ce qui m'arrivera! pensa Kamala avec une sorte d'horreur. Je ne peux pas le supporter! »

Elle prit son front entre ses mains, essayant de réfléchir : où pourrait-elle aller?

On frappa à la porte et elle tressaillit.

— Qui est-ce? demanda-t-elle avec appréhension.

Elle avait l'impression que ses pensées étaient déjà connues de toute la maisonnée.

La porte s'ouvrit. Ce n'était qu'une femme de chambre.

— Madame vous fait ses compliments, mademoiselle, dit-elle, et vous fait dire qu'elle va faire des courses en ville avec Mlle Sophie. Elle ne seront pas de retour pour le déjeuner.

— Merci, Lucie.

La porte se referma sur la femme de chambre et Kamala marcha jusqu'à la fenêtre. C'était l'occasion! si elle devait partir, il fallait que ce soit maintenant!

Mais comment partir, et où aller? Quelque part où son oncle ne la retrouverait pas! Mais où?

— Je pourrais aller en France, dit-elle tout haut, peut-être dans un couvent, ce serait le mieux. Au moins je n'aurais pas à m'inquiéter des avances importunes des hommes.

Quelque chose de jeune et de résolu se rebellait en elle.

— Oui, en France, il y a sûrement des gens qui veulent apprendre

l'anglais.

Mais il fallait y arriver, et cela coûterait de l'argent.

Ses pensées s'organisaient comme les pièces d'un puzzle, elle se souvint que les seules choses de valeur qu'elle possédait étaient la bague de fiançailles de sa mère — celle-ci l'avait laissée en partant à l'étranger de peur qu'elle ne fût volée — et une broche qui avait appartenu à sa grand-mère. C'était une constellation de brillants.

Malheureusement Kamala ne les avait pas par-devers elle : son oncle les lui avait prises et les conservait dans son coffre.

— Il ne sied pas à une jeune fille de porter des bijoux, avait-il dit.

Or, Sophie portait des perles et possédait plusieurs broches. Kamala savait que cette décision était dictée par le désir de la priver d'une joie.

Elle calcula que les diamants devaient bien valoir au moins cent livres. Elle s'assit à son bureau et commença une lettre. Quand elle eut terminé, elle la relut :

Cher oncle Marc,

Je ne peux pas épouser le général Warrington et je sais que papa ne l'aurait pas souhaité. Je m'en vais donc là où vous ne pourrez pas me retrouver.

Je dois vous remercier de m'avoir accueillie depuis la mort de mes parents, mais je me rends compte que, depuis longtemps, je suis de trop dans votre maison.

Vous avez en votre possession une bague et une broche de diamants qui m'appartiennent. Elles valent au moins cent livres. J'ai donc pris avec moi vingt-cinq livres d'argent liquide ainsi que Rollo, le cheval que vous avez payé soixante-dix livres il y a quelques semaines. Les cinq livres qui restent couvriront les frais de la selle et de la bride, car je ne voudrais pas vous être redevable de quoi que ce soit.

Pardonnez-moi, je vous prie, les ennuis et inquiétudes que cette décision pourrait vous causer, mais je vous assure qu'il me serait impossible d'épouser un homme que je n'aime pas.

Je reste votre nièce humble quoique désobéissante.

Kamala.

Kamala relut la lettre de nouveau, la plaça dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit le nom de son oncle, et la laissa dans son bureau.

Si on ne la découvrait que quelque temps après le retour de son oncle, elle avait d'autant plus de chance de s'échapper.

Elle se changea vivement. Après avoir réfléchi un instant, elle enfila sous son amazone une fine toilette de soie ainsi que plusieurs jupons, et mit dans un panier une chemise de nuit, sa brosse et son peigne, et la blouse qu'elle portait généralement avec son amazone.

Elle couvrit le panier d'un léger châle de laine, puis, le mettant sous son

bras, quitta la pièce.

Elle se rendit dans le boudoir de sa tante. Comme c'était la fin du mois, elle savait y trouver, dans le secrétaire, l'argent destiné aux gages des servantes.

Son oncle payait les hommes, mais sa tante était chargée de payer les femmes de chambre, ainsi que les filles de cuisine.

Kamala savait où l'on mettait la clef, car sa tante l'avait souvent prise en sa présence. Mais quand elle la retira de sa cachette, elle ressentit soudain un pincement au cœur : d'une certaine façon, elle se conduisait comme une voleuse.

Puis elle se dit :

« Je ne prends que ce qui m'est dû. La bague et la broche valent plus de cent livres et quand oncle Marc aura surmonté sa rage, il sera bien content d'être débarrassé de moi. »

Elle retira vingt-cinq livres et les mit dans sa bourse. Puis elle ferma le tiroir et remit la clef dans sa cachette.

Reprenant son panier, elle descendit l'escalier, sortit, et se dirigea vers les écuries.

— Voulez-vous seller Rollo, s'il vous plaît? demanda-t-elle au premier palefrenier.

— Bien sûr, mademoiselle, répondit-il. Partez-vous en promenade? Je vais dire à l'un des garçons de vous accompagner.

— Non, merci, dit Kamala, je préfère aller seule, du reste ce n'est pas loin.

Le palefrenier jeta un coup d'œil sur le panier et pensa — c'était ce que désirait Kamala — qu'elle allait visiter quelque femme malade au village.

On avait pris l'habitude de l'envoyer faire la charité à tel fermier malade, à tel vieillard à la retraite. Sophie refusait ces « corvées ».

— Très bien, mademoiselle, dit-il, mais faites attention, il se peut que Rollo se montre un peu capricieux, on ne l'a pas sorti depuis quelques jours.

Quand on amena le cheval dans la cour, Kamala sut qu'elle avait bien choisi.

Rollo était un grand rouan, bien entraîné et bien découplé. Il était vigoureux et plein de vie. Il encensa un peu pour faire preuve d'indépendance et s'agita, tandis que l'on aidait Kamala à se mettre en selle. Il était visiblement impatient de partir.

Elle lui laissa la bride sur le cou pour traverser le parc; puis, juste avant qu'ils atteignent la grille principale, elle l'arrêta et descendit.

Elle étendit son châle sous un grand chêne, le roula autour des objets que contenait le panier et noua les extrémités avec des rubans.

Puis elle attacha cette sorte de rouleau à sa selle, jeta le panier dans un buisson et se remit en selle.

Après avoir quitté le parc, puis dépassé le village, Kamala se dirigea vers le sud.

Elle se trouva en rase campagne et prit soin d'éviter les grand-routes avec

leur circulation et leurs nuages de poussière.

Elle ne s'arrêta qu'après avoir chevauché près de trois heures, dans une petite auberge sur le bord de la route, pour que Rollo puisse se reposer et boire.

Elle aussi avait besoin de prendre quelque chose. L'émotion que lui avait causée la vue de la lettre au petit déjeuner lui avait coupé l'appétit, ce qui faisait qu'elle était maintenant affamée.

Il n'y avait que du pain et du fromage, mais qui lui semblèrent délectables, et l'hôte la persuada de prendre un petit verre de cidre, ce qui fit monter une légère rougeur à ses joues.

Le tout ne lui coûta que quelques sous, puis elle repartit, toujours à travers champs.

Ce fut environ deux heures plus tard qu'elle se rendit compte que le froid tombait. L'automne avait été si beau, si chaud, qu'elle avait oublié qu'on était en novembre et qu'il pouvait faire froid quand le soleil commençait à disparaître.

Elle regrettait maintenant de ne pas avoir emporté un manteau. Puis elle pensa qu'il eût été bien difficile de ne pas éveiller ainsi les soupçons du palefrenier et pratiquement impossible de cacher le vêtement dans son panier.

Elle avançait lentement dans un champ labouré, en direction d'un bois, un peu plus loin. Elle entendit soudain le son d'un cor de chasse, puis un renard sortit du bois.

Il traversa le champ devant elle, son corps mince et son panache roux se détachant sur le sol sombre; son agilité et la grâce de ses mouvements enchantèrent Kamala qui s'immobilisa. Elle contemplait le renard qui traversait une haie, lorsque, du bois, jaillirent les chiens, nez au sol et langue pendante.

Ils se ruèrent à la suite du renard qui était maintenant parvenu au milieu du champ voisin.

Un chasseur, seul, les suivait. Il soufflait dans son cor, mais apparemment il n'y avait personne pour l'entendre. Il y avait beau temps que le champ était déserté.

— Voici une bonne occasion d'assister à la mise à mort, dit une voix profonde auprès de Kamala.

Elle tourna la tête, surprise. Tandis qu'elle regardait le renard, un homme montant un étalon noir était arrivé à ses côtés.

Leurs chevaux se tenaient côte à côte, et elle leva son regard vers un beau visage railleur où des yeux noirs semblaient la jauger.

— Je ne chasse pas, monsieur, dit Kamala vivement, et avec une dignité qui, elle l'espérait, le dissuaderait de lui parler sans avoir été présenté.

— Moi non plus, répliqua-t-il apparemment peu décontenancé, quoique, comme je le disais à l'instant, il semble dommage de manquer pareille occasion.

Kamala porta son regard vers l'endroit où le renard venait de disparaître,

toujours suivi par les chiens.

Tout à coup elle sentit l'excitation de la chasse monter en elle. C'était, comme le disait l'inconnu, une occasion qui ne se présentait pas souvent, spécialement pour Kamala.

Son oncle lui permettait rarement de participer à la chasse, excepté dans le voisinage immédiat. En général, elle devait se contenter de chevaucher dans le parc.

Mais oncle Marc n'avait plus d'importance, et elle pouvait faire ce qu'elle désirait. Kamala se sentait excitée et insouciante. Si elle avait envie de suivre les chiens, elle le pouvait!

On eût dit que sa décision muette s'était communiquée à Rollo... Sans qu'elle l'eût éperonné, il se mit au trot, puis au galop et en une minute ils avaient traversé le champ; l'inconnu à leur côté.

« Nous devons nous presser si nous voulons les suivre, » pensait Kamala.

Le bruit des sabots, le vent qui fouettait son visage, les aboiements des chiens l'emplissaient d'excitation. Elle avait conscience que l'homme à ses côtés était grand et large d'épaules, et savait, sans même le regarder, qu'il souriait.

Ils atteignirent le bout du champ. Il y avait une petite clôture. Rollo la passa aisément. Un champ s'étendait devant eux. Kamala vit le chasseur (ils gagnaient du terrain sur lui) sauter une barrière à l'autre extrémité!

Les chiens étaient déjà hors de vue, mais elle pouvait les entendre aboyer. Rollo suivait la piste du chasseur.

Lorsqu'ils atteignirent la barrière, il se ramassa sur lui-même, et s'enleva magnifiquement.

Ils touchèrent le sol sains et saufs, puis quelque chose poussa Kamala à se retourner. L'étranger sur son grand cheval noir avait suivi leurs traces, mais, ou bien il avait mal évalué la hauteur, ou bien son cheval était fatigué.

Les sabots de l'étalon touchèrent la barre de la clôture, et il tomba en avant, roulant sur le côté dès qu'il eut touché le sol.

Kamala vit le cavalier projeté hors de sa selle.

Avec difficulté, elle fit faire demi-tour à Rollo.

C'est alors qu'elle vit le cheval s'efforcer péniblement de se remettre sur ses jambes.

Mais son cavalier gisait encore, sans mouvement, tête nue sur le sol boueux.

Chapitre 2

— Où suis-je?

Il ouvrit les yeux et vit une espèce de brume dorée qui lui sembla ressembler vaguement au soleil. Puis une douce voix lui dit :

— Tout va bien, dormez.

On porta une tasse à ses lèvres; il but un peu et sombra de nouveau dans une profonde inconscience...

Il se réveilla longtemps après, et cette fois, il faisait nuit.

La pièce était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'un feu de bois et de deux chandelles dont il voyait vaciller les flammes.

Il devait avoir remué, car quelqu'un quitta le coin du feu et s'approcha de son chevet.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

Le vague souvenir de deux yeux très bleus lui revint.

— Le renard, murmura-t-il, avons-nous assisté à la mise à mort?

— Non, il s'est sauvé, répondit la même voix douce.

De nouveau, on lui donna à boire. Il était décidément trop difficile de poser des questions et du reste, il était bien trop fatigué pour garder les yeux ouverts.

Quand il revint à lui pour de bon, il entendit le bruit d'une conversation.

— Oui, il est beaucoup mieux ce matin, merci, madame Hayward.

— J'vas vous porter quequ'chose à manger su'un plateau, mam'selle, vous avez pas envie d'quequ'chose de spécial?

— Le jambon que vous m'avez servi hier était délicieux. Je suis sûre que vous avez un secret pour préparer les jambons, le vôtre est excellent!

— Allons, mam'selle, vous m'flattez, v'là c'que vous êtes en train d'faire.

— Si cela était, ce ne serait pas surprenant, vous êtes si bonne pour nous, madame Hayward.

— C'est vraiment un plaisir, mademoiselle, j'vous l'ai dit : c'est pas souvent qu'on a des personnes de qualité chez nous, isolés comme nous sommes.

— Nous avons eu beaucoup de chance de trouver votre ferme, vous êtes loin de toute habitation.

— Y a des avantages et des inconvénients, mademoiselle, dit Mme Hayward. Au moins, on n'a pas d'ennuis avec les ragots des voisins.

— C'est une bénédiction, j'en suis sûre!

Les deux femmes se mirent à rire. Puis Mme Hayward dit :

— J'vas chercher vot'déjeuner, j'pense que vous pourrez passer une bonne nuit : Frank veillera le monsieur quand y r'viendra des champs.

— C'est beaucoup de bonté de votre part, mais je peux m'arranger. J'ai dormi au coin du feu hier après-midi, et notre blessé n'a pas été aussi agité la nuit dernière qu'il l'avait été la nuit d'avant.

— Pour ça, non. Vous pouvez êt' sûre qu'y va mieux, acquiesça Mme Hayward en fermant la porte derrière elle.

L'homme ouvrit les yeux. La jeune fille à la voix douce se tenait près de lui. Elle avait les yeux très bleus et qui brillaient dans les pâles rayons qui tombaient de la fenêtre; sa chevelure était aussi dorée que dans son souvenir.

— Que... m'est-il... arrivé? demanda-t-il.

— Vous vous êtes cassé la clavicule, répondit Kamala, et vous avez eu une grave commotion.

— Je suis navré d'avoir causé autant d'ennuis, c'était stupide de ma part d'essayer de sauter cette barrière après avoir chevauché si longtemps. Mon cheval était fatigué.

— Il va bien à présent, dit Kamala. Il boitait un peu après sa chute, mais je lui ai fait faire le tour de la cour ce matin, et je ne pense pas qu'il ait quoi que ce soit de grave.

L'inconnu embrassa la pièce du regard, essaya de se soulever sur ses oreillers et grimaça de douleur.

— Attention! s'exclama vivement Kamala, vous allez vous faire mal si je ne vous aide pas.

Elle passa un bras derrière son dos, le souleva avec délicatesse et, dans le même temps, arrangea les oreillers confortablement. Il la voyait maintenant de plus près.

— Où suis-je? Et pourquoi êtes-vous ici? Je ne comprends pas, dit-il.

— Vous avez fait une mauvaise chute, répondit-elle, vous êtes resté inconscient pendant plus de vingt-quatre heures. Les paysans vous ont transporté ici étendu sur une sorte de brancard; non sans peine, car vous êtes grand et très lourd.

Elle souriait tout en parlant.

— Nous sommes dans une ferme, dit-il lentement.

— C'était la maison la plus proche dans un rayon de plusieurs miles, répondit Kamala. Je ne veux même pas penser à ce qui serait arrivé si vous étiez tombé plus loin.

— Vous auriez pu me laisser dans un fossé, murmura l'inconnu. Vous ne m'avez pas encore expliqué pourquoi vous prenez soin de moi.

Kamala lui sourit :

— Je ne me vois pas très bien vous laissant à la charge de Mme Hayward : elle est vieille et s'occupe déjà de cinq hommes. D'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un s'occupe de remettre votre clavicule en place.

— C'est vous qui l'avez fait? dit-il d'un ton incrédule.

— Il n'y avait personne d'autre, dit Kamala. Le médecin habite à plus de neuf kilomètres et ils m'ont dit sans détour qu'il ne se dérangerait certainement pas la nuit. Apparemment il se ménage et n'eût pas été d'un grand secours même s'il était venu.

— Ainsi, c'est vous qui l'avez remise! dit l'étranger stupéfait. Mais comment savez-vous ces choses?

— C'est mon père qui m'a appris.

— Il est médecin?

— Pas exactement, mais il aimait s'occuper des enfants malades. Je dois admettre que j'étais un peu nerveuse. C'est la première fois que je réduis une fracture chez un homme.

C'était vrai. Elle avait eu très peur de mal faire. Mais elle avait souvent observé son père, et, une fois, elle avait remis elle-même la clavicule d'un petit garçon en suivant ses directives : son père avait un doigt blessé et ne pouvait opérer.

En même temps, elle avait trouvé un peu effrayant de « manipuler » un homme aussi grand que cet inconnu.

Le fermier et ses deux fils aînés l'avaient porté jusqu'à la chambre au plafond bas et aux poutres de chêne, la meilleure.

— C'était celle de ma belle-mère, expliqua Mme Hayward. J'ai pas eu idée de la prend' pour moi quand elle est morte et on la garde pour les visiteurs. R'marquez, c'est pas qu'on en a beaucoup.

C'était une pièce confortable bien que pauvrement meublée. Mais le lit avait un matelas de plumes et, Kamala le nota avec plaisir, tout était extraordinairement propre.

Quand les hommes eurent déposé sur le lit le cavalier toujours inconscient, Kamala s'était hâtée vers la cuisine à la recherche de Mme Hayward pour lui demander des linges afin de confectionner des bandages.

Celle-ci avait trouvé un vieux drap et après qu'elles l'eurent découpé, Kamala était montée dans la chambre et avait trouvé l'étranger torse nu; le fermier lui avait ôté sa chemise.

Kamala s'était sentie un instant confuse et embarrassée. Elle n'avait encore jamais vu un homme nu jusqu'à la taille, et cet étranger possédait un corps très musclé qui n'offrait pas la moindre ressemblance avec celui des adolescents qu'elle aidait son père à soigner.

Sa peau était fraîche et ferme sous les doigts, et, prise de panique, elle se demanda si elle aurait la force de remettre les os dans la bonne position.

Puis il lui sembla entendre son père lui donner des instructions, lui dire ce qu'il fallait faire.

Cet homme sans connaissance n'était pas véritablement un homme, mais un blessé, quelqu'un qui souffrait, quelqu'un qui avait besoin de son habileté et de sa compassion. Elle lui avait remis la clavicule et avait bandé son épaule et son bras.

Puis Mme Hayward avait apporté une chemise de nuit de son mari, très usée mais très propre, et les hommes l'avaient enfilée à l'étranger, lui retirant ses culottes et ses bottes de cheval tandis que Kamala s'activait dans la pièce.

— *Vot'mari s'ra bien mieux à c't'heure, madame, avait dit Mme Hayward en se tournant vers le lit.*

— *Ce n'est pas mon mari, avait répondu Kamala redoutant les complications, c'est mon frère.*

Elle ne savait pas pourquoi elle avait menti. Instinctivement, pour éviter d'autres mensonges, plus dangereux encore.

Comment eût-elle pu raconter à ces gens qu'elle ne savait rien de cet homme quelques instants auparavant, qu'ils n'avaient échangé que deux ou trois phrases et que, mus par une impulsion inexplicable, ils s'étaient mis à galoper derrière des chiens.

Les fermiers n'auraient pas compris et, de plus, auraient été très choqués de voir une dame soigner un homme qui ne lui était rien.

— *Oh! vot'frère! s'exclama Mme Hayward, v'là pourquoi qu'vous portez pas d'alliance, justement j'me d'mandais...*

Elle était peut-être vieille, mais rien ne lui échappait, pensa Kamala.

— *Alors vous voulez une chambre à part, mademoiselle? continua Mme Hayward.*

— *Oui, s'il vous plaît.*

Il faisait déjà nuit et Kamala n'aurait de toute façon pas continué sa route ce soir-là, qu'elle eût ou non un malade à soigner.

Cette nuit-là, l'étranger délira et elle savait bien que, si elle n'avait pas été là pour le calmer et l'empêcher de s'agiter, il eût sûrement déplacé sa clavicule et il lui aurait fallu recommencer son délicat travail.

Il ne fut pas non plus question de partir le lendemain ni le jour suivant : il fallait qu'elle veille sur lui.

Une chose était certaine : oncle Marc n'irait certainement pas la chercher dans une ferme isolée. D'ailleurs elle avait pris d'autres précautions.

— *J'peux-ti vous d'mander vot' nom, mademoiselle? s'enquit Mme Hayward.*

— *Bien sûr, répondit Kamala, mon nom est Lind...*

Elle s'arrêta soudain. Supposons qu'oncle Marc soit en train de faire faire des recherches dans les alentours, il serait stupide de donner son véritable nom.

— *... Lindham, acheva-t-elle.*

Il lui fallait maintenant expliquer à l'inconnu le rôle qu'il avait à jouer. Elle se sentit soudain nerveuse à cette pensée.

Il y avait quelque chose de pénétrant dans le regard direct de ses yeux sombres; quelque chose qui donnait à penser à Kamala qu'il devait détester les subterfuges et la malhonnêteté.

Avant même qu'elle pût commencer son histoire, il demanda :

— *Y a-t-il ici quelqu'un qui pourrait aller chercher les affaires que j'avais*

attachées à ma selle, ou les avez-vous déjà fait monter?

— Elles sont ici, répondit Kamala.

L'étranger porta la main à son menton.

— J'aimerais bien me raser, et j'imagine que j'ai grand besoin de me laver.

— Vous avez déjà été lavé.

— Allons bon!

Kamala rougit.

— Je... Je vous ai lavé le visage et les mains, dit-elle, naturellement ce n'est pas grand-chose, mais vous aviez des pansements.

— Je commence à croire que je rêve, dit l'inconnu. Au début, quand j'ai repris conscience, j'ai pensé un instant que j'étais au paradis et qu'un ange prenait soin de moi. Maintenant je suis convaincu que c'est le cas. Mais vous me semblez être un petit ange très pratique.

— J'espère seulement que votre clavicule se remettra correctement, dit Kamala.

— Je l'ai déjà cassée une fois, répondit légèrement l'étranger, et je crois que vous êtes bien plus habile que le marin qui me l'avait remise à cette époque avec beaucoup de rudesse.

— Vous êtes marin! s'exclama Kamala, j'en étais sûre.

— Comment l'avez-vous deviné? demanda-t-il.

— Vos tatouages, répondit Kamala un peu timidement.

— Je les avais oubliés, dit-il avec un sourire.

— Papa m'a raconté qu'aux Indes le tatouage est un art, de même qu'en Chine, et que ce sont les marins qui l'ont introduit en Europe. Êtes-vous allé en Orient?

— Oui, mais mes tatouages ont été faits à Bornéo.

Kamala alla chercher un coffret de cuir dans un tiroir.

— Voici vos rasoirs, dit-elle. Je vais chercher de l'eau chaude. Pensez-vous pouvoir vous raser avec une seule main?

— Bien sûr, si quelqu'un me tient le miroir.

— Je vais vous le tenir, dit-elle.

— Vous n'allez pas, je pense, continuer à me soigner comme un bébé, dit l'inconnu d'une voix surprise et agacée. Voyons, il doit bien y avoir quelqu'un d'autre ici.

— Il n'y a que Mme Hayward pour l'instant, dit Kamala, et elle doit préparer le repas des hommes qui reviennent des champs. Je préférerais ne rien lui demander, elle a déjà tant fait. (Tout en disant ces mots, elle revint près du lit, tenant les rasoirs à la main.) Fred, le plus jeune fils, sera là un peu plus tard, continua-t-elle. Il se mettra à votre disposition.

— Je me sens perplexe, dit l'étranger, la regardant. Pour quelle raison vous occupez-vous de moi? Pourquoi, après m'avoir amené sain et sauf dans cette ferme, n'avez-vous pas continué votre route? Il doit y avoir une explication à tout cela.

— Je pense que vous avez assez parlé maintenant, répliqua Kamala. Vous

êtes fatigué. Ne pouvons-nous remettre les explications à un peu plus tard?

Tandis qu'elle parlait, elle voyait ses paupières se fermer; elle comprit que même leur courte conversation avait eu raison de ses forces.

Ce n'était pas une fatigue ordinaire; son père avait toujours insisté sur le fait qu'un homme dont la clavicule avait été atteinte devait rester aussi calme que possible pour que l'os se remette bien.

Elle avait découvert avec soulagement que Mme Hayward avait un peu de laudanum dans le placard de sa cuisine.

— L'doctor l'donnait à mon mari, quand on y a amputé un doigt de pied, expliqua-t-elle. L'avait été infecté par un clou rouillé. A l'agonie qu'il était! « Donnez-lui autant de rhum qu'il peut en boire, il a dit, le docteur, et mettez d'dans deux cuillerées à café de ceci. » Ça l'a rendu somnolent pendant l'opération et inconscient pendant deux nuits. On n'aurait jamais pu l'faire t'nir tranquille autrement. Pas avec une pareille douleur.

— Je veux bien le croire, répliqua Kamala, tout en pensant que son père aurait su sauver le doigt de pied de l'amputation.

Mais ce qui restait de laudanum avait été très utile à l'étranger. L'effet ne se dissiperait que petit à petit, pensa-t-elle, mais maintenant que le choc était passé, il n'y avait plus besoin de lui en donner.

Elle le regarda s'endormir et, posant le rasoir à son chevet, elle descendit à la cuisine.

— Mon frère va mieux, madame Hayward, dit-elle, il parle très lucidement. Puis-je lui faire un bouillon de viande, comme vous me l'avez suggéré?

— Vous faites c'que vous voulez, mademoiselle, répondit Mme Hayward, vous êtes meilleure cuisinière que moi, et j'ai toujours été pour donner à un homme une chose bien nourrissante quand il r'vient à lui, si on peut dire.

— Vous avez raison, dit Kamala.

Elle fit le bouillon et, quand l'inconnu se réveilla, elle le lui donna cuillerée après cuillerée.

— Je commençais à avoir faim, dit-il. Et pardonnez-moi, c'était vraiment très impoli de ma part de m'endormir ainsi au milieu de la conversation.

— Vous n'y êtes pour rien, dit Kamala. J'ai dû vous donner du laudanum pour vous obliger à rester tranquille. Vous êtes trop grand, et je ne pouvais arriver toute seule à vous maîtriser.

— Ai-je été désagréable? demanda-t-il vivement.

— Pas avec moi, mais avec vous-même.

— Ai-je parlé?

— Vous avez beaucoup marmonné, il s'agissait d'argent, cela semblait vous tracasser.

— L'argent est toujours un problème infernal, dit-il. Vous ne trouvez pas?

— Oh si! répondit Kamala.

Elle songeait combien ses parents avaient lutté contre la pauvreté, et comment elle avait dû prendre dans le bureau de sa tante vingt-cinq livres

pour pouvoir s'échapper. Elle continuait à en avoir honte, bien qu'elle sût que ce n'était pas du vol. Mais il était agréable de savoir qu'elle pourrait payer Mme Hayward pour son logement et sa nourriture.

L'étranger possédait quelque argent. Sans l'avoir expressément cherché, elle avait remarqué, en vidant les poches de son manteau avant de le broser, une bourse et un portefeuille qui contenaient, elle en était sûre, des billets de banque.

Elle n'avait pu s'empêcher de se demander qui il était et où il allait.

Dans les fontes de sa selle, il avait du linge de rechange, ses rasoirs et une brosse à cheveux. Roulée et fixée à la selle, de la même manière que Kamala avait attaché ses affaires, il y avait une redingote.

Ses vêtements étaient bien coupés, ses bottes étaient de bonne qualité, mais rien d'autre ne dénotait la richesse, et son cheval, un grand et robuste animal, n'était pas particulièrement soigné.

Kamala glissa la dernière cuillerée de bouillon entre les lèvres de son patient et se leva du bord du lit où elle s'était assise.

— Vous pourrez manger quelque chose plus tard, si vous avez faim.

— Je commence à avoir vraiment faim, dit-il, mais je tiens d'abord à me raser. Je n'aime pas me montrer à vous dans cet état.

— Je vais aller vous chercher de l'eau chaude.

Kamala, la main sur la poignée de la porte, se retourna :

— Au fait, dans le cas où quelqu'un y ferait allusion, j'ai dit à Mme Hayward que nous étions... frère et sœur. (Elle le vit lever les sourcils et ajouta :) Notre nom est... Lindham.

Elle se glissa hors de la pièce avant qu'il pût répondre.

Quand elle revint, elle constata qu'il s'était redressé lui-même sur ses oreillers.

Il garda le silence, et elle lui apporta la bassine, ainsi qu'une cruche remplie d'eau chaude, un pain de savon et une serviette.

— J'ai un miroir dans ma chambre, dit-elle, je vais le chercher.

Elle l'apporta et, s'asseyant de nouveau au bord du lit, le tint de façon qu'il pût se voir.

Il se regarda et grimaca :

— J'ai vraiment l'air d'un bandit de grand chemin! Je m'étonne que vous m'ayez accepté pour frère!

— Je vous prie de m'excuser, cela peut sembler... présomptueux, dit Kamala nerveusement, mais ils ont d'abord pensé que nous étions... mari et femme, et je ne pouvais expliquer que nous étions... étrangers. Ou alors il m'aurait fallu vous laisser et m'en aller.

— Je vous ai déjà demandé pourquoi vous ne l'aviez pas fait, répliqua l'étranger, passant le savon sur son menton.

— Vous n'étiez vraiment pas en état d'être abandonné.

— Ce n'était pas votre faute, je me suis conduit comme un idiot.

— Non, mais papa n'aurait jamais abandonné quelqu'un de malade ou de

blessé. Je me suis sentie obligée de m'occuper de vous.

L'étranger ne parla pas avant de s'être complètement et soigneusement rasé. Puis, essuyant son menton volontaire avec une serviette, il dit :

— Si vous êtes déterminée à prendre soin de moi, serait-ce trop vous demander que de me passer ma brosse à cheveux ?

Kamala emporta la bassine et la cruche. Il était impossible à l'étranger de nettoyer sa lame de rasoir avec une seule main. Elle l'essuya et remit le rasoir dans la boîte. Puis elle alla chercher la brosse à cheveux, remarqua qu'elle était simple et assez ordinaire. Elle la lui tendit, lui tenant de nouveau le miroir.

Maintenant que sa barbe rude et broussailleuse avait disparu, dégagant sa lèvre supérieure et le bas de son visage, il était très beau.

Il avait un nez droit, une bouche ferme avec un pli légèrement cynique, et des yeux profondément enfoncés. Son visage était bronzé.

Quand il était endormi, il semblait plus jeune. Maintenant qu'il était réveillé, Kamala lui trouvait quelque chose d'autoritaire et d'impérieux.

Il ordonna vivement son épaisse chevelure sombre, puis, quand elle eut remis la brosse à sa place, il reprit la parole :

— Maintenant, mademoiselle Lindham, j'aimerais en savoir davantage sur vous. Qui êtes-vous et où allez-vous ?

— Oui., bien sûr... je vais vous expliquer, dit Kamala un peu nerveuse.

Elle prit une chaise d'osier, l'approcha du lit, et s'assit. Puis elle croisa les mains dans son giron, un peu comme une enfant qui s'apprête à réciter une leçon, et commença :

— Mon nom est Lind... ham Kamala Lind...

— Kamala ? interrompit l'étranger. Cela signifie lotus.

— Comment le savez-vous ?

— Je vous ai dit que j'étais allé aux Indes. C'est un nom étrange pour une jeune Anglaise.

— Mon père s'intéressait beaucoup au sanscrit, aux religions orientales. Il a toujours souhaité, plus que tout au monde, avoir la chance de visiter les Indes.

— C'est un pays magnifique, dit l'étranger, aussi beau que votre nom et que vous-même.

Pendant un instant Kamala le regarda, comme si elle n'avait pas bien entendu, puis elle baissa les yeux après avoir rencontré son regard. Ses cils noirs tranchaient sur ses joues qui avaient soudain rosé.

— Quel âge avez-vous ? demanda l'étranger.

— Dix-huit ans.

— Pourquoi voyagez-vous seule ?

— J'étais en route pour Southampton, dit Kamala. Je vais... en France. (Elle leva les yeux et, devant l'expression de l'étranger, ajouta vivement :) Je vais chez ma tante.

— Et vos parents vous autorisent à faire ce voyage sans être

accompagnée?

— Mes parents sont morts.

— Qui diable est responsable de vous?

— ... Je me débrouillerai... très bien, dit Kamala. J'ai cru comprendre qu'il y a des vapeurs chaque jour entre Southampton et Le Havre.

— Oui, répondit l'étranger, mais vous ne devriez pas voyager sans une servante ou quelque dame de compagnie. Southampton est loin.

— Cela ne me prendra pas beaucoup de temps, dit Kamala, et Rollo... c'est mon cheval... est vigoureux.

— C'est cependant un voyage qu'une jeune fille ne devrait pas entreprendre sans chaperon, dit l'étranger presque sévèrement, surtout une jeune fille ayant un physique tel que le vôtre!

— Qu'est-ce que mon « physique » a à voir avec cela? s'enquit innocemment Kamala.

— Beaucoup! répondit-il. Et maintenant vous allez peut-être me dire la vérité.

— La vérité? dit vivement Kamala.

— Par exemple, pourquoi vous êtes seule, dit-il. Je ne peux croire que quelqu'un de bon sens vous l'eût permis, si toutefois vous avez demandé sa permission.

Kamala parut embarrassée.

Sans même s'en rendre compte, elle avait décroisé ses mains et commencé à jouer avec la frange de laine du couvre-lit. Elle ne disait rien, et au bout d'un moment, l'étranger reprit :

— J'attends.

Elle le regarda un moment, puis de nouveau détourna les yeux. Cela ne présenterait pour lui aucun intérêt, pensait-elle. Elle lui avait rendu service, mais cela ne lui donnait aucun droit de l'interroger.

Aucun droit de prendre cet air sévère. Il était cependant difficile de supporter ce silence.

— Je... me suis... enfuie, dit-elle enfin à voix basse.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il tranquillement. Et de chez qui?

— De chez mon tuteur.

— N'est-ce pas pour le moins extravagant?

— Il fallait que je parte... vous ne pouvez comprendre. Du reste, tout cela... ne vous... regarde pas.

Elle se leva en disant ces mots et, se dirigeant vers la cheminée, elle lui tourna le dos.

— Je pense que vous avez fait en sorte que tout cela me regarde, dit le jeune homme. Vous pouviez parfaitement vous en aller pendant que j'étais inconscient, mais vous ne l'avez pas fait. Au lieu de cela, vous êtes demeurée auprès de moi et avez déclaré que j'étais votre frère. Cela signifie que je suis impliqué moralement sinon légalement dans cette affaire.

— Tout ce que je veux... c'est atteindre... Southampton.

— Cela ne poserait pas de problème, mais vous rendriez les choses plus faciles en me disant pourquoi vous êtes si désireuse de quitter votre foyer, ou ce qui en tient lieu.

Il y eut un silence, puis, presque comme si elle était forcée de lui répondre, Kamala dit :

— Je vivais chez mon oncle. Il voulait m'obliger à... épouser quelqu'un... de son choix.

— Si vous ne vouliez pas épouser l'homme en question, vous pouviez sûrement persuader votre oncle, lui expliquer, plutôt que de vous enfuir de la sorte.

— Il n'y a pas moyen de... discuter avec lui.

— Pourquoi?

— Il ne m'a pas demandé mon... avis, il m'a seulement ordonné d'épouser un homme qui me fait peur.

— Pourquoi vous effraie-t-il?

— D'abord il est vieux, presque soixante ans, et... cruel. Plus cruel même que mon oncle. On dit de lui qu'il a battu... à mort sa première femme.

— Et votre oncle voulait réellement vous marier à une telle brute?

— Il voulait se débarrasser de moi. Sa fille... ma cousine... va épouser un aristocrate, et elle craignait, si j'étais à la maison, que...

La voix de Kamala se brisa.

Elle avait oublié l'homme qui l'écoutait, elle se rappelait cette scène dans la salle à manger et Sophie qui disait : « Je te hais! Je te hais! » et la giflait.

— Vous voulez dire que votre cousine était jalouse de vous. Elle n'était pas sûre que son aristocrate n'allait pas vous préférer à elle.

— Est-il besoin d'en parler? demanda Kamala. Je me suis enfuie, je les ai laissés... derrière moi. Je veux oublier.

— Je pense que vous devriez rentrer, dit-il. Maintenant votre oncle doit être très inquiet de votre disparition, et je suis sûr que vous pourrez le persuader de vous écouter. Il ne peut pas réellement s'attendre qu'à dix-huit ans vous épousiez un homme qui en a soixante.

— Il ne s'attend pas seulement à ce que je le fasse, il l'exigera! cria Kamala. Si j'étais restée, j'aurais été obligée... de lui obéir. Il m'aurait battue jusqu'à ce que j'accepte.

— Battue!

Les mots claquèrent presque comme un coup de pistolet.

— Savez-vous ce que c'est d'être... fouettée, jusqu'à ne plus pouvoir... penser? demanda Kamala. Jusqu'à ce que la douleur soit si... atroce que vous accepteriez... n'importe quoi... n'importe quoi, plutôt que... d'en supporter davantage? Voilà pourquoi je me suis enfuie! Voilà pourquoi je ne peux retourner... jamais...

Sa voix se brisa dans un sanglot, mais ses paroles, vibrantes de peur, semblaient encore résonner dans la pièce. Il y eut un silence, puis l'homme murmura :

— Venez ici.

Habitée à obéir, Kamala se tourna vers lui.

Elle marcha jusqu'au lit et abaissa son regard sur lui, les yeux assombris par l'angoisse, les lèvres encore tremblantes d'émotion.

Il tendit la main. Les doigts de Kamala frémirent lorsqu'elle sentit la force et la chaleur de ce contact.

— Regardez-moi, dit-il de sa voix profonde, regardez-moi, Kamala.

Elle lui obéit et plongea son regard dans les yeux sombres du jeune homme qui semblait scruter profondément son visage, son cœur même.

— Est-ce vrai, ce que vous m'avez dit?

— C'est... vrai.

— Votre oncle vous a réellement battue? Y a-t-il un être au monde capable de frapper une créature aussi ravissante?

— Il me battait sans cesse, répondit Kamala. Je vous ai dit qu'il me détestait.

— Alors vous avez eu raison de fuir, vous avez raison d'aller chez votre tante. Mais vous ne devez pas faire le voyage seule. Je vous conduirai chez elle.

Pendant un court instant, les yeux de Kamala restèrent attachés aux siens. Puis elle détourna le regard.

— Si vous m'accompagnez jusqu'à Southampton, dit-elle dans un souffle, je vous serai très reconnaissante... Je crains seulement que mon oncle me rattrape et me... ramène avec lui.

— Il n'en sera rien, promit l'étranger, quoique je puisse à peine croire que vous n'exagériez pas sa brutalité.

— Je vous jure que c'est la vérité, dit-elle. Il méprisait mon père parce qu'il n'avait pas d'argent, et ma mère parce qu'elle l'avait épousé. J'ai été si... malheureuse ces trois dernières années.

— Et maintenant? demanda l'étranger tenant toujours sa main.

— Je suis heureuse et libre! Tout me semble différent. Et m'occuper de vous a été une joie. Un bonheur que je n'ai pas connu depuis que papa et maman se sont noyés.

— Comment se sont-ils noyés?

— En mer, à leur retour d'Italie, répondit Kamala. Ils avaient pu se permettre ce voyage parce que papa avait touché une avance sur un de ses livres. Ils étaient si heureux, ils disaient que c'était une seconde lune de miel, mais ils ne sont jamais revenus.

— Et c'est ainsi que vous avez dû aller vivre chez votre oncle.

Kamala frissonna à ce souvenir; l'expression de son visage était très éloquente.

— Oubliez cela! dit sèchement le jeune homme. Oubliez le passé et songez au futur. Vous aimerez la France, c'est un très beau pays, presque aussi beau que l'Italie.

— Vous y êtes allé?

— Je suis allé dans bien des endroits, mais pour le moment résolvons nos problèmes immédiats. Si vous avez dit à Mme Hayward que votre nom est Lindham, je présume que j'ai aussi un nouveau prénom?

— Je vous prie de m'excuser, mais vous n'étiez pas en état de me répondre, quand je vous ai demandé qui vous étiez! dit Kamala avec un sourire.

— Mon nom est Veryan, répondit-il, Conrad Veryan, bien que pour le moment il faille dire Conrad Lindham.

— J'aime « Conrad », c'est un nom qui vous va bien.

— Tout comme le vôtre vous sied, petit lotus.

Elle rougit au ton de sa voix. Mais avant qu'elle fût parler, ils entendirent Mme Hayward monter l'escalier. Elle ouvrit la porte et entra, portant un plateau.

— J'veus ai apporté un morceau un peu plus substantiel. Si j'm'y connais un peu en c'qui concerne l'appétit d'un jeune homme, et je dois m'y connaître vu qu'j'en ai cinq à nourrir, vous d'vez avoir faim maint'nant que vous v'là rev'nu dans le monde des vivants.

— Vous avez bien raison, madame Hayward, dit Conrad Veryan, et je vous suis bien reconnaissant d'avoir supporté tous ces tracas depuis que je suis malade. Ma... ma sœur m'a parlé de votre bonté.

— Ç'a été un plaisir, monsieur, bien qu'on se soit fait du souci à vot'sujet.

— C'est moi qui ai été stupide de vouloir franchir une barrière alors que mon cheval était fatigué.

Mme Hayward posa le plateau devant lui et souleva le couvercle d'un plat débordant d'œufs, de jambon et de pommes de terre sautées.

— C'est pas vraiment un r'pas pour un monsieur, dit-elle en s'excusant, mais je crois que vous l'trouverez pas mauvais.

— Certainement, répondit Conrad Veryan avec un sourire, et je vous promets d'y faire honneur.

— Et je m'demandaïs, monsieur, si vous auriez pas envie d'un verre de cidre ou d'une chope de bière, pas vrai? M. Hayward en a une petite barrique qui reste de la moisson.

— Je suis sûr que votre bière est excellente, répondit Conrad Veryan.

— Je vais aller en chercher, dit Kamala, il ne faut pas que vous montiez de nouveau cet escalier, madame Hayward. Je sais que vos jambes vous font mal lorsque vous restez trop longtemps debout.

— C'est vrai, mademoiselle, quoique j'voudrais pas vous déranger.

— Nous vous avons causé beaucoup plus de dérangement que cela.

Kamala descendit l'escalier derrière la femme du fermier. Quand elle remonta avec la bière, Conrad Veryan avait dévoré toute la nourriture préparée par Mme Hayward.

— Maintenant, je me sens plus vigoureux, dit-il, nous partirons demain.

— Vous devriez attendre encore deux jours, répondit Kamala, trois si possible.

— Ma parole, vous vous agitez autour de moi, comme une mère poule!
— Vous verrez que vous aurez du mal à tenir à cheval, prophétisa Kamala.

Il convint finalement d'attendre, au moins jusqu'au lendemain matin.

Le soir tombait déjà, et un vent frisquet soufflait, faisant claquer les fenêtres.

Kamala tira les rideaux et ajouta plusieurs bûches dans la cheminée. Les chandelles étaient de mauvaise qualité et grésillaient de temps à autre, éclairant la pièce d'une pauvre lumière.

Mais les flammes dansaient et, calé contre ses oreillers, Conrad Veryan contemplait le visage de Kamala à la lueur du feu.

« Elle est jolie », pensait-il à part lui.

Si jolie qu'il était absurde de penser qu'elle pourrait voyager seule dans la campagne, tout comme il était impossible de l'imaginer soumise aux brutalités de son oncle.

Se pourrait-il qu'elle lui ait menti? Il l'avait regardée dans les yeux et ne pouvait le croire.

Il y avait chez elle quelque chose de si honnête et de si droit! Des yeux pleins d'une confiance enfantine.

Parce qu'ils semblaient être si proches dans cette petite pièce, il exprima ses pensées tout haut :

— Il vous faudra vous marier tôt ou tard.

Elle leva vivement les yeux sur lui :

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce qu'une femme, surtout si elle est aussi séduisante que vous, a besoin d'un mari pour veiller sur elle.

— Je ne me marierai jamais à moins d'être amoureuse.

— En êtes-vous sûre? La plupart des femmes se marient par goût de la sécurité, du confort, pour avoir une position sociale.

— Je suppose que tout le monde a envie de posséder ces avantages, dit Kamala, mais en même temps, être marié... suppose tant d'intimité... un si grand don de soi! Je ne pourrais pas me marier sauf si je... l'aime et qu'il... m'aime.

— Êtes-vous sûre de cela?

— Tout à faire sûre, absolument sûre. Ma cousine va épouser pour son titre quelqu'un qu'elle n'a jamais vu. Pouvez-vous imaginer pire caricature d'une chose belle et sacrée? (Kamala s'arrêta un instant, puis elle poursuivit :) Ce n'est rien d'autre qu'un marché entre deux... personnes. Lui se vend pour de l'argent et elle se vend pour acquérir un rang social. C'est vulgaire et... horrible.

— Et pourtant en Orient les mariages sont arrangés sans que le fiancé et la fiancée se soient jamais rencontrés, dit Conrad Veryan.

— Et ils sont heureux?

— Il semble qu'ils le soient, répondit-il. La femme est reconnaissante d'avoir quelqu'un qui la protège et lui donne son nom. L'homme a besoin de quelqu'un qui prenne soin de lui, qui lui donne des enfants.

— Ça, c'est l'Orient, dit Kamala, et je ne sais que trop que cela peut se produire en Angleterre. Les parents, les tuteurs choisissent ce qu'ils jugent être un parti convenable, et la jeune fille est conduite de force à l'autel, qu'elle le veuille ou non. Mais papa a toujours dit que c'est une coutume barbare. Il m'a toujours assuré, à moins que j'aime un homme comme maman et lui s'aimaient, que je n'aurais pas besoin de me marier.

— Mais vous ne voudriez pas rester vieille fille? D'ailleurs cela n'est même pas vraisemblable!

— Je préférerais être vieille fille que l'esclave d'un homme de soixante ans, qui ne me... désire que parce qu'il veut... avoir un héritier.

— Pensez-vous que ce soit là son seul motif?

Tandis que Conrad Vervan parlait, Kamala se remémora la lueur fugitive qu'elle avait aperçue dans l'œil du général, quand il lui avait dit qu'un lotus était doux au toucher. Elle avait surpris un sourire sur ses lèvres minces, et perçu dans sa voix une intonation qui l'avait effrayée.

— Je ne pense pas que je comprenne exactement tout ce à quoi le mariage engage, dit-elle lentement. Je ne sais pas... parce que maman ne m'a jamais dit... exactement de quelle façon un homme et une femme font... l'amour ensemble. Mais je suis sûre... tout à fait sûre... qu'à moins que la femme... aime son mari... l'aime réellement..., tout ce que l'homme peut faire ne peut être qu'effrayant et d'une certaine façon... obscène.

Sa voix tremblait dans le silence. Puis Conrad Vervan dit tranquillement :

— Vous avez raison, Kamala! il ne faut pas vous marier avant de tomber amoureuse.

Chapitre 3

Il se passa finalement cinq jours avant qu'ils ne partent pour Southampton. Conrad avait insisté pour partir plus tôt, mais après avoir trotté à travers champs pendant une demi-heure, il revint pâle et secoué de frissons, visiblement soulagé de se glisser de nouveau dans son lit.

— Je vous avais dit que c'était trop tôt! dit Kamala d'une voix grondeuse.

— J'ai le regret de vous signaler que vous me faites penser à une nurse que j'avais à l'âge de six ans, répliqua Conrad. Elle avait invariablement raison et n'omettait jamais de dire « Je vous l'avais bien dit! ».

— Vous devez laisser vos os se fortifier, répliqua Kamala.

Elle vit qu'il souffrait beaucoup et exigea de défaire ses pansements afin de regarder si cette chevauchée n'avait pas eu de conséquences fâcheuses.

Tout était bien en place, et il sentit les petits doigts masser son épaule avec douceur et habileté.

— Je crois que vous avez « le don », dit-il.

— Je le voudrais bien, parce que c'est ce que disaient les gens au sujet de papa, répondit Kamala. Aussitôt qu'il les effleurait de ses doigts, ils commençaient à aller mieux.

— Pensez-vous avoir le même pouvoir?

— Je prie pour l'avoir, répondit-elle. Quand je masse un malade ou tente de le calmer afin qu'il dorme, je prie pour qu'un pouvoir divin se transmette à travers moi.

— Vous êtes une personne remarquable, dit tranquillement Conrad.

Il s'endormit après que Kamala eut fini de le masser. Quand il s'éveilla, c'était le soir; à nouveau, elle était assise près du feu et il put la contempler à la lueur des chandelles.

Kamala leva les yeux et vit qu'il était éveillé.

— Vous sentez-vous mieux?

— Beaucoup mieux, répondit-il. Je crois que vous avez réellement un pouvoir magique, mais je ne tiens pas à l'expérimenter trop souvent. Je me soumettrai en tout cas à votre verdict et nous attendrons trois jours avant de nous mettre en route pour Southampton.

— Vous ennuyez-vous? demanda Kamala.

— Ici, dans cette paisible ferme? Non, car j'ai rarement été aussi intéressé et intrigué.

— Par... moi?
— Vous êtes quelqu'un de très intéressant à observer!
— Que voulez-vous dire?
— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous!
— Je suis ravie de ne pas ressembler... à ces filles que vous devez avoir rencontrées dans... chaque port.

— Si elles avaient été comme vous, peut-être ne serais-je pas rentré chez moi.

Kamala le regarda d'un air incertain. Il avait parlé d'un ton sec, plutôt cynique, et elle ne savait trop s'il se moquait d'elle ou non.

Elle avait le sentiment qu'il se forçait parfois à une brusquerie et à une indifférence qu'il n'éprouvait pas vraiment.

On eût dit qu'il la tenait délibérément à distance.

— Parlez-moi encore de la France, suggéra-t-elle pour changer de sujet.

— Je ne la connais pas aussi bien que l'Italie, répondit Conrad, mais vous vous plairez à Paris, si vous y allez.

— Comment cela? demanda Kamala.

— D'abord, Paris a une beauté particulière, répliqua-t-il, et les gens y sont charmants. Ils sont courtois, désireux de plaire et aiment la vie plus qu'aucun autre peuple au monde.

— Je pensais que tout cela avait disparu avec la Révolution, dit Kamala.

— Les révolutions renversent peut-être les rois, répondit Conrad, mais elles ne peuvent changer l'âme d'un peuple.

— En effet, et cela a été prouvé tout au long de l'Histoire, acquiesça Kamala.

« C'est extraordinaire, pensait-il, comme elle est intelligente, et comme elle connaît bien les coutumes et les caractéristiques de toutes les nations de la terre. »

— Comment savez-vous tout cela? lui demanda-t-il un jour alors qu'ils discutaient de l'Orient et qu'il s'était aperçu qu'elle possédait une connaissance très approfondie du bouddhisme.

Kamala sourit :

— Papa disait toujours que si nous ne pouvons pas voyager physiquement, nous pouvons au moins le faire en esprit.

— Vous avez dû lire beaucoup.

— J'ai lu chaque fois que l'occasion m'en était donnée, répondit Kamala.

Il y eut une note d'amertume dans sa voix : elle pensait à la façon dont son oncle Marc lui avait supprimé les livres, et lui disait continuellement que, si elle avait du temps libre, elle ferait bien de coudre.

Comme s'il comprenait son ressentiment, Conrad dit :

— Maintenant que vous êtes délivrée de votre oncle, vous serez en mesure de lire quand vous le désirerez. Pensez-vous que votre tante ait une vaste bibliothèque?

— Je ne... sais pas.

— Au moins elle ne vous empêchera pas de lire ?
— J'espère que... non.
— Vous n'en avez pas l'air très sûre. Peut-être n'avez-vous pas vu cette tante depuis des années ?
— N... non.
— Et si vous n'êtes pas heureuse avec elle, que ferez-vous ?
— Je suis sûre que tout ira bien dès que je serai en France, répondit Kamala.

Elle mourait d'envie de lui avouer qu'elle n'avait pas de tante. Mais il avait été si choqué déjà d'apprendre qu'elle voyageait seule, qu'elle craignait, s'il découvrait qu'elle ne connaissait personne en France, qu'il ne l'oblige à retourner chez son oncle. C'eût été pour lui la seule solution, c'est pourquoi, en aucun cas, elle ne lui avouerait la vérité.

Elle lui dirait au revoir à Southampton et il partirait persuadé qu'elle serait en de bonnes mains dès qu'elle aurait traversé la Manche.

Cependant, elle haïssait toute forme de mensonge. Il avait été si bon, si compréhensif, et elle savait qu'elle pouvait lui faire confiance.

Il lui avait fait un compliment, un jour ; il lui avait dit qu'elle était jolie, mais avec tant de délicatesse qu'il ne l'avait pas effrayée, et elle avait été heureuse de l'entendre parler ainsi.

« J'ai de la chance ! beaucoup de chance ! », se disait Kamala, presque chaque soir en se couchant.

Elle n'était pas innocente au point d'ignorer qu'en de pareilles relations avec un étranger, elle aurait pu se trouver en difficulté, pour ne pas dire dans une situation odieuse.

En tout cas, personne n'aurait pu montrer plus de considération, plus d'égards que Conrad Veryan ne l'avait fait.

Elle avait connu peu d'hommes, mais ceux qui, au château, avaient recherché sa compagnie s'étaient montrés les uns importuns, les autres grossiers.

Elle pensa au général Warrington. Elle imaginait sans peine quelle eût été sa conduite en pareilles circonstances.

Elle ne s'y connaissait guère en ce domaine, mais elle se rendait compte que pour beaucoup d'hommes une femme était un jouet, un sport, une créature que l'on traque comme une proie.

Conrad Veryan était différent. Il était indéniablement viril et pourtant, il pouvait se montrer doux et compréhensif, plein de considération et de bonté.

— C'est vraiment quelqu'un de merveilleux, murmura Kamala pour elle-même.

Ce fut cinq jours plus tard que finalement Conrad décida de leur départ. Kamala arriva dans la cour au moment où Conrad était en train de seller les chevaux.

Il vit qu'elle portait dans le châle roulé tout ce qu'elle possédait, et qu'elle

était vêtue d'un costume d'amazone et d'une blouse de mousseline bleue.

— N'avez-vous pas de manteau? demanda-t-il.

Elle secoua la tête :

— Il m'était impossible d'en emporter un.

— Eh bien, nous en achèterons un dans la première ville que nous traverserons, dit-il presque durement.

— Tout ira bien.

Kamala pensait à la dépense : elle s'était déjà séparée de quelques-unes de ses précieuses pièces pour régler Mme Hayward. Elle avait même eu une discussion à ce sujet avec Conrad.

— Je paierai ce qui est dû, avait-il dit la nuit précédente.

— Je paierai ma part, avait répliqué Kamala.

— Je ne le permettrai pas. Vous êtes restée ici uniquement à cause de moi, répondit-il. Si je n'avais pas été cloué au lit, vous auriez déjà atteint Southampton.

— Tout de même, dit Kamala, je ne peux pas permettre à un étranger de payer mes repas et mon logement.

— Vous êtes bien conventionnelle, dit-il avec un sourire. En réalité, il est un peu tard pour vous montrer si collet-monté, après notre séjour ici en tant que frère et sœur. De plus, Mme Hayward trouvera étrange que nous réglions séparément nos comptes.

Kamala dut se rendre à cet argument.

— Eh bien, je vous donnerai ce que je dois et vous la paierez pour nous deux.

— Faut-il que vous m'infligiez une humiliation? demanda Conrad. Un homme doit toujours payer pour une femme, ou dois-je dire un monsieur pour une dame?

Kamala le regarda un instant, puis elle dit :

— Quand vous serez à Southampton, qu'avez-vous l'intention de faire?

— Trouver un bateau.

— Parce que vous avez besoin d'argent?

— Si vous tenez à le savoir, répliqua-t-il, il me faut trouver du travail, et vite.

— Je m'en doutais, dit Kamala. Puisque nous sommes pauvres tous les deux, vous allez oublier votre orgueil et je paierai ma part.

Il rit, puis demanda :

— Dites-moi franchement, Kamala, avez-vous assez d'argent pour atteindre la France?

— J'ai vingt-cinq livres, répondit Kamala, et en arrivant à Southampton, je vendrai Rollo.

— Vous n'êtes donc pas sans le sou, dit Conrad, un accent de soulagement dans la voix.

Il prit les deux souverains que Kamala lui tendait.

— Je pense, dit-elle avec hésitation, que nous ne pouvons donner moins à

Mme Hayward. Qu'en pensez-vous?

— Je pense qu'elle sera ravie si nous lui donnons quatre guinées pour le temps que nous avons passé ici, répondit Conrad.

Il ne se trompait pas.

Mme Hayward fut ravie de recevoir une somme si généreuse et ils quittèrent la ferme accompagnés de toutes sortes de bénédictions.

— Il vous faut un manteau non seulement pour le voyage à cheval, dit Conrad, tandis que le vent maltraitait la blonde chevelure de Kamala, mais aussi pour traverser la Manche. Il fera extrêmement froid et peut-être la mer sera-t-elle forte. Avez-vous le pied marin?

— Je n'ai encore jamais pris la mer, répondit Kamala. Tout ce que j'espère, c'est ne pas avoir le mal de mer. Êtes-vous parfois malade?

— Comme Nelson, si le bateau tangué ou roule anormalement, j'ai un peu mal au cœur en quittant le port, répondit Conrad. Mais généralement, lors d'une tempête, on est mobilisé. Il faut s'occuper des voiles et faire une foule de choses, si bien que l'on n'a pas le temps de penser à soi.

— Ne pas penser à soi, voilà la bonne réponse à toutes les maladies, dit Kamala. C'est pourquoi les enfants se remettent beaucoup plus vite que les adultes.

Il était difficile de parler, car Conrad était pressé d'arriver au prochain village.

Ce n'était qu'une petite bourgade, mais il trouva un magasin de vêtements et insista pour que Kamala achetât un épais manteau de laine, muni d'une capuche.

Elle était un peu déçue qu'il n'y ait pas beaucoup de choix et que le seul manteau suffisamment confortable et chaud pour être approuvé par Conrad fût noir. Elle eût aimé en acheter un bleu ou un rouge, quelque chose qui égayât ce jour d'hiver.

Mais Conrad les écarta tous, les trouvant trop légers, peu adaptés aux circonstances. Elle dut donc se conformer à son choix et s'envelopper dans la mante sombre.

— J'ai un peu l'air d'un inquisiteur espagnol, dit-elle rieuse lorsqu'elle fut de nouveau en selle.

Elle n'imaginait pas à quel point ce vêtement noir rehaussait sa beauté, accentuant la blancheur de sa peau et l'éclat de ses yeux bleus.

— Je suis sûr que les tortures que vous infligeriez à vos victimes seraient pires, dit sèchement Conrad.

Elle ne comprit pas très bien ce qu'il entendait par là.

Ils chevauchèrent plusieurs heures durant, après le déjeuner, jusqu'à ce que Kamala s'aperçût qu'il commençait à être fatigué. Son visage était tiré et elle insista pour s'arrêter dans une petite auberge sur le bord de la route.

— Vous êtes trop grand pour que je vous ramasse si vous tombez de votre cheval, dit-elle.

De plus, je suis trop fatiguée et j'ai pris si peu d'exercice la semaine

passée...

— Très bien, nourrice, dit humblement Conrad, mieux vaut un lit dur qu'une voix grondeuse!

Kamala rit.

— Vous avez toujours le dernier mot, dit-elle d'un ton accusateur; je pensais que ça, au moins, restait le privilège des femmes.

L'auberge n'était pas aussi confortable que la ferme, mais aussi propre. Ils purent louer deux chambres et accorder nourriture et repos à leurs chevaux.

— Maintenant, nous utiliserons mon nom, dit fermement Conrad avant d'entrer dans l'auberge.

— Si vous préférez, acquiesça Kamala.

— Je me sentirai plus à l'aise que si je dois me rappeler que je suis M. Lindham, répliqua-t-il.

Kamala ne put s'empêcher de se demander ce qu'il dirait s'il savait que Lindham n'était pas non plus son nom à elle.

« Tous ces mensonges! soupira-t-elle pour elle-même, j'aimerais tant que nous ne nous cachions rien. »

Conrad avait dessellé les chevaux et veillé à ce qu'ils soient nourris. Mais lorsqu'il entra dans le petit salon où l'hôte leur avait dit de s'installer confortablement en attendant qu'on les y servît, Kamala remarqua qu'il était terriblement fatigué.

— Vous en faites trop, dit-elle.

Il s'assit dans un fauteuil, et elle alla chercher un tabouret pour qu'il pût reposer ses pieds.

— J'ai honte d'être si faible, murmura-t-il.

— Vous avez une contusion douloureuse, dit-elle, et je sais bien que votre épaule doit vous faire souffrir. Quand nous monterons, je vous masserai.

Ils prirent un repas simple, plutôt médiocre, et montèrent aussitôt après. Conrad avait ordonné que l'on fit du feu dans les deux chambres et cette fois, il exigea que Kamala prît la plus vaste.

— Il est temps que je cesse de jouer les invalides, dit-il. Je ne me suis laissé dorloter que trop longtemps.

— Je suis sûre que vous aimez être dorloté, dit Kamala avec un sourire. Enlevez votre manteau et asseyez-vous sur cette chaise basse.

Elle pensa un instant qu'il allait refuser, mais il était fatigué et il obéit.

Il déboutonna sa chemise, elle dégagea son épaule gauche et se mit à le masser comme elle l'avait fait auparavant.

— Cela va mieux, beaucoup mieux, dit-il.

Elle continuait ses mouvements, priant Dieu de faire en sorte qu'il soit bientôt fort et valide.

Elle ne pensait pas à elle-même, et c'est avec surprise qu'elle sentit Conrad poser sa main sur la sienne.

— Vous ai-je jamais remercié de tout ce que vous avez fait pour moi?

— Mais oui, dit-elle. Votre épaule va-t-elle mieux, maintenant?

— Je n'ai plus mal.

— Eh bien, il est temps d'aller au lit. Nous serons en mesure de faire du chemin demain.

Il enleva la main qu'elle avait posée sur son épaule et, tournant la tête, il y posa ses lèvres. Elle sursauta, puis comme cette bouche était chaude, ferme, et d'une certaine façon possessive, elle sentit une rougeur envahir ses joues.

Elle esquaissa un mouvement pour se libérer; il la laissa aller immédiatement et se remit debout.

— Vite au lit, Kamala, dit-il, dormez bien.

— C'est ce que je vais faire, répliqua-t-elle. Ce vent est très fatigant. Bonne nuit, Conrad.

— Bonne nuit, Kamala.

Elle ne le regarda pas, intimidée parce qu'il avait embrassé sa main. Puis, lorsqu'il atteignit la porte, elle l'entendit dire :

— J'aimerais savoir vous dire merci, mais les mots me manquent : je ne suis pas poète.

Une fois au lit, elle ne put dormir : « Qu'entend-il, se demanda-t-elle, par : je ne suis pas poète »? Voulait-il dire par là qu'il y avait en elle quelque chose de poétique?

Elle eût aimé qu'il pensât à elle comme à quelque nymphe légère sortant d'un lac dans la brume matinale, ou dansant à la lueur de la lune.

Elle soupira : la vie réelle était si terre à terre, si vulgaire; elle avait dû faire laver ses chemises, les repasser elle-même et brosser son manteau, boueux après sa chute.

Ses bottes n'étaient jamais cirées selon son goût. Il l'envoyait sans cesse vérifier si les chevaux étaient convenablement nourris. Que penserait-il en la voyant vêtue d'une élégante robe du soir, des fleurs dans les cheveux?

Elle regrettait maintenant de n'avoir pas glissé une robe plus habillée sous son amazone; celle qu'elle avait choisie était très banale.

« Je ne suis pas poète. »

Elle entendait la voix de Conrad répéter ces mots en s'endormant. Demain, ils seraient de nouveau ensemble et peut-être aurait-elle le courage de lui demander ce qu'il avait voulu dire.

Le lendemain, malheureusement, il pleuvait. Il faisait très froid quand ils repartirent, et, avant midi, ils n'avaient même pas fait dix miles que la pluie se mit à tomber, se transformant bientôt en neige fondue.

Conrad mit son épaisse redingote et Kamala lui fut reconnaissante d'avoir tant insisté pour qu'elle achète le manteau noir.

Elle abaissa si bien le capuchon sur son visage qu'on ne voyait plus que le bout de son petit nez, mais quoique le manteau fût épais et pour ainsi dire imperméable, elle avait encore froid.

Ils s'arrêtèrent pour déjeuner à une petite auberge sur le bord de la route.

Conrad persuada la femme de l'aubergiste de leur préparer des œufs au

jambon, ce qui les réchauffa davantage que le fromage agrémenté de condiments, plat habituel proposé aux voyageurs.

Il voulut aussi que Kamala boive un peu de cidre, et quand ils se levèrent pour partir, la tête lui tournait presque. Mais au moins, elle se sentit réchauffée.

Ce fut d'ailleurs une chaleur passagère. La neige drue les frappait durement au visage et ralentissait les chevaux.

Il faisait de plus en plus froid, et au bout de deux heures, Kamala était gelée jusqu'aux os.

On n'y voyait presque plus, mais elle se rendit compte qu'ils étaient en pleine campagne, dans une région sauvage et apparemment inhabitée.

Il semblait n'y avoir ni maison ni ferme et maintenant qu'ils avaient quitté la grand-route, pas le moindre petit chemin de campagne.

— Enfer et damnation, entendit-elle dire Conrad, nous ne pouvons continuer ainsi, il nous faut trouver un abri.

— Il y a sûrement... une auberge, dit faiblement Kamala.

— Cela fait cinq miles que nous n'avons pas vu de hameau, répondit Conrad, seulement quelques chaumières disséminées.

La force des rafales de neige semblait redoubler.

Kamala avait trop froid pour rester en selle, trop froid pour parler ou même pour demander à prendre quelque repos.

C'est alors que Conrad se pencha en avant et prenant Rollo par la bride, le fit tourner vivement à droite.

— Je vois quelque chose, là-bas, dit-il, allons voir ce que c'est.

C'était une vieille grange, croulante, presque en ruine. Lorsque Conrad poussa les portes à demi sorties de leurs gonds pour mettre les chevaux à l'abri de la tempête de neige, ils constatèrent qu'elle était encore à moitié remplie de foin.

— C'est mieux que rien, dit Conrad, à contrecœur, et sa voix résonna de manière inquiétante sous les poutres.

Il y avait une ouverture à l'autre extrémité; il traversa la grange et disparut. Un instant plus tard, Kamala l'entendit appeler.

— Venez voir! nous avons de la chance!

Kamala le rejoignit : elle marchait avec raideur, ses jambes lui obéissant à peine.

Elle se trouva dans ce qui avait dû être autrefois une chaumière, guère plus grande qu'une hutte, et ne comportant qu'une seule pièce. Des planches étaient clouées, bouchant les fenêtres, et la porte donnant sur l'extérieur était fermée à clef.

Mais ils trouvèrent une cheminée rudimentaire, des cendres et quelques morceaux de bois sec éparpillés, comme si l'endroit avait été récemment utilisé par des voyageurs ou peut-être des vagabonds.

— Je vais faire du feu, dit Conrad. Avez-vous très froid?

— Je... gèle, réussit à dire Kamala, claquant des dents.

Elle avait trop froid pour enlever son manteau mouillé. Elle ne sentait même plus ses mains.

Elle retourna dans la grange pour s'asseoir dans le foin. Elle savait qu'elle aurait dû aider Conrad, mais elle était trop engourdie, même pour penser.

Les chevaux étaient en train de manger du foin non loin d'elle.

Kamala ferma les yeux.

Elle les rouvrit, en sentant que Conrad essayait de la mettre debout.

— Allons, venez, disait-il, j'ai fait une flambée.

Elle était si raide et engourdie qu'il dut presque la porter près de Pâtre. Elle vit qu'il avait empilé du foin pour qu'elle pût s'asseoir.

— Prenons garde que le foin ne prenne pas feu, ce serait fâcheux. Non que je me soucie des intérêts du propriétaire, mais cela signifierait que nous n'aurions plus de toit pour nous protéger.

— Je... ne... puis... aller plus loin, murmura Kamala.

— Je n'avais pas du tout l'intention de vous le demander, répondit-il, j'aurais même dû m'arrêter une heure plus tôt. Pardonnez-moi, Kamala, je n'ai pas pensé à votre capacité d'endurance, seulement à la mienne.

— Tout ira... bien, dit-elle.

Se rendant compte qu'elle était trop épuisée pour le faire elle-même, il lui retira ses gants. Puis il effleura son capuchon et les manches de son costume d'amazone.

— Il vous faut enlever votre manteau, dit-il, il est trop mouillé.

Il toucha le bas de sa jupe.

— Elle est trempée aussi, dit-il, enlevez-la, je vais la suspendre près du feu.

Il lui retira son manteau en disant ces mots, puis se rendit compte que Kamala le regardait, surprise et choquée.

— Je... je ne puis ôter ma jupe, dit-elle, pas-devant vous.

— Vous avez des jupons dessous, répliqua-t-il. Rappelez-vous, Kamala, que je suis votre frère.

Elle ne répondit rien, et au bout d'un instant, il ajouta :

— Vous m'avez vu à moitié nu, vous m'avez massé l'épaule. Est-ce vraiment si répréhensible de vous demander d'ôter une jupe mouillée qui, si je ne la fais pas sécher, vous vaudra sans aucun doute un rhume, sinon pire.

— Cela me semble quelque peu différent, dit Kamala à voix basse.

Il lui sourit comme à un enfant.

— Je ne regarderai pas et je vais aller chercher du foin. Lorsque vous vous serez dévêtue — aussi peu que possible — je vous suggère de vous installer et de vous recouvrir de ce foin.

Sa voix était rieuse et Kamala demanda :

— Pensez-vous... que je... suis... très prude?

— Je pense que lorsque l'on a aussi froid, on a peine à parler raisonnablement, répondit-il. Je ne tiens pas à vous voir malade! Sachez que je suis bien loin d'être une infirmière aussi habile que vous. De plus, j'ai

horreur de la maladie!

Kamala eut un petit rire étouffé, puis, lorsqu'il lui tourna le dos pour installer devant le feu son manteau et sa propre redingote, elle fit glisser sa jupe.

Celle-ci n'était mouillée que jusqu'aux genoux, mais Kamala savait bien que Conrad avait raison, si elle la gardait toute la nuit, l'humidité provoquerait indubitablement un rhume sinon de la fièvre.

Heureusement, ses bottes de cheval avaient gardé ses pieds au sec.

Elle posa sa jupe mouillée sur le sol, s'assit et recouvrit ses jupons blancs d'une brassée de foin.

— Êtes-vous décente? demanda Conrad.

— Oui, répondit Kamala. Êtes-vous... en train de... vous moquer de moi?

— Je ne rirai jamais méchamment de vous, dit-il de sa voix grave.

En disant ces mots, il se retourna et elle leva les yeux vers son regard sombre.

— Je sais... que vous me trouvez... très sotté.

— Un jour, je vous dirai ce que je pense de vous, répondit-il, mais pas maintenant. Nous avons tous deux trop froid et trop faim.

Maintenant qu'il y faisait allusion, Kamala se rendait compte qu'elle avait vraiment très faim.

— Si j'avais un minimum de bon sens, continua Conrad d'un ton irrité, j'aurais acheté quelques provisions lorsque nous nous sommes arrêtés pour déjeuner, mais je croyais que nous trouverions facilement une auberge. Je ne pensais pas que le temps se gâterait à ce point.

Tout en disant ces mots, il était retourné dans la grange et, un instant plus tard, il revint tenant quelque chose dans ses mains.

— Ce ne sera sans doute pas un festin digne de Lucullus, dit-il, mais j'ai trouvé des pommes de terre! Nous allons les faire cuire sous la cendre, cela calmera au moins nos crampes les plus aiguës.

— Quand j'étais enfant, je faisais souvent cuire ainsi des pommes de terre, dit Kamala. Elles avaient toujours un goût délicieux.

— Espérons que celles-ci seront aussi bonnes.

Ils avaient si faim que les pommes de terre semblèrent à Kamala meilleures encore que celles de son enfance.

— J'aurais dû emporter un peu d'eau-de-vie, dit Conrad, étendu sur le foin à côté de Kamala.

— Si vous faites une liste de tout ce que nous aurions dû emporter, vous remplirez un gros registre! répliqua-t-elle. Je me suis rappelé des douzaines de choses indispensables que j'ai oublié de prendre lorsque je me suis enfuie.

— Quoi, par exemple? demanda-t-il.

— Des mouchoirs, une écharpe, des bas plus épais! Oh! des dizaines de choses! Mais comme disait ma nurse : « Ce à quoi l'on ne peut remédier, il nous faut l'endurer! »

Conrad rit et se leva pour ranimer le feu.

— Remercions le ciel. S'il n'y avait pas eu de bois ici, j'aurais été obligé de sortir pour en ramasser. J'espère seulement qu'il y en aura assez pour la nuit.

Il considéra les bûches d'un air dubitatif, puis poussa une exclamation.

Il se rendit dans la grange et revint avec une grosse poutre de chêne qui avait autrefois soutenu le toit.

— Je l'avais remarquée en entrant, dit Conrad, elle brûlera lentement et donnera de la chaleur pendant que nous dormirons.

— On dirait qu'il fait de plus en plus froid...

Kamala frissonnait en disant ces mots et Conrad tendit la main pour voir si son manteau était sec. Mais l'humidité avait pénétré profondément dans la laine.

Il alla chercher du foin dans la grange et l'entassa autour de la jeune fille de façon à la couvrir presque entièrement.

— Ce n'est pas vraiment un joli couvre-lit, dit-il, mais je crois que vous le trouverez efficace.

— Je suis sûre... que ce sera très... bien, dit-elle bravement.

Les rafales augmentaient de puissance et le vent soufflait maintenant si fort que Kamala craignit de voir le toit emporté. Mais la petite maison devait avoir résisté à d'autres tempêtes, et bien qu'à une extrémité de la pièce, la pluie traversât le toit, l'endroit où ils se trouvaient demeurait sec.

Conrad ranima le feu, puis revint s'asseoir près de Kamala. Au même instant, une rafale sembla sur le point d'emporter toute la chaumière.

— Nous avons de la chance de n'être pas dehors.

— Beaucoup de chance, acquiesça Kamala.

Il la vit frissonner et se rendit compte qu'elle avait encore froid.

— Donnez-moi vos mains.

Il les prit dans les siennes et s'aperçut qu'elles étaient de nouveau glacées.

— Il faut nous rapprocher l'un de l'autre, dit-il. Quand j'ai navigué dans les régions arctiques, nous avons découvert que la seule manière d'éviter d'avoir les membres gelés était de dormir le plus près possible les uns des autres — homme contre homme. La chaleur des corps est plus efficace que n'importe quel feu.

Il mit son bras autour de Kamala et l'attira à lui.

— Je veux que vous glissiez votre main gauche dans votre jaquette, contre votre poitrine, dit-il.

Un peu effarouchée, elle lui obéit.

— Restez ainsi, dit-il. Maintenant, donnez-moi votre main droite.

Elle fit ce qu'il demandait et à sa grande surprise il la glissa entre sa veste et sa chemise. Puis, il l'attira plus près encore, jusqu'à ce que sa tête soit contre son épaule.

Kamala était raide comme un piquet, tant elle se sentait gênée. Il y avait quelque chose d'étrange et même d'effrayant à être si près d'un homme qui demeurait presque un inconnu pour elle.

Elle pouvait sentir le cœur de Conrad battre sous ses doigts et elle avait une conscience aiguë du bras qui l'enserrait.

— Détendez-vous, dit doucement Conrad, et si vous êtes choquée d'être si près de moi, souvenez-vous qu'il ne vous serait d'aucune consolation d'être raide comme un morceau de bois et complètement gelée demain matin.

Elle se rendit compte qu'il se moquait d'elle, eut un petit rire, et s'aperçut qu'elle se sentait, à présent, moins gênée.

— Voilà qui est mieux ! dit-il. Je commençais à penser que j'étais au lit avec un manche à balai.

— Je me demande... ce que penseraient les gens, s'ils pouvaient... nous voir.

— Ils diraient et penseraient un tas de choses très déplaisantes, répondit Conrad, mais comme il y a peu de chance qu'ils le sachent jamais, c'est sans importance. Ce qui est beaucoup plus important, c'est de savoir si nous avons, nous, le sentiment de faire quelque chose de mal. Pensez-vous qu'il soit mal de ma part, petite Kamala, de vous empêcher d'être transformée en glaçon demain matin ?

— Non, bien sûr que non, répondit Kamala. (Puis, au bout d'un moment, elle ajouta :) Si j'étais réellement votre sœur, seriez-vous bouleversé d'apprendre... que je me trouve aussi près... d'un homme... comme cela ?

Conrad réfléchit avant de répondre :

— En de telles circonstances, cela dépendrait naturellement de l'homme et de la femme.

— Qu'est-ce qu'une femme pourrait faire de mal ? interrogea Kamala avec surprise.

— Rien que vous puissiez comprendre, répondit Conrad.

Elle poussa un petit soupir :

— Suis-je vraiment... très ignorante ?

Elle sentit ses bras la serrer un peu plus fort, comme involontairement. Puis il dit doucement :

— Dormez, Kamala. Demain, il nous arrivera sans doute une nouvelle aventure. Nous raconterons tout cela plus tard à nos petits-enfants pour les amuser ! Nos aventures à vous et moi.

Ces mots enflammèrent l'imagination de Kamala.

Oui, c'était une aventure, pensa-t-elle, si excitante, si inattendue, qu'elle savait bien que Conrad avait raison : elle se la rappellerait toute sa vie.

Sa main reposait sur la poitrine de Conrad et il y avait quelque chose de rassurant et de très doux à se sentir dans ses bras. Elle était à l'abri de tout ce qui l'effrayait. A l'abri de l'oncle Marc, sauvée pour le moment, et sans inquiétude pour le futur.

Elle poussa un petit soupir de soulagement et sans s'en rendre compte, se blottit davantage contre lui. Ses yeux se fermèrent et très vite elle s'endormit.

Conrad Veryan, lui, resta éveillé un long moment à contempler les ombres étranges que les flammes projetaient sur les murs branlants, tandis que,

dehors, le vent gémissait comme une âme perdue.

Chapitre 4

A son réveil, Kamala se retrouva seule.

Elle ne se souvint pas, tout d'abord, de l'endroit où elle était, mais, en voyant les poutres au-dessus de sa tête et les cendres dans le foyer, la mémoire lui revint. Où était Conrad?

Un instant, elle fut saisie de panique à l'idée qu'il l'avait abandonnée.

Puis elle l'entendit siffler; il était dans la grange et s'occupait des chevaux.

Kamala se leva d'un bond, secoua le foin accroché à ses jupons et vit la jupe de velours de son amazone disposée avec soin auprès d'elle.

« C'est Conrad qui a dû la mettre là », pensa-t-elle; et elle rougit à la pensée qu'elle avait reposé toute la nuit dans ses bras, vêtue de ses seuls jupons.

Elle enfila vivement sa jupe et tenta de mettre de l'ordre dans sa chevelure avant d'aller dans la grange, où elle trouva les chevaux déjà sellés et Conrad en train d'ouvrir les portes branlantes.

— Bonjour, dit-il. Puis-je me permettre de demander à Votre Seigneurie comment elle a dormi?

— Extraordinairement bien, merci, monsieur, répondit Kamala. Je n'ai jamais eu de lit plus confortable ni de service si parfait.

— Notre hôte a malheureusement oublié de pourvoir au petit déjeuner, dit Conrad, et je propose de réparer cette omission aussi vite que possible.

— J'ai faim, moi aussi, dit Kamala en souriant.

Elle ramassa son manteau, sec à présent, et le mit sur ses épaules.

C'était un clair matin et, quoique le sol fût encore humide de la nuit précédente, l'air était vif; Kamala pensa qu'il pourrait bien geler un peu plus tard. Ils partirent et allèrent bon train car les chevaux étaient bien reposés, et, une demi-heure plus tard, ils parvinrent à une auberge sur la place d'un pittoresque village.

— Nous aurions pu arriver jusqu'ici la nuit dernière, remarqua Conrad.

— Ce n'était pas la peine de courir ce risque, répondit Kamala, et après tout nous n'avons pas à nous plaindre. Personnellement, j'ai passé une excellente nuit.

— Moi aussi.

Il la regarda en disant ces mots, et, bien que ce regard se voulût discret, Kamala se sentit soudain confuse.

Elle avait la sensation qu'il se souvenait à quel point ils avaient été proches. Elle ne s'était jamais trouvée auparavant dans les bras d'un homme, mais Conrad ne l'avait pas effrayée. Il n'aurait pu être plus doux.

— Je voudrais vous remercier, dit-elle impulsivement.

— De quoi? demanda-t-il. (Puis il comprit et ajouta :) Il n'y a rien dont vous deviez me remercier. Vous vous êtes montrée raisonnable... et courageuse.

Ils purent enfin se rafraîchir. Conrad se rasa et tous deux prirent un copieux petit déjeuner avant de repartir vers la côte.

Les chevaux allaient bon train et lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin pour passer la nuit, Kamala sut que dès le jour suivant ils atteindraient Southampton.

Cette nuit-là, quand elle se retira et s'étendit sur un petit lit très dur, elle se sentit profondément déprimée : il lui restait si peu de temps à passer avec Conrad! Elle avait peine à imaginer que le surlendemain elle devrait continuer sa route sans lui, et qu'ils ne se reverraient jamais.

Elle ne s'était jamais rendu compte jusque-là combien il était bon d'être aux côtés d'un homme, de le laisser prendre des décisions, de se sentir en sécurité.

De plus, elle n'avait jamais connu une telle camaraderie. Ils avaient tant de sujets de conversation!

Ils discutaient, étaient quelquefois d'un avis différent, puis finissaient par s'accorder sur des sujets auxquels elle n'eût jamais cru qu'un homme pût s'intéresser.

Elle avait été surprise de la grande culture de Conrad qui avait beaucoup lu, et de sa parfaite éducation.

Elle avait toujours cru les marins uniquement préoccupés par des choses pratiques et ne pensait pas qu'ils puissent le moins du monde s'intéresser à la littérature ou aux sujets relativement particuliers qui avaient fait les délices de son père et sur lesquels elle possédait des connaissances très étendues.

Conrad ne s'était pas contenté de visiter des pays éloignés, il avait étudié leurs populations et leurs régimes politiques. Il avait compris leurs ambitions et leurs difficultés.

— Dans tous les pays du monde, les gens ordinaires ont les mêmes problèmes, remarqua-t-il. Comment survivre, trouver du travail, se nourrir convenablement.

— Et pour les autres? interrogea Kamala.

— Tous les plaisirs que l'argent peut acheter, confort..., et demoiselles!

Il parlait avec amertume.

— Doit-on être riche pour jouir de la vie? demanda Kamala.

Pendant un instant, il se tut. Puis il dit, d'un ton différent :

— C'est une question pertinente, Kamala, qui demande réflexion et non une réponse hâtive - non, l'argent ne donne pas le bonheur, celui que procure la vie, les plaisirs authentiques; il ne donne que des joies superficielles.

Il fit une pose et continua :

— Il y a toujours le soleil, la beauté et, naturellement, l'amour pour ceux qui ne s'en tiennent pas uniquement aux plaisirs matériels.

Il n'en dit pas davantage. Kamala brûlait de lui demander s'il avait trouvé l'amour et ce que cela avait signifié pour lui, mais elle pensa qu'il la trouverait curieuse et même impertinente.

Pour Kamala les heures passaient trop vite. Quand ils arrivèrent aux abords de Southampton, elle se sentit le cœur lourd et déprimée jusqu'aux larmes. Ils allaient se séparer le lendemain.

« Le reverrai-je jamais? » se demandait-elle; elle se rendait compte que tandis qu'ils parlaient à bâtons rompus de choses et d'autres, il lui avait confié très peu sur lui-même. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il était marin et que, lorsqu'il l'aurait embarquée saine et sauve sur le vapeur, il trouverait un bateau et partirait vers de nouveaux horizons.

Elle faillit, poussée par un élan irréflecti, lui demander de l'emmener avec lui. D'ailleurs, elle savait que même si elle ne faisait que suggérer pareille chose, non seulement il refuserait mais insisterait probablement pour la renvoyer chez son oncle. Elle se disait avec logique qu'il ne pouvait rien faire d'autre étant donné les circonstances. Elle n'était qu'une étrangère que le seul hasard avait placée sur sa route.

Il l'avait escortée jusqu'à Southampton où il se rendait lui-même et lui était reconnaissant de l'avoir soigné jusqu'à la guérison complète.

En fait, Conrad était pratiquement guéri de son accident. Son épaule le faisait encore un peu souffrir, mais la douleur diminuait chaque jour et, à en juger par son appétit, il n'y avait plus à se tracasser à son sujet.

— Je connais une petite auberge propre et convenable où j'ai déjà séjourné, dit-il à Kamala juste avant d'atteindre Southampton.

Ils s'y dirigèrent. Elle était non loin du quai, et, lorsque Kamala regarda la mer, grise en cette fin d'après-midi, elle sentit un frisson d'appréhension la parcourir, à la pensée que le lendemain elle traverserait la Manche, laissant derrière elle tout ce qui lui était familier.

« Qu'est-ce qui m'attend? se demandait-elle. Quels ennuis, quelles difficultés? Saurai-je jamais me débrouiller seule? »

Elle éprouvait quelque réconfort à la pensée qu'elle aurait un peu d'argent.

Même si Conrad n'arrivait pas à obtenir soixante-dix livres de Rollo, ce qu'elle retirerait de sa vente, ajouté à ce qu'elle possédait déjà, la mettrait à l'abri du besoin jusqu'à ce qu'elle ait trouvé du travail.

« Au Havre, je m'adresserai à plusieurs écoles et tâcherai de savoir si l'on a besoin d'une institutrice. »

Elle parlait couramment le français et le lisait sans la moindre difficulté. Elle était heureuse de connaître si bien la littérature française, et reconnaissante à son père d'avoir tant insisté pour qu'elle connaisse bien la grammaire.

— Vous voilà bien sérieuse, dit Conrad, lorsqu'il entra dans le petit salon du *Tambour de Drake*, et la trouva assise, les yeux fixés sur le feu.

— Je vous attendais, dit vivement Kamala.

— Je me suis renseigné au sujet de la vente des chevaux; l'hôte connaît un marchand qui nous en donnera un prix honnête. Il l'a envoyé chercher, lui demandant de venir aussi vite que possible.

— Et le vapeur? balbutia Kamala.

— Il effectue la traversée chaque jour à midi, répondit Conrad. Naturellement il ne part pas si la mer est démontée; il nous faut donc attendre demain matin pour être sûrs que vous pourrez embarquer.

— Nous pouvons même nous rendre compte de l'état de la mer en regardant par la fenêtre, murmura-t-elle.

Il s'assit de l'autre côté de la cheminée.

— Tout ira bien?

C'était davantage une constatation qu'une question.

— Oui.

— Votre tante sait-elle que vous arrivez?

— Non.

— Alors comment pouvez-vous être certaine qu'elle sera là? Vous m'avez dit ne pas l'avoir vue depuis quelque temps.

— Mon... mon père... avait des lettres d'elle, répondit Kamala.

Elle n'osait regarder Conrad : il allait s'apercevoir qu'elle mentait.

— Cela doit remonter à plus de trois ans, puisque vos parents se sont noyés en 1836.

— Oui... oui.

— N'est-il pas un peu hasardeux de partir pour Le Havre sans être tout à fait certaine que votre tante y vit toujours?

— Je suis... sûre que tout... ira... bien.

Conrad faillit dire quelque chose, puis se ravisa.

Kamala crut voir, à moins qu'elle ne se trompât, qu'il tendait la main vers elle puis, brusquement, il se leva.

— Je vais faire un tour jusqu'au port et voir ce qu'il y a comme bateaux, dit-il sèchement. Je ne serai pas long. Notre hôte dit qu'il ne sera pas en mesure de nous servir le souper avant une heure au moins.

Il avait quitté la pièce avant d'attendre sa réponse.

« Je n'ai pas faim du tout », pensa misérablement Kamala.

Au bout d'un moment, elle monta dans sa chambre, pour troquer son amazone contre la seule robe qu'elle possédât. Tout en s'habillant, elle souhaita soudain avoir une plus jolie toilette pour cette ultime soirée. Quelque chose de très beau! Une robe du soir de tulle bleu, avec une ample jupe et un grand décolleté qui révélerait son cou et le haut de ses blanches épaules.

Conrad ne l'avait jamais vue ainsi. L'admirerait-il, la trouverait-il jolie... ou même belle?

Elle avait autrefois porté une toilette bleue qui, elle le savait, rehaussait sa beauté. Elle avait appartenu à sa mère et, lorsqu'elle était venue vivre au château de Brav, elle l'avait transformée pour qu'elle fût à sa taille.

Elle l'avait mise un soir pour le dîner, heureuse, car cela lui rappelait des jours de tendresse. La jupe ample et les courtes manches bouffantes, ornées de dentelles et de nœuds de velours rose, lui donnaient un aspect romantique, celui d'une princesse de conte de fées.

— Pourquoi êtes-vous harnachée comme un cheval de cirque?

La grosse voix de son oncle la ramena sur terre.

— Mais c'est une robe de maman, oncle Marc!

— Évidemment! Tout ce qui était frivole plaisait à votre mère.

Il parlait d'un ton insultant.

— Comment osez...

Kamala se mordit les lèvres, retenant les mots cinglants qu'elle aurait voulu lui lancer.

Elle savait que son oncle la provoquait délibérément.

— Vous vouliez dire quelque chose?

— Non... non, oncle Marc!

Seul le silence lui épargnerait d'être battue pour impertinence.

— Alors, allez immédiatement vous changer! Je vais donner des ordres pour que l'on brûle cette robe.

Kamala le regarda un instant, les yeux étincelants de colère. Comme il ne bougeait pas, dans l'expectative, un sourire cruel errant sur ses lèvres, elle fit demi-tour.

Il la haïssait parce qu'elle était jolie; il savait que s'il pouvait par la violence la réduire à une apparente soumission, il y avait en elle une étincelle d'orgueil et d'indépendance dont il ne viendrait jamais à bout. Conrad était différent, totalement différent.

Kamala se donna beaucoup de peine pour se coiffer joliment et pourtant lorsqu'elle descendit enfin, elle était insatisfaite.

Elle voulait qu'il se souvienne d'elle, elle voulait qu'il pensât à elle quand elle serait loin de lui.

Mais pouvait-elle seulement l'espérer, alors qu'il partait lui-même pour de nouvelles aventures?

Elle avait le sentiment que plus jamais elle ne serait aussi heureuse qu'elle l'avait été ces derniers jours. Peut-être ne connaîtrait-elle plus jamais un bonheur tel que celui qu'elle avait savouré la nuit où il l'avait tenue dans ses bras parce qu'elle avait froid. Ils avaient dévoré des pommes de terre dans une cabane croulante, et cela avait été une insolite et délicieuse expérience. Lentement Kamala descendit l'étroit escalier de chêne et entra dans le salon.

Elle pensait y trouver Conrad mais la pièce était vide. C'est avec un sentiment de solitude disproportionné à la situation qu'elle s'assit de nouveau devant le feu. Puis son cœur sauta dans sa poitrine en entendant la voix de Conrad dans le couloir.

Il entra dans la pièce en ôtant son pardessus.

— Il fait un froid de canard, dit-il. Je ne serais pas surpris que nous ayons de la gelée blanche.

— Avez-vous trouvé un bateau?

Elle parlait d'une voix altérée.

— J'en ai trouvé plusieurs, répondit-il, ne vous tracassez pas pour moi, Kamala. J'ai le choix; quant aux vapeurs, ils ne sont pas pleins à cette époque de l'année, ce qui fait que vous n'aurez aucune difficulté à obtenir une place demain.

Il lui sembla que sa voix était dure et indifférente.

Il s'assit sur une chaise en face d'elle et déplia les journaux qu'il tenait sous son bras.

— *Le Times*, s'exclama Kamala. Est-il arrivé quelque chose d'intéressant? J'ai l'impression que cela fait un temps fou que nous avons quitté le monde civilisé.

C'était vrai. Ils avaient vécu cette dernière semaine loin de tout, sur une planète étrangère. Sans aucun contact avec le monde extérieur, uniquement occupés d'eux-mêmes, rien d'autre n'avait eu prise sur eux et les nouvelles du monde les avaient laissés indifférents.

— Apparemment rien, à part l'éloge du charme du prince Albert de Saxe-Cobourg et Gotha, et des portraits de la reine, dit Conrad en tournant les pages. Il est évident qu'elle a l'intention de l'épouser, et s'il y a une chose que les gens de tous les pays du monde adorent, c'est un mariage royal.

— J'aimerais beaucoup voir la reine, dit Kamala. Elle est si jeune et si jolie! J'espère que le prince Albert la rendra heureuse.

— J'en suis sûr, répondit Conrad. Il a l'air d'un homme très bien, tout allemand qu'il soit.

— Vous n'aimez pas les Allemands? demanda Kamala.

— Je trouve qu'ils sont raides et conventionnels s'ils appartiennent à l'aristocratie, et agressifs quand ils sont roturiers.

— Alors ne vous embarquez pas sur un bateau allemand.

— Je n'en ai pas la moindre intention.

— Quel bateau avez-vous trouvé au port?

Il ne répondit pas et elle le regarda, surprise. Il semblait être complètement absorbé par un article de journal.

Comme c'était leur dernière soirée, elle fut peinée qu'il eût une autre préoccupation qu'elle-même.

— Je vous ai demandé..., commença-t-elle.

Soudain, il plia le journal en deux et le lui présenta, montrant du doigt un paragraphe au bas d'une page.

— Peut-être pouvez-vous m'expliquer ceci, dit-il d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas.

Elle prit le journal, lut le titre, et sentit le cœur lui manquer. Lentement, tant elle était effrayée, elle lut :

M. Marc Pleyton, du château de Bay (comté de Berkshire) prie quiconque aurait vu sa nièce par alliance, Mlle Kamala Lindsey, de se mettre immédiatement en contact avec lui. Mlle Lindsey, une jolie jeune fille de dix-huit ans, a été aperçue pour la dernière fois alors qu'elle se dirigeait vers le village de Little Bray sur un rouan répondant au nom de Rollo. Âgée de dix-huit ans, blonde aux yeux bleus, Mlle Lindsey réside au château depuis la mort de ses parents, M. et Mme Lindsey, survenue en mer en 1836.

M. Marc Pleyton, profondément inquiet de la disparition de sa nièce, déplorerait que la police ait à intervenir dans cette affaire.

Il offre une récompense de cent livres pour toute indication permettant de retrouver trace de sa nièce.

Lorsque Kamala eut fini de lire l'article, elle se leva d'un bond.

— Il cherche à me retrouver! cria-t-elle. Il a offert une récompense! Quelqu'un va le renseigner et il va m'enfermer de nouveau chez lui! Il faut que je parte pour la France cette nuit même! Peut-être fait-il surveiller les vapeurs! Trouvez-moi un autre bateau, n'importe quoi! Une fois en France, je pourrai me cacher, c'est un vaste pays... et il ne pourra pas... me découvrir. Je ne peux pas retourner chez lui, je ne peux pas!

Elle laissa tomber le journal, et sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle se jeta contre Conrad qui s'était levé, et s'accrocha frénétiquement à lui.

— Sauvez-moi!... sauvez-moi! supplia-t-elle. Je ne peux pas y retourner... je ne peux pas.

Il la tint un instant contre lui, puis la repoussa doucement dans le fauteuil qu'elle venait de quitter.

— Calmez-vous, Kamala, dit-il d'une voix calme, vous êtes en sûreté, il ne vous trouvera pas.

— Il me trouvera... Il me trouvera... Il gagne toujours! Je ne lui échapperai pas!

Conrad, tenant toujours sa main, approcha sa chaise, s'assit, et dit paisiblement :

— A présent, dites-moi la vérité. Votre nom est Lindsey, et vous n'avez pas de tante en France!

Kamala, tremblante et haletante de frayeur, répondit :

— N... non.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Parce que... je ne voulais pas être un fardeau... de plus... pour vous.

— Vous saviez que je ne vous laisserais pas partir en France toute seule, dit-il d'une voix sévère.

— Oui... je... le... savais.

Conrad lâcha sa main et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Kamala leva sur lui des yeux terrifiés.

— Vous allez m'aider? Vous ne me forcerez pas à retourner... chez mon

oncle Marc? Vous m'aidez... à lui échapper?

— Je ne vous contraindrai pas à retourner chez votre oncle, acquiesça Conrad. Mais, Kamala, il faut être raisonnable à propos de tout cela.

— Il n'y a rien de raisonnable que nous puissions faire, répondit-elle. Si je reste en Angleterre, il mettra la main sur moi! Il se trouvera sûrement quelqu'un qui sera trop content de gagner cent livres! Il faut que je parte pour la France! Ne pouvez-vous pas comprendre que c'est le seul endroit où je serai... délivrée de lui?

— Vous ne pouvez pas vous rendre seule en France, répondit Conrad. Réfléchissez, Kamala. Vous êtes encore presque une enfant et vous êtes très jolie. Que pensez-vous qu'il vous arriverait?

— Je trouverai du travail, dit-elle avec obstination. J'ai pensé que je pourrais m'adresser à des écoles et demander si l'on a besoin d'un professeur d'anglais. De plus, je peux donner des cours particuliers. Je peux même être gouvernante dans une famille française.

— Et vous pensez que toutes ces situations n'exigent pas de références?

Elle resta silencieuse.

— Alors que puis-je... faire? demanda-t-elle enfin. Je préfère mourir que d'épouser le général Warrington.

Il y eut un nouveau silence. Au bout d'un moment, Conrad repoussa sa chaise et se mit à marcher à travers la pièce. Il tourna le dos à Kamala et celle-ci, le voyant ennuyé et perplexe, dit en hésitant :

— Ce n'est pas votre... problème. N'y pensez plus! Je m'arrangerai d'une façon ou d'une autre. Dieu veillera... sur moi.

— Et pensez-vous, par hasard, que Dieu vous protégera d'une certaine sorte d'hommes qui ne vous laisseront pas un instant de répit? demanda sèchement Conrad.

— Peut-être pourrais-je me rendre... laide? balbutia Kamala.

Il rit, mais d'un rire amer.

— Que vous êtes jeune! dit-il. Vous ne savez pas ce qu'est le monde et contre quoi vous devrez lutter. Je dois faire quelque chose pour vous, mais quoi, Dieu seul le sait!

— Pourquoi le devriez-vous? demanda Kamala. Vous ne me connaissez pas, vous m'avez rencontrée par hasard. Vous n'avez aucune obligation envers moi. Continuez votre chemin. Faites ce que vous alliez faire avant de me rencontrer.

— Pensez-vous vraiment que cela soit possible? demanda Conrad.

Il y avait quelque chose dans sa voix et dans l'expression de ses yeux qui la troubla étrangement. Puis, d'un ton très différent, il ajouta :

— Je ne vous ai jamais parlé de moi et de ma famille, Kamala, je vais le faire à présent. Je suis le cadet d'une famille de trois fils. Mes parents vivaient en Cornouailles.

— Mais bien sûr, vous portez un nom de Cornouailles! interrompit Kamala. Je pensais l'avoir entendu quelque part. La baie de Veryan figurait

sur l'atlas que j'utilisais dans mon enfance.

— Le nom de ma famille est fréquemment mentionné dans l'histoire de Cornouailles, dit Conrad. Mais le sang bleu et les hauts faits ne remplissent pas la bourse! Comme nous avons très peu d'argent, je suis parti courir l'aventure à l'âge de dix-huit ans, à peine après avoir quitté le collège.

— Comme marin? demanda Kamala.

— J'ai pris la mer sur un schooner, répondit Conrad. Je revenais chez moi de temps à autre pour trouver mon père chaque fois plus faible et ma mère en mauvaise santé. Mais mes frères s'occupaient d'eux, et, ne pouvant faire grand-chose, je reprenais la mer. (Il observa une pause, comme pour revivre les événements.) Au retour de mon dernier voyage, c'était aux Indes, continua-t-il, j'étais en possession d'une somme d'argent qui me semblait considérable : plus de cent livres. J'avais l'intention d'en donner la plus grande part à mes parents et de dépenser le reste en menant joyeuse vie.

Il y eut un court silence, puis il dit :

— Je ne prétends pas, Kamala, avoir mené autre chose qu'une vie bien remplie. Je suis un aventurier et j'ai beaucoup de plaisir à l'être. Il ne m'est jamais venu à l'idée d'épargner pour mes vieux jours, ni de m'inquiéter de savoir d'où viendrait plus tard l'argent. J'en avais assez au moment où je le désirais.

Il marcha jusqu'à la porte, puis se retourna avant de poursuivre :

— Quand je suis revenu chez moi, il y a trois semaines, les choses avaient terriblement changé. Mes frères s'étaient noyés en essayant de sauver des marins dont le bateau s'était fracassé sur les rochers. La mer était mauvaise, le bateau s'était retourné et tous trois avaient péri!

— C'est affreux! s'écria Kamala.

— Qui plus est, continua Conrad, mon père était mort et ma mère très souffrante. Après la mort de mes frères, plus rien n'avait été fait, ni dans la maison ni dans la propriété. Les domestiques n'avaient pas été payés, et les loyers des fermes n'avaient pu être touchés parce que les paysans avaient fui, et ma famille était endettée.

Conrad reprit son souffle. Il revivait le choc qu'il avait éprouvé.

— J'avais heureusement assez d'argent pour payer les arriérés de gages et garder les locataires que mon père avait toujours protégés. Mais je me suis rendu compte qu'il me fallait beaucoup plus d'argent, et très vite. La vie de ma mère tenait à un fil et on devait lui dispenser des soins constants.

— Si bien que vous vous rendez à Southampton pour trouver un bateau.

— Oui, c'est cela, acquiesça Conrad.

— Mais comment gagnerez-vous assez d'argent pour subvenir aux besoins de votre mère et de tous ces gens? demanda Kamala.

— En mer, il y a des moyens rapides de faire fortune, répondit-il, et quand je suis descendu au port aujourd'hui, j'ai compris que cette chance était à ma portée.

— Racontez-moi cela.

— Il y a dans le port un voilier appartenant à un nommé Van Wyck. Il est moitié hollandais, moitié anglais. C'est un homme extrêmement riche, extrêmement astucieux et sa fortune provient de cargaisons qu'il fait passer d'un pays à l'autre. La plupart du temps, sans que la douane s'en mêle.

— Vous voulez dire que c'est un contrebandier? demanda Kamala.

Une fois dans sa chambre, elle lutta contre une irrésistible envie de se jeter sur le lit et d'éclater en sanglots.

Au lieu d'y céder, elle se lava le visage à l'eau froide.

« Je suis fatiguée et j'ai faim, pensa-t-elle. Voilà ce qui ne va pas. Il ne faut pas que je gâche notre dernière soirée. »

Le fait que ce fût leur dernière soirée lui déchirait le cœur, mais elle se contraignit à descendre, avec quelque appréhension; elle avait peur qu'il soit encore en colère.

Lorsqu'elle entra dans le salon, l'hôte était justement en train d'apporter le dîner, ce qui lui évita de se sentir gênée. Bien que Conrad ne fît aucun commentaire, elle eut le sentiment qu'il avait honte de son propre accès de mauvaise humeur.

Au cours du dîner servi par l'hôte et sa fille, ils tinrent des propos décousus, sur des sujets sans importance. La jeune aubergiste jetait à Conrad des regards admiratifs, bien que ce dernier semblât ne pas s'apercevoir de sa présence

« Conrad possède cette indéfinissable qualité de n'être indifférent à personne, père l'avait également », pensait Kamala.

Cela n'avait rien à voir avec la fortune ou le fait de posséder des vêtements impeccables. Tout cela, Marc Pleyton le possédait en abondance et demeurait pourtant un homme sans intérêt, sans rayonnement.

« Les femmes seront toujours attirées par Conrad, pensait Kamala, il est beau et possède tant de personnalité qu'il ne peut passer inaperçu en aucune compagnie, si choisie qu'elle soit. »

Ils achevèrent enfin leur repas, on débarrassa la table et ils demeurèrent seuls.

— Je suggère que nous laissons nos problèmes entre parenthèses jusqu'à demain matin.

Kamala fut tentée de répondre qu'elle serait bien incapable de dormir alors que son avenir était si incertain, mais elle craignit de l'ennuyer.

— Oui... naturellement. Peut-être trouverons-nous une solution... dans nos rêves!

— Mes rêves ne me sont généralement d'aucun secours, dit sèchement Conrad.

Parce qu'il semblait s'y attendre, Kamala se leva. Mais elle ne souhaitait pas le quitter.

C'était leur dernière soirée et elle était au désespoir d'aller se coucher sans s'être vraiment réconciliée avec lui.

— Bonne nuit, Kamala.

Sa voix était neutre, dépourvue de la chaleur et de la bonté auxquelles elle s'était habituée.

— Bonne nuit.

Elle marqua un arrêt. Elle eût aimé lui dire une fois de plus combien elle était désolée de lui être un fardeau, mais avant qu'elle eût pu prononcer un mot, l'aubergiste entra dans la pièce.

— Le maquignon est arrivé, monsieur. Il examine les chevaux.

— Je vais aux écuries, répondit Conrad. Bonne nuit, Kamala.

« Il n'y avait rien à ajouter », pensa-t-elle avec désespoir.

Il se dirigea vers le couloir, et elle monta l'escalier.

Une fois dans sa chambre, elle considéra en frissonnant le lit étroit, le tapis usé, le mobilier bon marché. Elle savait qu'elle ne pouvait pas s'imposer plus longtemps à Conrad. Il lui avait dit qu'il avait déjà séjourné dans cette auberge, sans doute parce qu'il ne pouvait s'offrir mieux.

Il lui fallait aider sa mère, ses paysans, ses serviteurs. Comment aurait-elle l'impudence d'aggraver ses responsabilités et peut-être de l'empêcher de se rendre à Mexico?

Kamala se décida. Il n'y avait aucune autre solution.

Lentement mais délibérément elle se força à revêtir son amazone. Elle était plus chaude que sa robe et, de toute façon, trop encombrante. Elle serra dans son châle le peu de chose qu'elle possédait, y compris sa robe, en fit un ballot qu'elle déposa sur le lit. Puis elle attendit.

Une heure s'était écoulée lorsqu'elle entendit Conrad monter l'escalier. Il fit une courte pause sur le palier juste devant sa porte, et elle retint son souffle. Mais il dut penser qu'elle dormait car, après une seconde ou deux, il se dirigea vers sa chambre. Elle l'entendit aller et venir et pensa qu'il était en train de se déshabiller.

— Au revoir, chuchota-t-elle, que Dieu vous garde et veille sur vous.

Elle ne put prier davantage, cela lui donnait envie de pleurer. Elle mit son manteau et ramassa le ballot sur le lit. C'était mieux de se glisser dehors maintenant : plus tard elle aurait sûrement des difficultés à trouver un autre lieu où passer la nuit. Kamala se rappelait avoir entendu dire que les auberges refusaient souvent d'accueillir des femmes non accompagnées. Elle se demanda pour quelle raison.

Brusquement elle eut peur de sortir seule dans les rues de Southampton. Et si des ivrognes rôdaient? Et si des hommes allaient lui adresser la parole? Elle n'avait pas la moindre idée de la direction à prendre ni de l'endroit où elle pourrait trouver un logis respectable. Puis elle s'admonesta sévèrement :

« Je dois me prendre en main! »

Quand elle arriverait en France cela serait autrement difficile!

Elle avait choisi l'indépendance, et elle ne pouvait se permettre d'être craintive ni de s'accrocher à un homme qui ne voulait pas d'elle.

« Mon Dieu aidez-moi! »

Au moment où elle ramassait le ballot, on frappa à la porte. Elle resta

immobile, paralysée.

On frappa de nouveau, puis, comme elle ne répondait pas, la porte s'ouvrit sur Conrad encore entièrement vêtu. Il entra. Le cœur de Kamala bondit dans sa poitrine puis s'arrêta de battre. Elle fit face, très pâle, le ballot dans les bras.

— Je sentais que vous étiez probablement en train de faire quelque chose de ce genre, dit-il. Où diable pensez-vous aller?

La question sembla vibrer entre eux puis retomber dans le silence. Elle essaya de soutenir son regard plein de colère, mais devant la dureté de son expression, elle perdit tout courage.

— Où alliez-vous?

— Je... je m'en vais.

— C'est évident!

— Je... je ne veux pas vous ennuyer.

— C'est à moi que vous pensez? Kamala, comment pouvez-vous être aussi folle?

Sa voix s'adoucit soudain, elle sentit les larmes monter à ses yeux, ces larmes qu'il méprisait et qui le remplissaient de colère.

Elle détourna la tête :

— Laissez-moi partir. Je ne veux pas être un fardeau... il y a tant de gens à qui vous vous... devez. Je ne suis... rien pour vous.

— Pensiez-vous vraiment que j'allais vous laisser me quitter?

Il y avait dans sa voix quelque chose qui fit lever les yeux de Kamala. Sans le vouloir, elle eut un mouvement vers lui. Elle se retrouva le visage caché contre son épaule, tandis qu'il l'entourait de ses bras.

— Je suis navrée... je voulais... bien faire.

— J'en déciderai.

Elle avait le sentiment d'être un bateau qui a touché enfin le port après une dure traversée. Elle pouvait s'en remettre à Conrad, elle était sauvée au moment même où elle se croyait seule et sans ressources.

Il l'éloigna de lui doucement mais fermement.

— Plus d'esprit de sacrifice ni de gestes impulsifs et inconsidérés.

Il parlait gravement mais sans colère. Il lui enleva son manteau.

— Puis-je vous faire confiance, ou dois-je emporter ceci dans ma chambre? Vous n'irez pas loin sans manteau par un froid pareil.

— Je ne... m'enfuirai pas.

— Est-ce bien sûr?

— Je vous donne... ma parole d'honneur.

— Je l'accepte, naturellement. Maintenant, dit-il d'une voix où perçait le rire, allez au lit, Kamala. Les héros finissent toujours par être fatigués.

Elle leva les yeux vers lui avec incertitude :

— Il nous faut réfléchir à ce que... je peux faire demain matin... de bonne heure. Si vous n'allez pas voir M. Van Wyck... peut-être partira-t-il sans vous.

— Il y aura d'autres bateaux, dit Conrad avec insouciance.

— Si seulement je pouvais venir avec vous, dit Kamala pensive, comme

garçon de cabine, ou même comme... passager clandestin.

Conrad contempla le petit visage tendu, les grands yeux bleus et la chevelure brillant à la lueur de la chandelle.

— Pensez-vous vraiment que qui que ce soit vous prendrait pour un garçon? dit-il en souriant. J'ai une idée, ajouta-t-il très lentement. Elle a l'air impossible à réaliser, pourtant nous pourrions... oui, nous pourrions la creuser!

Chapitre 5

« Nous avons gagné! nous avons réussi! » Kamala se disait ces mots, allongée dans le noir, au moment où elle sentit le voilier se mettre en mouvement.

On entendait les hommes courir sur le pont supérieur, les voiles claquer dans le vent, le doux clapotis de l'eau contre la coque. Ils étaient en route! Le vent les emmenait lentement hors du port et bientôt ils atteindraient la haute mer.

Kamala sentit se relâcher tous les muscles de son corps, et se rendit compte à quel point elle avait été tendue et crispée tandis qu'ils attendaient.

— S'ils nous trouvent avant de prendre la mer, avait dit Conrad, nous aurons échoué et nous n'y pourrons plus rien.

Mais ils avaient réussi, réussi contre toute attente! Le fantastique coup de dés de Conrad avait été gagnant!

Il avait tout élaboré, lui avait tout expliqué jusqu'aux plus petits détails, et Kamala savait qu'étendu sur le sol à côté d'elle, il devait ressentir une exaltation comparable à la sienne.

Mais, pensa-t-elle, elle avait plus à perdre que lui. Il aurait de toute façon pris la mer.

Il aurait embarqué sur *l'Aphrodite*, tandis qu'elle serait demeurée à terre, s'ils n'avaient pas, comme il disait, « réussi leur coup ».

Tout d'abord, quand il lui avait parlé de son plan, elle l'avait cru devenu fou.

Puis il avait expliqué exactement ce qu'il avait l'intention de faire et elle avait ressenti une exaltation étrange et délicate à la pensée que non seulement elle souhaitait rester avec lui, mais que lui aussi le désirait. Elle se remémorait sa voix : « Pensiez-vous réellement que je vous laisserais partir? »

Elle savait que, dès ce moment-là, la peur et le désespoir l'avaient quittée.

Conrad ne l'abandonnerait pas, elle ne serait plus seule, elle n'affronterait pas, démunie, désarmée, ce monde étrange et effrayant.

Ils entendirent des cris au-dessus de leurs têtes et un craquement soudain, presque comme un coup de canon, lorsque le vent déploya le foc. Le voilier semblait frissonner tout entier et le bruit des vagues fouettant la coque s'intensifia : des embruns déferlaient sur le pont. Ils prenaient de la vitesse.

Il y avait quelque chose d'exaltant à imaginer le voilier blanc et effilé avec

ses trois grands mâts, effleurant les vagues grises.

« C'est la plus grande aventure que j'aie jamais entreprise », pensait Kamala.

Elle mourait d'envie de parler à Conrad pour savoir s'il était aussi ému qu'elle.

Il semblait si étrange de l'imaginer couché sur le sol, ficelé dans les cordes qu'elle avait enroulées autour de lui, et bâillonné avec un mouchoir noué fermement derrière son cou. Il l'avait bâillonnée d'abord. Ils avaient répété très exactement la scène à l'auberge : comment faire pour être tous deux ligotés quand on les découvrirait dans la cabine ?

— Il faut que ce soit convaincant, avait dit et répété Conrad. Qu'à aucun moment on ne puisse rien soupçonner ; Van Wyck est astucieux. S'il a le moindre soupçon que c'est un coup monté, je ne veux même pas envisager les conséquences.

— Que pourrait-il faire ? avait demandé Kamala avec curiosité.

— N'en parlons pas, avait répondu Conrad. Mais ne commettez aucune erreur, Kamala : nous ne pouvons nous permettre la moindre faute, si petite soit-elle, qui pourrait éveiller sa suspicion.

— Je ferai attention... très attention, avait promis Kamala.

Elle aurait promis n'importe quoi à Conrad tant elle était heureuse de rester avec lui. Cependant le subterfuge qu'ils avaient imaginé ne lui semblait pas réel.

C'était un jeu, une représentation théâtrale où ils jouaient les rôles principaux, plutôt qu'une action d'importance vitale et dont dépendait leur avenir.

A l'auberge, Conrad s'était assis sur l'étroit petit lit de Kamala et, tandis qu'il précisait tout ce qu'ils devaient faire, les choses semblaient se mettre en place comme les pièces d'un puzzle.

— Nous sommes frère et sœur, avait-il dit lentement, des gens élégants qui sont descendus sur le quai par curiosité. Vous devrez porter une robe du soir et, Kamala, c'est tout ce que vous pourrez emporter avec vous.

Elle le considéra avec de grands yeux étonnés et il répéta :

— Vous aurez cette seule robe, rien d'autre. Vos bijoux, votre argent, et le mien naturellement, auront été emportés par les voyous qui nous auront attaqués.

— Quels voyous ? demanda-t-elle.

— Je me serai en vain défendu contre quatre d'entre eux, ils nous auront volés, puis, après nous avoir assommés, nous auront ligotés et portés à bord du voilier.

Il fallut un certain temps à Kamala pour saisir parfaitement de quoi il retournait, mais quand elle eut compris que si ce plan réussissait, elle partirait pour Mexico avec Conrad, son visage rayonna de joie.

— Il se peut que je ne fasse pas exactement ce qui convient, dit Conrad plongeant son regard dans les yeux de Kamala qui brillaient d'excitation, mais

je ne vois pas d'autre solution.

— Tout ce qui compte pour moi, c'est d'être avec vous, affirma Kamala. (Elle s'arrêta, puis dit d'une petite voix :) Êtes-vous bien sûr... de vouloir m'emmener avec vous, ne préférez-vous pas... me laisser?

— Il me semble bien que nous avons déjà eu la preuve que ce n'est pas possible, dit-il sèchement.

Elle n'arrivait pas à savoir avec certitude s'il était vraiment content de l'emmener ou si elle lui avait forcé la main. Maintenant, les pieds attachés et les mains liées dans le dos, à l'aide d'une corde qu'elle avait elle-même passée autour de ses jambes et de sa taille, elle se sentait si heureuse qu'elle avait envie de pleurer de joie.

« Nous sommes ensemble! Ensemble et en route pour une nouvelle aventure! se disait-elle. Quoi qu'il advienne, je dois faire en sorte qu'il ne le regrette jamais. »

Très tôt le matin, Conrad l'avait emmenée acheter une robe de soirée dans la rue la plus élégante de Southampton. Il avait insisté pour la choisir lui-même et elle avait trouvé ce choix excellent. Il décida en dernier ressort que ce qui seyait le mieux à Kamala était une robe de taffetas blanc ornée de dentelle. Et il acheta également une mante de velours noir bordée de duvet de cygne.

Le capuchon, encadrant son visage, la faisait ressembler à un ange venu des deux. Plus encore que la première fois où elle lui était apparue, lorsqu'il était revenu à lui. Ils se rendirent ensuite chez un tailleur pour hommes.

Kamala pensa que jamais Conrad ne lui avait paru aussi beau que dans cet habit de soirée bien coupé, avec sa chemise tuyautée et une haute cravate. Les pointes du col encadraient son menton volontaire.

Leurs achats firent une brèche dans la somme que Conrad avait tirée de la vente des chevaux. Mais il restait néanmoins pas mal d'argent et Kamala lui remit le reliquat de ses vingt-cinq livres.

— Je vais les déposer à la banque à votre nom, dit-il.

— Non, répondit-elle, envoyez-les chez vous avec votre argent.

Il hésita un moment. Elle savait bien que l'idée de recevoir d'elle de l'argent lui était désagréable.

— Si vous êtes riche lorsque vous reviendrez, vous pourrez me le rendre. Il ne servira à rien dans une banque et vous savez mieux que moi à quel point vous en avez besoin pour votre mère.

— Êtes-vous sûre? demanda-t-il

— Tout à fait sûre, répondit-elle. Il serait stupide de votre part de ne pas suivre mes suggestions.

— Très bien, Kamala, dit-il. Merci.

Il porta la main de la jeune fille à ses lèvres, et elle se sentit frissonner au contact de sa bouche brûlante.

C'était la première marque d'affection qu'il lui eût témoignée depuis leur réveil.

Il était redevenu distant, comme s'il n'avait pas voulu maintenir leurs relations sur un pied de trop grande intimité. Mais dorénavant elle ne se tourmenterait plus. Même si elle percevait de l'indifférence dans sa voix. Il voulait bien l'emmener avec lui et cela seul comptait.

Elle s'était inquiétée en se réveillant après quelques heures de sommeil : « Et s'il avait changé d'avis? » Prise d'une brusque panique, elle s'était assise sur son lit, craignant qu'il eût finalement décidé qu'elle serait un fardeau et qu'il fût parti sans elle.

Et s'il avait déjà quitté l'auberge? s'il était descendu au port et avait trouvé un bateau en partance?

Mille craintes l'agitaient, lorsqu'elle entendit l'aubergiste monter lourdement l'escalier, frapper à la porte voisine de la sienne et la voix de Conrad qui répondait :

— Entrez!

Elle prit alors conscience de sa puérilité. Cependant, elle s'était tout de même levée précipitamment et habillée très vite de façon à se trouver en bas avant lui. Elle ne voulait rien laisser au hasard. Mais à mesure que s'écoulait la journée, elle se rendit compte qu'il prenait vraiment les choses au sérieux. Il lui apprit tout ce qu'elle devait faire et dire.

— Vous ne savez pas grand-chose à mon sujet, je suis votre frère aîné et j'ai été absent de chez nous des années durant. Vous connaissez mal la Cornouailles, ne vous laissez pas entraîner dans une conversation sur ce sujet, au cas où quelqu'un connaîtrait le comté mieux que vous. (Il réfléchit un moment avant d'ajouter :) Vous avez vécu chez des parents jusqu'ici, parce que notre mère jugeait que l'existence dans une région isolée était bien terne pour vous.

— J'essaierai de me rappeler tout cela, dit Kamla.

— Bien, mais souvenez-vous que votre nom est Veryan, dit Conrad avec un sourire.

— Vous ne voulez pas que je change de prénom? dit Kamala.

— Non, il vous va trop bien, répondit Conrad, et elle sentit une douce inflexion passer dans sa voix.

Ils retournèrent à l'auberge et, sur le chemin, Conrad acheta les cordes qui devaient servir à les ligoter. Astucieusement il les choisit un peu usées, ne négligeant aucun détail.

— Les voleurs ne sont pas fous, dit-il, ils auront ramassé des vieux cordages qui traînaient sur le quai, avant de mettre à exécution leur funeste projet.

Conrad acheta également deux mouchoirs de toile grossière comme ceux que les marins portaient autour du cou.

— Pour bien faire, il faudrait qu'ils soient sales, dit-il, mais étant donné les circonstances, nous allons tricher un peu, nous allons nous contenter de les mouiller et de les laisser sécher de telle sorte qu'ils soient chiffonnés.

— Qu'en ferons-nous? demanda Kamala.

— Des bâillons, dit Conrad, j'en mettrai un, vous l'autre.

— Des bâillons? dit Kamala, une note d'incrédulité dans la voix.

— Si vous n'étiez pas bâillonnée, n'appelleriez-vous pas à l'aide? Auquel cas quelqu'un pourrait vous entendre avant que le bateau quitte le port.

« Comme il avait raison », pensait Kamala, car juste avant que le bateau fît voile, un homme était descendu dans la coursive et avait pénétré dans une des cabines arrière. Kamala entendant des pas approcher avait senti son cœur s'arrêter. A peine pouvait-elle respirer.

Et s'il entrait dans la cabine? S'il la voyait étendue sur le lit et Conrad sur le soi? Il était encore temps de les libérer et de les reconduire à terre. Conrad avait soigneusement choisi la cabine où ils se trouvaient.

— Tout repose à présent sur le point de savoir si j'ai bien calculé les temps, avait-il dit à Kamala, lorsqu'il s'était rendu sur le port. Et naturellement il faut que la chance soit avec nous.

— Je suis sûre que tout marchera pour le mieux. C'est la chance qui m'a fait vous rencontrer, la chance qui a amené dans le port le voilier de M. Van Wyck, et c'est encore elle qui vous a soufflé cette excellente idée.

— Ne tentez pas le sort en parlant trop tôt, avait dit Conrad avec un sourire.

Ils étaient descendus sur le quai après souper, ils avaient réglé leur séjour à l'hôte en l'avertissant qu'ils partaient chez des amis et qu'il eût à garder leurs bagages car ils n'en avaient pour l'heure pas besoin. L'aubergiste n'avait pas paru surpris, habitué qu'il était aux allées et venues des marins. De plus, il connaissait Conrad depuis des années.

— Monsieur peut être sûr que tout sera bien gardé, avait-il répondu.

Lorsqu'ils avaient atteint le port, *l'Aphrodite* avait paru très beau à Kamala, avec ses feux luisant dans la nuit et ses hauts mâts se détachant sur le ciel.

Le port était rempli de bateaux. Leurs lumières reflétées dans l'eau, la saveur salée du vent, le cri des mouettes, tout contribuait à créer une atmosphère de magie — bien accordée, songeait Kamala, à sa propre excitation.

— Comment ferons-nous pour monter à bord? avait-elle demandé à Conrad avant de quitter l'auberge.

— J'ai découvert, répondit-il, que Van Wyck dîne à terre, et si mes calculs sont exacts, il devrait être de retour à bord très peu de temps avant le départ.

— Et les marins? demanda Kamala.

— Ou je ne connais rien aux marins, ou ils ne remonteront pas à bord avant le dernier moment, répondit-il, mais on aura naturellement laissé sur le voilier deux hommes de garde.

— Est-ce que nous pourrons passer inaperçus? demanda Kamala avec appréhension.

— Si nous sommes malins, oui, répondit Conrad.

Tandis qu'ils avançaient le long du quai qui était presque désert, Kamala

sentait peser sur eux l'attention des gardes ou des marins des autres vaisseaux.

Conrad, cependant, semblait tout à fait à l'aise; la démarche assurée, il était très élégant dans son manteau de soirée noir doublé de satin rouge qui flottait sur ses larges épaules. Quand ils se trouvèrent en face du voilier, Conrad attira vivement Kamala dans l'ombre du débarcadère.

— Restez ici, dit-il, et quand je vous dirai de bouger faites très vite.

— Que va-t-il se passer? demanda-t-elle.

Elle distinguait le voilier juste en face d'eux, et quand ses yeux furent accoutumés à l'obscurité, elle distingua également deux hommes assis côte à côte sur le pont.

« Ce sont sûrement les gardes », pensa-t-elle.

Elle se rendit compte qu'il leur serait impossible de traverser l'étroite passerelle conduisant sur le pont, puis de descendre la coursive sans être vus.

Elle voulut le faire remarquer à Conrad, mais elle avait à peine ouvert la bouche qu'il lui fit signe de se taire. Puis il y eut brusquement une explosion semblable à celle d'un feu d'artifice. Ce n'était qu'un petit bateau à voile se frayant passage à travers les goélettes et qui lançait des fusées, mais ce qui était plus dangereux, des ballots de la paille qu'il transportait avaient déjà pris feu. Ce fut une véritable ruée sur les autres bateaux, tout le monde se précipita vers le quai pour voir ce qui se passait. On entendit des hommes crier et courir, et des jurons vigoureux retentirent, tandis que le petit bateau semblait vouloir se cogner sur les coques des navires et qui sait? y mettre feu.

Conrad saisit Kamala par la main.

A une vitesse presque incroyable il l'entraîna sur la passerelle puis dans les profondeurs du voilier. Elle eut le temps d'apercevoir au passage le dos des deux gardes, penchés par-dessus la rem-barde pour observer l'agitation du port. En bas, il y avait des lanternes et quatre cabines. Conrad ouvrit la première porte. Il y avait de la lumière et Kamala distingua des vêtements masculins. Visiblement cette cabine était *occupée*.

Conrad ouvrit une autre porte, là aussi il y avait un manteau d'homme jeté sur une chaise, une brosse et d'autres accessoires de toilette sur un chiffonnier.

Conrad ouvrit la troisième porte. Cette fois la cabine était plongée dans l'obscurité. Il entraîna Kamala à l'intérieur, mais laissa la porte ouverte et elle put voir les contours d'un lit, d'une chaise et de quelques autres meubles.

La cabine, remarqua-t-elle, était luxueusement meublée, le tapis moelleux et le lit sur lequel elle s'allongea extrêmement confortable.

Cependant, pendant un moment elle ne songea à rien d'autre qu'à se souvenir fiévreusement de toutes les recommandations de Conrad.

— Nous voilà enfin à bord, dit-il de sa voix ferme et tranquille.

— Les fusées... c'était votre idée?

— Une idée coûteuse, mais qui a joliment bien marché!

Il lui tendit l'un des mouchoirs de coton.

— N'ayez pas peur et priez pour que tout aille bien.

— C'est ce que je vais faire, murmura Kamala.

Elle ne pouvait voir son visage, mais se sentit frissonner d'être si près de lui. Puis il mit le mouchoir sur sa bouche et tourna la tête pour qu'elle pût le nouer bien serré.

— Cela vous fait-il mal? demanda-t-elle.

Il secoua la tête, puis noua le second mouchoir par-dessus les cheveux de Kamala sans trop serrer.

Kamala ressentit sauvagement la tentation de s'accrocher à lui, de l'attirer tout contre elle, pour qu'il pût encore une fois la prendre dans ses bras. Mais déjà il avait terminé sa besogne et se détournait d'elle pour attacher ses propres chevilles avec les cordes. Il tendit l'extrémité de la corde à Kamala et celle-ci l'enroula autour de lui, puis lui attacha les poignets. Il lui avait enseigné à l'auberge la façon de faire des nœuds assez compliqués pour lui immobiliser les mains. Elle lui noua enfin la corde derrière le dos. Aussitôt qu'elle eut fini, il se laissa tomber sur le sol, gisant sur le tapis comme s'il y avait été jeté. Alors, obéissant à ses signes de tête et aux directives qu'il lui donnait du regard, Kamala ferma la porte.

Elle dut regagner le lit à tâtons puis, étendue, elle glissa ses chevilles dans le nœud coulant que Conrad avait préparé. Elle enroula la corde autour de sa jupe, ensuite deux fois autour de sa taille et plaça ses poignets dans le second nœud coulant où terminait la corde.

Plus elle tirait, plus la corde se resserrait et bientôt elle n'eut plus qu'à s'adosser aux oreillers et à attendre.

« Voilà peut-être, pensait Kamala, ce qui sera le plus difficile! »

Attendre, avec la pensée qu'ils pouvaient être découverts! Penser que, s'ils l'étaient, tout leur plan s'effondrerait, sans autre recours.

Conrad lui avait dit de prier. Elle essaya, mais vainement car toutes ses pensées allaient vers lui. Elle espérait qu'il n'était pas trop inconfortablement installé. Allait-elle se libérer les mains pour lui enlever ses liens à lui aussi? Elle savait que si elle agissait ainsi, Conrad serait irrité. Il lui avait dit qu'ils ne devaient pas commettre la moindre maladresse qui pût éveiller la suspicion. Non! Elle avait fait ce qu'on lui avait dit de faire; maintenant il fallait attendre et prier.

« S'il vous plaît, mon Dieu, faites que nous ne soyons pas découverts trop tôt! Faites que nous arrivions jusqu'à Mexico... ensemble. Et que Conrad gagne tout l'argent dont il a besoin... s'il vous plaît, mon Dieu! »

Elle se souvenait de tout ce qu'ils avaient dit et fait depuis que Conrad avait voulu suivre les chiens. Comme tout avait été étrange et excitant! Comme sa vie avait changé depuis qu'elle le connaissait!

« Merci, mon Dieu, pour Conrad », dit-elle dans son cœur.

Ce ne fut qu'une heure plus tard que les marins montèrent à bord. Ils semblaient nombreux et ils étaient fort gais. Leurs quartiers se trouvaient à l'avant, il n'y avait donc pas à craindre qu'ils entrent dans les cabines du bas. Ils eurent réellement peur d'être découverts, lorsque quelqu'un pénétra dans l'une des cabines proches, puis lorsque le propriétaire et un autre homme

montèrent à bord. Ils parlaient anglais et Kamala les entendit dire quelque chose au sujet d'une belle nuit mais d'un vent menaçant. Ils devaient être descendus dans leur cabine, pensa Kamala, pour prendre des vêtements plus adéquats. Ils voulaient certainement surveiller le départ du. bateau, car ils montèrent sur le pont peu de temps après.

Ce fut à ce moment-là qu'elle se sentit tendue et terrifiée : Et si quelque chose empêchait le bateau de partir? Si le vent tombait? Si le propriétaire changeait d'avis? Tant de choses pouvaient se produire.

Mais ses craintes s'étaient révélées sans objet. Ils partaient, ils étaient en mer! Le bateau filait vent arrière; pas de grondement, pas de rugissement, rien que le bruit sifflant d'une déchirure... Kamala n'avait pour ainsi dire pas dormi la nuit précédente et avait vécu une journée extrêmement agitée. Elle n'eût pas cru la chose possible, et cependant elle s'endormit bel et bien. Le lit était confortable, les cordes ne lui irritaient ni les poignets ni les chevilles comme elle l'avait craint, elle dormit d'un sommeil sans rêves. Quand elle s'éveilla, la peur n'était plus qu'un souvenir, et elle vit qu'un jour gris passait à travers les hublots. Elle respira profondément et se tourna pour voir si Conrad était toujours là. Il était bien là, sur le tapis, dans une position inconfortable, mais les yeux qu'il leva sur elle étaient souriants. C'est alors qu'elle entendit s'ouvrir la porte de l'une des cabines.

Conrad lui fit un petit signe de tête et elle sut ce qu'elle avait à faire.

— A l'aide, cria-t-elle à travers le bâillon. A l'aide!

C'était un son plutôt étouffé, mais Conrad souleva ses pieds et se mit à marteler le sol.

— A l'aide! cria de nouveau Kamala. A l'aide!

Elle se rendit compte que l'homme qui marchait s'était arrêté et écoutait. Conrad martela de nouveau le sol et Kamala essaya de crier plus fort à travers son mouchoir de coton.

Soudain on ouvrit la porte. Un homme se tenait sur le seuil et Kamala devina que c'était M. Van Wyck. Il était grand et avait la peau tannée comme du cuir. Ses tempes grisonnaient et ses traits n'étaient pas sans distinction. Il les regarda, complètement éberlué, puis se dirigea vers le lit et libéra Kamala de son bâillon.

— Qui êtes-vous? Que faites-vous là?

Il avait juste une pointe d'accent étranger. Il commença à défaire les liens de ses poignets.

— Je puis à peine me souvenir de ce qui est arrivé... Oh! mon frère! Comment est-il...?

M. Van Wyck baissa les yeux vers le sol et avec une exclamation s'agenouilla pour enlever le bâillon de Conrad. Ensuite il se mit en devoir de défaire les nœuds compliqués qu'avait confectionnés Kamala.

— Merci, dit Conrad d'une voix rauque. Où sommes-nous?

— A bord de mon bateau, répondit M. Van Wyck, le voilier *l'Aphrodite*.

— *L'Aphrodite*! je ne puis y croire! s'exclama Conrad.

— Pourquoi une telle surprise? s'enquit M. Van Wyck.

Conrad posa sa main sur le sol et s'assit. Puis il porta la main à sa tête comme s'il souffrait.

— Je tâche de me rappeler ce qui est arrivé, dit-il. Oui, bien sûr, quelqu'un m'a donné un coup sur la tête! Ils étaient quatre — quatre sombres brutes —, et je ne pouvais pas faire grand-chose! (En parlant, il porta la main à la poche de son gilet.) Ma montre, mon épingle de cravate, envolées toutes deux! s'exclama-t-il, et j'imagine, mon argent avec! Nom d'un chien! J'avais pas mal d'argent sur moi!

— Ils ont pris mon... collier! dit Kamala, et le bracelet qui appartenait... à maman.

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé! s'exclama M. Van Wyck. Et comment vous ont-ils transportés à bord? Et pourquoi?

— Je n'en ai pas la moindre idée! dit Conrad avec un air égaré. Je suppose qu'ils redoutaient que nous soyons en mesure de donner leur signalement.

— C'est probable, dit M. Van Wyck. Je me souviens avoir lu récemment que des voleurs de grand chemin qui avaient volé un voyageur s'étaient fait prendre pour avoir voulu se défaire d'une montre en or gravée d'une couronne.

— Je ne puis me natter d'une couronne, répondit Conrad, mais ma montre portait mes armes. (Il sourit et ajouta :) Nous devrions au moins être reconnaissants à nos assaillants de ne nous avoir pas jetés à la mer.

Kamala poussa un léger cri.

— Dans ce cas nous serions... morts de froid, balbutia-t-elle.

— Ils nous auraient tout bonnement noyés, dit Conrad. Vous sentez-vous réellement bien, ma chère?

— Mais oui, je crois, répondit Kamala, j'ai dû m'évanouir lorsque je vous ai vu vous battre avec ces horribles bandits... Je n'ai gardé aucun souvenir... jusqu'au moment où je me suis retrouvée sur ce lit, bâillonnée. (Elle reprit son souffle, puis s'écria :) Votre tête! Oh! Conrad, vous ont-ils blessé? J'ai vu un de ces hommes vous frapper avec un gourdin!

Conrad toucha de nouveau sa tête avec précaution.

— Je ne pense pas que la peau soit éraflée, heureusement mes cheveux sont épais.

— J'ai eu si peur, balbutia Kamala.

— Cela a dû être très impressionnant! dit M. Van Wyck avec sympathie.

— J'ai eu également très peur quand nous nous sommes retrouvés ici... sans pouvoir appeler à l'aide.

— Vous avez eu de la chance que je vous entende, répondit M. Van Wyck. Personne ne se sert de cette chambre.

Il avait fini de détacher Conrad qui se leva avec raideur, frottant ses poignets pour rétablir la circulation.

— Quels qu'aient été ces voleurs, ils savaient au moins faire un nœud marin, dit M. Van Wyck. Il vous aurait été impossible de vous libérer.

— Je le crois sans peine, dit Conrad. Merci beaucoup. J'imagine que votre

nom est Van Wyck.

M. Van Wyck sourit :

— Je présume que vous avez entendu parler de *l'Aphrodite*.

— Et de vous, répondit Conrad. Vous avez grande réputation.

— Et puis-je connaître votre nom?

— Je suis Conrad Veryan — sir Conrad Veyran —, répondit Conrad au grand étonnement de Kamala. Et voici ma sœur Kamala.

M. Van Wyck s'inclina devant Kamala, avec une courtoisie presque excessive :

— Vous me voyez très honoré, mademoiselle Veryan.

— Mais qu'allons-nous faire? demanda Kamala d'une voix anxieuse. Comment pouvons-nous descendre à quai?

— Voici une question à laquelle je puis répondre très simplement, répliqua M. Van Wyck, c'est impossible! Nous avons déjà traversé le chenal et entrons en haute mer. Même si j'étais prêt à me détourner de ma route, par ce vent de nord-ouest ce serait une manœuvre très dangereuse.

— Que pouvons-nous donc faire?

— J'ai peur, mademoiselle, qu'il ne vous reste d'autre choix que d'être mes invités.

Kamala tourna les yeux vers Conrad comme pour quêter une confirmation.

— En tant que marin, dit-il, je sais, ma chère, que M. Van Wyck dit la vérité. Il n'est rien dans notre situation que nous puissions entreprendre, nous devons donc accepter son hospitalité.

— Vous êtes marin? demanda Van Wyck.

— Mais oui, répondit Conrad. J'étais encore récemment capitaine de la *Norma*.

— La *Norma* ! s'exclama M. Van Wyck. Eh bien! je suis ravi, monsieur, de faire votre connaissance. On chante vos louanges à Amsterdam où l'on raconte vos sorties contre les pirates, au large de la côte d'Afrique.

— Je suis très honoré, dit modestement Conrad.

— Vous avez envoyé un de leurs navires par le fond et vous en avez mis un autre hors de combat, puis vous avez réussi à vous échapper!

— Nous avions l'avantage d'un bateau beaucoup plus rapide, dit Conrad d'un ton léger.

— C'est un véritable exploit, rétorqua M. Van Wyck, il faut que vous me racontiez cela!

— J'en serais ravi, dit Conrad. Et j'ai idée, monsieur, que nous en aurons le temps.

— En effet, dit en souriant M. Van Wyck, ce n'est pas le temps qui nous fera défaut. Mais je sais bien que vous aimez la mer.

— Il est vrai. Quoique j'eusse formé le projet de rester chez moi durant quelques mois, répondit Conrad. En fait, j'avais l'espoir d'acheter l'an prochain mon propre navire. A mon retour des Indes, mon père est mort et j'ai hérité.

— Vous voici donc en mesure d'acheter un voilier!

— Certes, je serais fier de posséder un bateau aussi beau que *l'Aphrodite*, dit Conrad en toute sincérité.

— Je vais tout vous montrer, dit M. Van Wyck avec fierté. Mais notre problème le plus urgent, après le petit déjeuner — je suis sûr que vous avez faim tous les deux —, sera de vous trouver des vêtements. (Regardant Conrad, il ajouta :) Nous sommes à peu près de la même taille, mais pour votre sœur, je me demande ce que nous allons pouvoir faire.

Kamala baissa les yeux sur sa ravissante toilette de soie blanche agrémentée de dentelles.

— Évidemment ce n'est pas indiqué pour un voyage en mer, dit-elle.

— Elle vous va merveilleusement, remarqua M. Van Wyck, mais en même temps je me dis que même avec votre manteau vous aurez bien froid avant que nous atteignions le Gulf Stream. (Il vit l'expression inquiète de Kamala et ajouta vivement :) Ne vous tracassez pas, Spider trouvera une solution. Son ingéniosité est sans bornes.

— Qui est Spider? interrogea Conrad.

— Mon valet. Et son nom lui va très bien. Il fait merveille avec une aiguille entre les doigts!

Il se dirigea vers la porte et, élevant la voix, cria :

— Spider, Spider!

On entendit courir, et un petit homme chauve, d'âge moyen, apparut :

— Vous me demandez, monsieur?

— Oui, Spider. Ce gentilhomme et cette dame ont été enlevés, volés et jetés à bord de notre bateau. Je suis enchanté de leur compagnie, mais en même temps, ils n'ont rien à se mettre que ce qu'ils ont sur le dos.

— Cela ne pose pas de problèmes, monsieur, dit Spider avec une assurance presque comique.

— Maintenant, voyons, dit Van Wyck, Mlle Vervan disposera de cette cabine-ci : c'est la plus confortable des deux, et sir Conrad pourra disposer de la cabine voisine.

— Vraiment, dit Conrad, nous sommes navrés de vous importuner de la sorte.

— Il n'en est rien, je vous assure, répondit M. Van Wyck tout en regardant Kamala.

Ils se rendirent au salon pour le petit déjeuner. Conrad n'avait jamais vu rien d'aussi luxueux, sur un bateau du moins. Il y avait là un homme d'un certain âge, que M. Van Wyck présenta comme le señor Adalid Quintero, et auquel il expliqua leur tenue inattendue.

— Le señor est un de mes vieux amis, poursuivit-il, il connaît extrêmement bien Mexico, et il est également expert en métaux. (Il eut un regard pour Conrad.) J'imagine, sir Conrad, que vous avez quelque idée de la raison pour laquelle j'entreprends ce voyage.

— Je sais, bien entendu, que vous transportez des cargaisons précieuses, répondit Conrad. Me tromperais-je en disant que, cette fois, il s'agit d'une

chose que désire chacun d'entre nous et dont ne peut se passer aucun de nous.

— Vous avez raison, dit M. Van Wyck, en souriant, l'or est une chose nécessaire à tous! Et le señor Quintero a une autre idée.

— Vraiment! Quelle est-elle? demanda Conrad.

— Je suppose, dit M. Van Wyck, s'adressant à son ami espagnol, que nous devons mettre nos invités dans le secret. Après tout, ils ne peuvent débarquer et nous trahir et ne peuvent davantage révéler nos intentions à quiconque.

M. Van Wyck et le señor Quintero rirent tous deux à gorge déployée de cette plaisanterie.

— Ce que nous projetons de rapporter de Mexico, dit M. Van Wyck, se penchant par-dessus la table, c'est une cargaison qui sera du plus grand intérêt pour Mlle Veryan.

— Pour moi? s'exclama Kamala. Je me demande bien de quoi il s'agit.

— Il est une chose dont toutes les femmes meurent d'envie, dit M. Van Wyck, tentateur. Allons, qu'est-ce qu'une belle dame comme vous convoite plus que tout au monde?

Kamala réfléchit un moment. Elle savait que la seule chose dont elle eût réellement envie était l'amour. Mais il y avait peu de chance pour que ce fût là une denrée susceptible d'être convoyée par M. Van Wyck sur son voilier.

— Je n'arrive pas à trouver, dit-elle.

— Cela vous siérait à merveille, dit M. Van Wyck, encore que votre beauté n'ait pas besoin d'être rehaussée.

Sa façon de parler témoignait d'une certaine désinvolture et Kamala, pour échapper à la hardiesse de son regard, se tourna vers Conrad.

— Devinez-vous la réponse? demanda-t-elle. Je suis sûre que vous avez pour cela plus de talent que moi.

— J'aimerais bien résoudre l'énigme, dit-il, mais je dois dire que je me sens encore un peu abruti après le coup que j'ai reçu sur la tête, la nuit dernière. J'ai donc, et je vous prie de m'excuser, l'esprit peu alerte.

— Bien sûr! dit M. Van Wyck. Vous avez cependant eu de la chance de vous en sortir sans trop de mal! Ces misérables n'y vont pas de main morte.

— Je suis furieux à la pensée que nous ne pouvons les prendre et les livrer à la police, dit Conrad d'un ton exaspéré. Je me rends bien compte à présent que c'était une folie que d'emmener Kamala voir les bateaux, mais elle en avait tellement envie, et elle devait quitter Southampton le lendemain matin de bonne heure. J'ai cédé à ses instances et nous le payons cher à présent.

— Ce n'est pas trop pénible, j'espère, dit M. Van Wyck en souriant.

— Non, répondit Conrad. Nous nous rendons compte tous deux de notre chance, croyez-le bien. Et maintenant dites-nous votre secret.

— Nous avons espoir, le señor et moi, dit M. Van Wyck, de trouver et de rapporter en Europe... des diamants!

— Des diamants! s'exclama Kamala. Comme cela est excitant!

— J'étais sûr de votre réaction, répondit M. Van Wyck. Racontez-leur, Adalid, ce que vous m'avez dit.

— Il y a aujourd'hui au Mexique des quantités presque incroyables de diamants, répondit l'Espagnol. Vous serez étonnés de voir les dames mexicaines : elles scintillent littéralement. Elles portent des diamants autour du cou, aux oreilles, aux poignets et tout homme qui a un rang supérieur à celui d'un « lepero » ne peut envisager un instant de se marier sans offrir à sa promise, dans la corbeille de noces, au moins une paire de boudes d'oreilles en diamant et un collier de perles au fermoir de diamant.

— Comme c'est fascinant! s'exclama Kamala. Mais qu'est-ce qu'un « lepero »?

— Un mendiant, répondit Quintero. Mais, en vérité, les diamants sont si abondants que même les enfants en portent, et aucune riche douairière ne meurt en paix qu'elle n'ait légué à l'Église le plus gros diamant de son plus beau collier de perles.

— Les perles ont-elles beaucoup de valeur? demanda Conrad.

— Presque toutes sont en forme de poire, répondit le señor, mais certaines sont rondes et naturellement beaucoup plus recherchées. Un collier de perles rondes vaut quelque chose comme deux cent mille dollars, et les perles, tout comme les diamants, sont considérées par la société mexicaine — dont les Espagnols sont les aristocrates —, comme aussi nécessaires à la vie que les souliers ou les bas.

— Tout cela m'intéresse énormément, dit Conrad. Et naturellement les bijoux sont plus faciles à emporter que de l'or, par exemple.

— C'est bien pourquoi nous avons mis au point ce projet, répondit M. Van Wyck.

— Les Mexicains possèdent-ils aussi des rubis et des émeraudes? demanda Kamala.

— Ce qui est étrange, répondit l'Espagnol, c'est que les diamants sont toujours montés soit seuls, soit avec des perles. Les pierres de couleur sont considérées comme des babioles, ce qui, à mon avis, est dommage. Mais les diamants sont un signe de prestige et de statut social. (Il vit que Kamala était intéressée et poursuivit :) L'ensemble de Texataxo appartenait avant la révolution à un certain comte de Réglá, qui était si riche que, lors du baptême de son fils, les invités se rendirent de la maison à l'église sur un tapis de lingots d'argent. Et son épouse, la comtesse, après s'être querellée avec la reine d'Espagne, lui envoya en gage de réconciliation une mule de satin entièrement ornée de gros diamants.

— Une seule? interrogea Kamala.

— Je ne pense pas que la reine était censée la porter! répondit l'Espagnol.

— Je crois que vous avez une idée neuve et très intéressante, dit Conrad à M. Van Wyck d'une voix tranquille.

— C'est ce que je pensais, répliqua ce dernier. Les diamants brésiliens atteignent en ce moment des prix astronomiques, mais personne n'a encore pensé à rapporter en Europe les diamants mexicains. C'est un oubli que j'ai bien l'intention de réparer.

— J'espère que vous accepterez mon concours.

— Nous en reparlerons, dit M. Van Wyck. Puis-je vous exprimer, en attendant, tout le plaisir que j'éprouve à vous voir à mon bord. Votre sœur égayera de sa présence ce qui s'annonçait comme une traversée bien terne, et cela non seulement par sa beauté, mais aussi par le charme de sa conversation.

Kamala était placée à côté de lui à table. En prononçant ces paroles, Van Wyck lui prit la main et la porta à ses lèvres, ce qui dépassait la pure courtoisie.

Elle sentit sa bouche se poser sur sa peau nue et frissonna de manière inattendue. Sans savoir au juste pourquoi, dès ce moment elle décida que M. Van Wyck n'était ni aussi intelligent ni même aussi agréable qu'il semblait l'être au premier abord.

Chapitre 6

Les jours qui suivirent, la mer fut assez agitée et Kamala constata avec plaisir que cela ne la gênait pas. En vérité, le bruit des vagues, le claquement des voiles, le craquement des mâts, l'odeur du goudron et des cordages mêlée à une senteur salée, tout cela lui communiquait une étrange exaltation.

Elle contemplait volontiers les hommes s'interpellant du haut des mâts lorsqu'ils amenaient le minier et elle aimait laisser errer son regard sur l'horizon. Les yeux tournés vers l'Occident elle se disait que l'aventure ne faisait que commencer.

Un vent d'est soufflait vers l'Atlantique.

Mis à part le fait qu'elle s'intéressait à tout, essayant de comprendre la vie du navire, Kamala trouvait que ses journées étaient parfaitement remplies du lever au coucher.

D'abord, les choses à bord se faisaient beaucoup plus lentement qu'à terre. Il était par exemple beaucoup plus difficile de s'habiller et cela prenait encore plus de temps lorsqu'il y avait du roulis ou du tangage.

Quand elle montait sur le pont, elle devait faire très attention non seulement à n'être pas entraînée par-dessus bord, mais encore à ne pas se faire tremper par les embruns. Il lui fallait aussi éviter d'avoir les pieds mouillés par les vagues qui déferlaient régulièrement sur le pont.

Il semblait superflu, avec toute cette eau de mer, de laver le pont. Pourtant Kamala était chaque matin réveillée par les coups sourds des lourds baquets que traînaient les marins, frottant énergiquement les ponts sous les ordres du second.

Les deux premiers jours, Kamala trouva qu'il faisait trop froid pour quitter le salon confortable et chaud et retrouver dehors le rude vent de novembre et la tempête. Mais à sa grande stupéfaction, le troisième soir, Spider lui apporta une robe confectionnée par lui.

— Où avez-vous trouvé l'étoffe? demanda-t-elle surprise.

Il lui avait apporté une élégante toilette d'épaisse soie verte, avec une large jupe rehaussée de motifs. Le bustier très ajusté était fermé sur le devant par une rangée de petits boutons en perles et le col ainsi que les poignets étaient agrémentés de dentelle blanche.

— C'est un des couvre-lits, mademoiselle, répondit Spider.

— Un couvre-lit! s'exclama Kamala, qui ajouta aussitôt : croyez-vous que

M. Van Wyck n'y verra pas d'inconvénient?

— Mais non, mademoiselle, répondit Spider sur le ton de la confiance. Nous en avons à bord beaucoup plus qu'il n'en faut et, de même que le maître n'a nul besoin des habits qu'ils a prêtés à M. Conrad, vous pouvez être certaine qu'il ignore jusqu'à l'existence de couvre-lits de cette couleur.

Kamala rit.

— Eh bien! je vous suis très reconnaissante, voilà une bien belle robe. Mais la dentelle, où l'avez-vous prise?

— Ce n'est pas de la dentelle, mademoiselle, c'est une moustiquaire. Mon maître a acheté la plus fine qui se puisse trouver, et nous en avons un grand rouleau à bord.

Il gratta le peu de cheveux qui lui restait et dit lentement :

— J'étais justement en train de penser, mademoiselle, que je pourrais vous faire dans ce tulle une jolie robe. Il va faire très chaud lorsque nous atteindrons les Açores et, quoique j'espère bien trouver là-bas quelques pièces de tissu pour d'autres toilettes, vous allez avoir besoin de quelque chose de léger pour le moment où nous entrerons dans la zone du Gulf Stream.

— Quelle délicieuse perspective, dit Kamala en souriant.

Mais il était un peu prématuré de songer aux jours de chaleur! Spider se procura un grand carré bordé d'une frange de laine et brodé de vives couleurs, qu'il avoua être un tapis de table, et qui, plié en deux, fit à Kamala un joli châle.

Elle en couvrit ses épaules jusqu'à ce qu'il exhibât, comme un prestidigitateur fait sortir un lapin d'un chapeau, une jaquette de satin noir, boutonnée du cou à la taille.

— D'où cela vient-il? s'enquit-elle.

— J'ai pensé, mademoiselle, que sir Conrad n'aurait pas besoin de son habit de soirée pendant le voyage.

— Son habit de soirée! s'exclama Kamala.

Elle trouva la petite jaquette non seulement chaude et confortable, mais très seyante à sa peau blanche et à ses cheveux blonds. C'était exactement ce dont elle avait besoin pour porter sur sa robe de soie.

En même temps, elle ne pouvait s'empêcher de juger l'initiative extravagante, en songeant à la somme qu'avait déboursée Conrad pour un habit qu'il n'avait porté qu'une seule fois, lorsqu'il l'avait escortée sur le quai. Mais ce n'était vraiment pas le moment de se tracasser au sujet de pareils détails. Ils n'avaient pas d'argent et ne pouvaient donc pas en dépenser. Tout ce qui était en son pouvoir, c'était de prier pour que, d'une façon ou d'une autre, Conrad puisse se tailler une part de la fortune qui attendait M. Van Wyck à Mexico.

Les deux hommes avaient de longues discussions sur le point de savoir où ils accosteraient, comment ils se procureraient une cargaison d'or, et surtout qui leur trouverait les diamants et les perles que M. Van Wyck était décidé à rapporter à Amsterdam.

Van Wyck se reposait tout naturellement sur son ami le señor Quintero pour conclure le marché.

— Je connais un peu d'espagnol, disait-il, mais pas suffisamment pour mener des négociations aussi importantes. Je compte sur vous, Adalid.

— J'espère que je serai à la hauteur, répondit le señor.

Cette conversation donna une idée à Kamala. Sitôt que M. Van Wyck et Conrad eurent quitté la pièce et qu'elle fût demeurée seule au salon avec l'Espagnol, elle lui dit :

— Je me demande, monsieur, si j'oserais solliciter de vous une faveur.

— Mais voyons, bien sûr, mademoiselle, répliqua-t-il. Tout ce que vous désirez. Je suis à votre service.

— Je me demandais, dit Kamala hésitante, si vous auriez l'obligeance de m'enseigner l'espagnol. J'en connais quelques mots, je parle couramment le français, et possède suffisamment d'italien pour comprendre les opéras.

— Ces deux langues vous aideront beaucoup, répondit Quintero.

Il déborda d'enthousiasme lorsqu'il découvrit à quel point Kamala était douée et avide d'apprendre.

Chaque matin, dès que M. Van Wyck et Conrad avaient quitté le salon après le petit déjeuner, ils se mettaient ensemble au travail.

Au bout de fort peu de temps, Kamala lut avec facilité un livre que Quintero lui avait prêté.

Il leur était naturellement impossible de ne pas s'entretenir du Mexique et des Mexicains.

— J'espère que vous ne trouverez pas ma question impolie, dit-elle, mais est-il vrai que les Espagnols se montrèrent extrêmement cruels lors de la conquête du pays?

— Je ne la trouve pas impolie, répondit Quintero. Mon père a lui-même quitté l'Espagne : c'était un libéral et il ne pouvait tolérer l'autorité de l'Église. Il s'établit à Amsterdam et ma mère est hollandaise. Je puis donc répondre tout à fait franchement à votre question et affirmer que les Espagnols témoignèrent d'une monstrueuse cruauté. Nul n'oubliera jamais la brutalité des conquérants ni les horreurs de l'inquisition...

— L'Église, installée par les Espagnols, possède encore la moitié du pays, que ce soit en biens immobiliers ou en capitaux. De plus, nombreux sont les Espagnols qui vivent encore là-bas, si je ne me trompe?

Quintero réfléchit un moment :

— Les Espagnols nés en Europe, appelés « Gachupines », ne sont pas vraiment nombreux, mais ils sont encore aujourd'hui considérés comme des aristocrates et les seuls personnages importants du pays. Il y a aussi des Créoles et des Espagnols nés en Amérique, et tous les autres sont leurs esclaves.

— Quels sont ces autres? demanda Kamala. J'espère que vous n'êtes pas importuné par mes questions, mais j'ai tellement envie d'en savoir davantage sur le Mexique.

— C'est, au contraire, très sage de votre part. Il est important d'apprendre à connaître les peuples et à les comprendre. Mais pour en revenir à votre question, je vous dirai que les Indiens constituent la moitié de la population. Il y a aussi les Nègres, importés d'Afrique, et ceux que l'on nomme « Sambos » c'est-à-dire mi-nègres, mi-indiens, puis les mulâtres : mi-nègres, mi-européens.

— Il faut que j'essaie de me rappeler tout cela, dit Kamala.

— Et, continua le señor, il y a aussi les « Mestizos », un mélange d'indiens et d'Européens. Certaines de leurs femmes sont très belles.

— Je meurs d'envie de voir Mexico, dit Kamala. Je crois comprendre que c'est extraordinairement beau.

— Je serais déçu si vous ne le trouviez pas, répondit-il. C'est ma troisième visite, et voilà cinq ans, j'ai passé des mois et des mois à voyager à travers le pays, visitant les mines d'argent et les mines d'or, et j'ai appris beaucoup sur ce peuple.

— Que les hommes ont donc de la chance, soupira Kamala : ils peuvent courir le monde, alors que les femmes restent à la maison.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, c'était à Conrad qu'elle pensait : pour lui c'était un voyage de plus, alors que pour elle c'était une expérience follement excitante, insolite, imprévisible.

Les jours succédaient aux jours et elle ne trouvait jamais un instant pour être seule avec Conrad.

M. Van Wyck semblait trouver naturel que Conrad l'aide dans la direction du navire, et lorsque les deux hommes revenaient au salon, le señor Quintero était toujours présent.

Le soir ils avaient pour habitude de jouer aux cartes. Kamala, bonne joueuse de piquet, apprit très vite le whist et d'autres jeux de hasard auxquels se livraient Conrad et M. Van Wyck, sur le papier exclusivement, le jeune homme n'ayant pas un sou.

— Si je n'y prends pas garde, je vous devrais une fortune quand la traversée sera terminée, dit Conrad un soir que la chance l'avait abandonné. Une fois au Mexique, il me faudra me faire pêcheur de perles pour honorer mes dettes.

— Je vous indiquerai un moyen plus commode de gagner de l'argent, répliqua M. Van Wyck.

Mais bien que Kamala ait surpris dans les yeux de Conrad une lueur d'intérêt, le Hollandais n'en dit pas davantage.

Elle avait bien remarqué, et cela la mettait mal à l'aise, que l'intérêt de M. Van Wyck pour elle grandissait de jour en jour.

Ce n'était pas tant ce qu'il disait, quoiqu'il l'accablât de compliments si fleuris et si exagérés qu'elle ne les prenait même pas au sérieux, mais elle avait compris à la façon qu'il avait de l'effleurer sous prétexte que le bateau tanguait, à la fréquence avec laquelle il lui baisait les mains, et surtout à la hardiesse de ses regards, qu'elle lui plaisait infiniment.

Elle n'était pas vraiment effrayée, mais sur ses gardes, et sentait que si d'aventure ils se trouvaient seul à seule, il lui ferait sûrement des avances.

Elle eût aimé en parler avec Conrad, mais il semblait distant, la traitant avec la charmante désinvolture d'un frère.

Il était attentif, s'enquérant de son bien-être, mais sa voix restait d'une aimable froideur.

Parfois, la nuit, Kamala pensait désespérément que plus jamais elle ne connaîtrait l'intimité et la camaraderie qu'ils avaient partagées pendant le voyage jusqu'à Southampton.

Elle aimait se remémorer comment elle avait reposé dans les bras de Conrad dans la ferme en ruine, et comment il l'avait serrée contre lui quand elle était si terrifiée à la pensée qu'oncle Marc pourrait la découvrir.

Mais le Conrad qui lui avait dit qu'elle était jolie, qui avait déclaré n'être pas poète, ce Conrad-là avait disparu, remplacé par un homme aimable qui la traitait comme une sœur!

Il était pris par l'action, se répétait Kamala; pourtant elle ne pouvait se défendre d'avoir mal, parce qu'il semblait ne plus se soucier d'elle.

Elle avait découvert une chose qui lui était d'un faible réconfort : en rangeant sa robe — celle que Spider lui avait faite — dans l'armoire de chêne de sa cabine, elle avait remarqué un rai de lumière dans le fond.

Curieuse, elle écarta sa robe et vit que le placard était fixé contre le mur de la cabine voisine, lequel avait visiblement été découpé en son centre. Après un examen plus attentif, Kamala s'aperçut qu'en fait, la lumière provenait de la cabine de Conrad mitoyenne de la sienne.

Elle toucha le panneau sculpté dans le fond de l'armoire et se rendit compte qu'elle pouvait le déplacer aisément.

Les panneaux de la cabine de Conrad pouvaient, eux aussi, être déplacés.

Les occupants des deux cabines avaient dû vouloir communiquer à une certaine époque sans avoir à passer par le couloir. Il était amusant de se demander qui avait bien pu combiner cette ouverture secrète.

Le voilier avait-il à une certaine époque accueilli des amants qui devaient cacher leurs amours et se rendaient-ils visite à l'insu de leur hôte?

Elle eût aimé savoir qui ils étaient, mais lorsqu'elle tenta d'interroger Spider sur les passagers des précédentes traversées, elle reçut une réponse inattendue :

— Il y a de jolies cabines, dit-elle, je suis sûre que M. Van Wyck a souvent des hôtes d'importance à bord.

— Pas lors de ce que nous pourrions appeler ses voyages d'affaires, mademoiselle, répondit Spider.

— Ces jolies cabines restent donc vides, dit Kamala regardant autour d'elle le précieux mobilier, la tête de lit sculptée et la table de toilette en bois de rose.

— Pour ainsi dire, mademoiselle. Celle-ci est la meilleure cabine. La suite du maître, pourrait-on dire. Mais M. Van Wyck aime à dormir à tribord, aussi

a-t-il préféré la cabine voisine.

— Ainsi c'était la cabine de M. Van Wyck, dit Kamala songeuse.

— Oui, mademoiselle, le maître l'a utilisée des années durant, répondit Spider.

Puis il se remit à parler robes, ce qui, Kamala le savait, était un sujet qui le passionnait.

— J'ai toujours pensé, mademoiselle, lui dit un jour Spider, que si j'en avais eu l'occasion, j'aurais ouvert ma propre maison de couture. J'ai commencé comme apprenti chez un tailleur à l'âge de sept ans. C'était un fin coupeur et il m'a beaucoup appris. Mais j'aurais préféré être tailleur pour dames. Leurs robes demandent de l'inspiration, comme la musique.

« C'est un artiste à sa manière », pensa Kamala

Elle se rendit compte que c'était pour lui une vraie joie que de dessiner les vêtements qu'il réalisait dans toutes sortes de tissus inattendus.

Et il admirait la grâce de Kamala de si bon cœur qu'elle n'arrivait pas à le trouver impertinent.

Il lui confectionna une chemise de nuit, en utilisant deux chemises de soie de M. Van Wyck. Elle était tiède avec de longues manches bordées de dentelle et un col qui se fermait par un cordonnet. De plus, Kamala adorait le contact de la soie sur sa peau.

— Il vous faudra de la mousseline, mademoiselle, quand il fera chaud, et ça, nous pourrons en acheter très facilement aux Açores : à Mexico, toutes les dames noires se promènent vêtues de mousseline ! Ce qui est loin de leur aller aussi bien que les couleurs éclatantes qu'elles trouvent trop « indigènes ».

Le chef-d'œuvre de Spider fut une paire de mules.

— Celles-ci, qui sont en satin, ne dureront guère, mademoiselle, dit-il.

A la stupéfaction de Kamala, il lui confectionna des mules en taillant un gilet de M. Van Wyck ; et il leur fit des semelles de cordage. Elles étaient très confortables et Kamala réserva ses mules de satin pour le soir.

Lorsque la mer n'était pas trop mauvaise, ils se changeaient pour le dîner.

Quelquefois, quand ils étaient tous assis autour de la table, dégustant un excellent repas accompagné de vin délicieux, Kamala éprouvait la sensation de vivre un rêve, comme s'ils n'étaient pas vraiment en route pour un pays inconnu, mais emportés vers les étoiles par un vaisseau magique.

Elle exprima tout haut ses pensées :

— J'ai le sentiment, dit-elle, que nous accosterons, non point à Mexico, mais sur la lune, ou peut-être sur Mars.

— Vénus serait plus appropriée, dit M. Van Wyck en se penchant pour contempler l'éclat des yeux de Kamala.

— Peut-être ai-je une imagination débordante, mais je suis sûre, d'après tout ce que m'a dit le señor, que le Mexique est un paradis.

— A cette époque de l'année il y ressemble en tout cas, dit Quintero.

— Et lorsque nous aurons atteint ce paradis, Eve, qui sera donc votre Adam ? demanda M. Van Wyck d'une voix pressante.

— Vous confondez le paradis et le jardin d'Eden, dit tranquillement Kamala.

— Puis-je vous affirmer qu'en votre compagnie n'importe quel endroit ressemble aux deux?

Le ton de M. Van Wyck mit Kamala mal à l'aise.

Elle avait très envie de regarder Conrad pour lui demander protection, mais elle sentit que c'était risqué. Ne lui avait-il pas recommandé la prudence?

— Avez-vous réellement raconté à ma sœur que le Mexique est un paradis? demanda Conrad à Quintero. Dans ce cas, elle sera inévitablement déçue face à la pauvreté, aux mendiants et aux Indiens que l'on traite comme des animaux ou des esclaves.

— Je ne vois aucune raison, dit M. Van Wyck presque agressivement, pour qu'on inflige à votre sœur ce genre de spectacle. Je veux lui montrer les beautés du pays. Elle écouterait le chant des oiseaux multicolores et je la couvrirai de diamants moins étincelants que ses yeux.

— Je crois que nous disons des sottises, dit Kamala d'une voix qu'elle espérait neutre. Que pensez-vous d'une partie de cartes?

Elle s'était hâtée de les interrompre pour distraire d'elle l'attention de M. Van Wyck, mais ce fut en vain.

— Je veux vous trouver un collier de perles sans défaut, dit-il à voix basse, et je veux qu'elles possèdent le doux éclat de votre peau.

— C'est très aimable à vous, répondit Kamala, mais vous savez bien que je ne puis accepter un tel présent.

— Vous changerez d'avis lorsque vous verrez ce que j'ai à vous offrir, répliqua-t-il.

Elle secoua la tête :

— Je vous suis reconnaissante de votre bonté, tout comme je vous suis reconnaissante des robes délicieuses que vous avez permis à Spider de me confectionner. Mais mon frère pourra vous expliquer que nous ne pouvons être davantage vos obligés.

Elle jeta un regard à Conrad, en quête d'un soutien.

Mais, surprise et consternée, elle s'aperçut qu'il était absorbé dans une conversation avec Quintero, et qu'il n'avait prêté aucune attention aux propos qu'elle avait échangés avec leur hôte.

— Il n'est pas si ombrageux, dit M. Van Wyck qui avait suivi son regard. (Puis il ajouta tranquillement :) Votre frère est ambitieux. Il souhaite devenir mon associé.

— Eh bien! j'espère que vous aurez la bonté de lui accorder cela, dit Kamala.

Il y eut un silence, et bien qu'elle ne voulût pas le faire, elle leva les yeux vers le visage de M. Van Wyck.

Il la fixait avec une expression qu'elle ne pouvait manquer de comprendre. Une flamme dansait dans les yeux sombres de l'homme et elle ressentit un léger tremblement de terreur, puis détourna les yeux.

— Cela dépend entièrement de vous, dit-il doucement.

— De moi? balbutia Kamala, je ne vois pas ce que... vous entendez par là.

— Je crois que si, dit-il, et si vous aimez votre frère, vous aurez à cœur de lui venir en aide.

Kamala frissonna. Elle s'était bien rendu compte, ces derniers temps, que M. Van Wyck la pourchassait comme un chasseur force un cerf. Maintenant il se découvrait et elle avait peur.

A son grand soulagement, Conrad se leva avant qu'elle eût le temps de répliquer.

— J'ai bien envie de faire un tour sur le pont, dit-il, venez-vous avec moi, Van Wyck?

— Mais oui, naturellement, répondit le Hollandais.

Ses yeux errèrent un instant sur le pâle visage de Kamala, et un léger sourire vint à ses lèvres, lorsqu'il s'aperçut qu'il l'avait troublée.

Puis il se leva et sortit du salon en compagnie de Conrad.

Kamala se sentit oppressée. Elle avait peur, non pour elle-même, mais pour Conrad.

Apparemment le señor n'avait rien remarqué. Il prit le livre d'espagnol qu'il lisait en compagnie de Kamala.

— Nous continuons? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr, répondit-elle d'une voix mal assurée.

— Ou ce qui est encore mieux, je vais lire une conversation en espagnol, dit-il. Vous devez essayer de parler un langage plus... fleuri, mademoiselle; vous constaterez par vous-même que les Mexicains, en particulier, emploient des termes d'affection tout à fait excessifs, qui ne seraient pas de mise en Europe.

— La politesse espagnole est proverbiale, dit Kamala.

— Ajoutez-y le caractère mexicain et vous obtiendrez un mélange comparable à un gâteau de mariage! dit Quintero.

Kamala parvint à rire. Au même moment la porte du salon s'ouvrit brutalement. Sans prêter attention à ses invités, M. Van Wyck traversa la pièce, se dirigeant vers un placard situé à l'autre extrémité.

— Il y a eu un accident, dit-il brièvement.

— Un accident!

La voix de Kamala trahissait une violente terreur :

— Conrad est-il blessé?

Tandis qu'elle parlait, elle sentait une main de fer lui tordre le cœur et un siècle sembla s'écouler avant que M. Van Wyck répliquât :

— Ce n'est pas votre frère qui est blessé. Un des hommes d'équipage s'est cassé le bras. Ce n'est pas grave, mais j'ai besoin d'un bandage.

Il sortit de la pièce et Kamala s'effondra sur sa chaise. Le choc avait été tel, que son visage était couleur de cendre.

Pendant un moment elle avait cru que Conrad avait été blessé. Conrad qu'elle aimait!

Elle comprit soudain qu'elle l'avait aimé dès le début, sans s'en rendre compte!

Elle n'avait pas compris que le sentiment qu'elle éprouvait à son égard n'était pas de l'affection; ce n'était pas non plus le besoin d'être protégée, mais de l'amour, l'amour qu'une femme éprouve pour un homme.

En fait, elle l'avait aimé dès l'instant où elle l'avait vu gisant sur le sol boueux, près de la barrière. Elle l'aimait déjà quand elle l'avait soigné et s'était juré de le guérir bien qu'il fût pour elle un étranger!

« L'amour! Qu'est-ce donc que l'amour? se demandait-elle. Le désir d'être près d'un homme, de lui appartenir, et sentir qu'on ne peut vivre sans lui! »

Voilà ce qu'elle avait toujours éprouvé pour Conrad bien que son ignorance l'ait empêché de reconnaître ce sentiment.

Mais à présent, elle savait! Une aveuglante révélation, parce qu'elle avait eu peur pour lui.

Son cœur reprit un rythme normal, mais elle n'ignorait pas que même si elle recouvrait ses couleurs et cessait de trembler, elle ne serait jamais plus la même.

Elle était amoureuse! Elle n'était plus une jeune fille effrayée de son indépendance, de sa liberté, mais une femme, tendue instinctivement vers l'amour qui envahissait son être tout entier.

« Je l'aime! Je l'aime! Je l'aime! » se disait-elle.

Elle se demanda s'il s'était aperçu de cet amour, ou s'il était aussi ignorant qu'elle-même.

« Je l'aime! »

Le simple fait de penser à lui la rendait haletante et emplissait le salon d'une lumière de bonheur.

Puis elle se rappela qu'il lui fallait dissimuler. Laisser voir que ses sentiments à l'égard de Conrad n'étaient pas ceux d'une sœur serait non seulement une faute, mais une catastrophe!

Elle devait être prudente. Il fallait avant tout cacher à M. Van Wyck qu'ils n'étaient pas tous deux ce qu'ils paraissaient être.

« Il sera difficile de le tromper, pensa Kamala, très difficile! Il devient de plus en plus pressant! Je puis presque sentir ses mains se tendre vers moi... pour me saisir. »

Elle se sentit brusquement révoltée à la pensée qu'un autre pourrait la toucher. C'était Conrad qu'elle aimait.

Comment n'avait-elle pas pris conscience que c'était là de l'amour? Comment n'avait-elle pas compris, quand il la tenait contre lui dans la cabane, que ce qu'elle ressentait alors, c'était non pas seulement un sentiment de sécurité, mais de l'amour.

Conrad! Conrad! Tout son être l'appelait et elle se rendit brusquement compte que le señor Quintero lui avait lu un long chapitre dont elle n'avait pas écouté un traître mot.

Lorsque Conrad et M. Van Wyck revinrent, la chevelure en désordre et le

visage mouillé par les embruns, elle fut contente que ce fût l'heure d'aller au lit.

— Est-ce que le marin va bien? demanda Kamala.

— Le second lui a remis le bras avec beaucoup d'adresse, répondit Conrad, sinon nous vous aurions demandé votre concours.

— Votre sœur est capable de réduire une fracture? demanda M. Van Wyck surpris.

— Mais oui, parfaitement! répondit Conrad. Elle m'a remis la clavicule en place récemment. J'étais tombé lors d'une chasse. Elle fait cela mieux que n'importe quel médecin.

— Si vous vous intéressez à la cicatrisation des plaies, s'écria Quintero avec animation, vous serez enthousiasmée par les nombreuses potions et herbes que l'on trouve au Mexique.

— Il me semble me souvenir, dit Conrad, que les historiens espagnols qui ont raconté la conquête du Mexique mentionnent les fabuleuses connaissances d'herboristes des Mexicains.

— Cela est vrai, répondit le señor, et aujourd'hui encore, vous pouvez acheter dans n'importe quelle rue commerçante, d'innombrables infusions, décoctions, onguents, emplâtres et huiles de toutes sortes.

— Je m'intéresse beaucoup aux plantes, dit Kamala.

— Eh bien! interrompit M. Van Wyck, une des premières choses que je ferai en arrivant à Mexico sera de vous emmener au marché.

Il était évident que cette invitation ne s'adressait qu'à la seule Kamala, mais elle se tourna à dessein vers Quintero :

— N'oubliez pas de m'en dire davantage demain; il sera extrêmement intéressant de découvrir dans quelle mesure la science des plantes est plus avancée là-bas que chez nous.

— Je possède quelque part un livre sur ce sujet. Je vais essayer de le retrouver et nous l'étudierons ensemble.

— C'est promis! dit Kamala avec un sourire. Bonne nuit, señor.

Elle lui fit une révérence ainsi qu'à M. Van Wyck. Elle ne lui tendit pas la main : ce fut lui qui avança la sienne et qui attendit. A contrecœur, elle finit par lui abandonner ses doigts qu'il porta à ses lèvres et qu'il retint tout en la regardant dans les yeux.

— Bonne nuit, ravissante créature, dit-il d'une voix caressante. Tant de choses nous attendent tous deux dans ce paradis mexicain!

Kamala lui arracha brusquement sa main.

— Bonne nuit, Conrad, dit-elle avec un léger tremblement dans la voix.

Une fois dans sa cabine, elle se déshabilla lentement. Son regard trahissait l'inquiétude en songeant à M. Van Wyck. Elle se demandait s'il serait possible à Conrad de trouver un autre bateau lorsqu'ils seraient aux Açores, mais elle se dit que, quelle que fût son angoisse, elle ne pouvait lui demander de renoncer pour elle à ses rêves de fortune.

Par une diversion qu'elle bénit, ils pénétrèrent le jour suivant dans une

zone agitée. Le bateau tanguait et roulait si fort qu'il fallut ferler le hunier et les vagues roulaient par-dessus le bastingage, tandis que le vent rugissait.

Il était beaucoup trop dangereux pour Kamala de monter sur le pont, quoique M. Van Wyck et Conrad y fussent la plupart du temps.

Quand ils descendaient, ils étaient trop fatigués et avaient été trop malmenés par le vent pour faire autre chose que manger, s'accorder quelques heures de repos et remonter.

Kamala n'eut pas le mal de mer, mais le manque d'air et les efforts qu'il lui fallait déployer pour garder tant bien que mal l'équilibre lui donnèrent la migraine.

Elle fut soulagée, comme tout le monde, quand brusquement le vent tomba et que la mer s'apaisa.

— Maintenant il va faire plus chaud, mademoiselle, dit Spider.

Son inaltérable optimisme fit sourire Kamala, tandis qu'il apparaissait avec la robe qu'il lui avait confectionnée dans une moustiquaire.

— Oh! comme elle est jolie, Spider! Ravissante! s'écria Kamala, contemplant l'ample jupe et le corselet ajusté de manière à révéler ses formes juvéniles.

Les manches étaient courtes, bouffantes et travaillées si finement que, de loin, on les aurait crues de dentelle.

— C'est vraiment la plus jolie robe que j'ai jamais eue, dit-elle tout à fait sincèrement.

— Je suis heureuse qu'elle vous plaise, mademoiselle, dit Spider, mais attendez seulement que nous arrivions à Santa Cruz de Gracia, dans les Açores! Là, je vous constituerai tout un trousseau.

— Tenez, s'il vous plaît, un compte précis de toutes les dépenses, dit Kamala. Dès que mon frère aura quelque argent, je sais qu'il désirera vivement rembourser M. Van Wyck des frais que nous aurons occasionnés à notre hôte.

— Ne vous tracassez pas pour cela, mademoiselle, répondit Spider. En ce qui concerne les femmes, mon maître est accoutumé aux extravagances. Et je dis bien, de véritables extravagances! Toutes celles qui ont mis seulement le pied sur ce bateau lui ont coûté une fortune, d'une façon ou d'une autre.

Kamala ouvrit de grands yeux, et Spider, comme s'il se rendait compte qu'il en avait trop dit, émit une petite toux gênée et sortit de la cabine.

Ils avançaient doucement, poussés par une faible brise, sur les eaux calmes.

Le soleil doré dispensait une agréable chaleur, si bien que Kamala pouvait maintenant monter sur le pont sans manteau. Elle se tenait debout, son regard errait sur les flots et le vent faisait voler sa blonde chevelure bouclée autour de son front gracieux.

— Demain nous attendrons les Açores, dit la voix de Conrad.

Elle ne l'avait pas entendu approcher, et lorsqu'elle tourna la tête et le vit, son cœur bondit dans sa poitrine. Ils se trouvaient seuls.

— Je voudrais vous parler, dit-elle doucement.

— C'est impossible, dit-il sans la regarder, les yeux perdus au loin sur la mer. Peut-être lorsque nous aurons accosté, mais faites attention, Kamala, jusque-là faites très attention.

Kamala le regarda d'un air interrogateur, mais il ne lui présentait que son profil superbe découpé sur le bleu du ciel.

« Je vous aime », dit-elle en elle-même.

Elle se demanda quelle serait la réaction de Conrad si elle exprimait tout haut ses pensées.

Il n'était pas épris d'elle, elle le savait bien, mais elle pensait qu'il éprouvait de l'affection pour elle.

Ou bien sa conduite n'avait-elle été dictée que par un esprit chevaleresque, parce qu'elle s'était accrochée à lui comme un petit chien perdu et qu'il n'avait pas eu la cruauté de l'abandonner?

« Je vous aime! Je vous aime! » chuchotait son cœur.

M. Van Wyck appela Conrad juste à ce moment; leur aparté était déjà fini!

Quand elle se changea pour le dîner, elle suspendit dans le placard la robe qu'elle venait de quitter et contempla d'un air songeur le panneau qui donnait dans la cabine de Conrad. Si elle passait par là, cette nuit, pour lui parler? Qu'en penserai t-il?

A cette idée, elle sentit le rouge lui monter au visage. Elle était allée dans sa chambre à la ferme, et lui était entré dans la sienne à l'auberge; mais ils menaient alors une vie étrange qui semblait se dérouler complètement en marge des conventions.

Maintenant qu'ils avaient réintégré le monde normal, elle sentait bien que Conrad jugerait hardi et peu convenable qu'elle se rendît dans sa cabine.

Peut-être penserait-il qu'elle le poursuivait de ses assiduités! Peut-être la considérerait-il comme une femme importune! Il devait en avoir rencontré beaucoup de cette sorte, se dit-elle.

Elle pensa alors qu'elle ne pouvait se conduire à la manière de M. Van Wyck.

Il devait bien y avoir une raison pour qu'il se soit ménagé une entrée dans la cabine voisine.

Peut-être, avait-il eu comme passagère une femme mariée dont le mari dormait autre part.

Il y avait mille hypothèses pour expliquer cette porte dérobée et elles étaient toutes plus déplaisantes les unes que les autres.

« Si Conrad veut me parler, se dit-elle, il trouvera bien un moyen. »

Mais avec désespoir, elle se rendit compte que, d'une certaine façon, il s'était tellement éloigné d'elle, qu'elle ne savait plus ce qu'il ressentait ni ce qu'il pensait. Ils avaient joué au whist ce soir-là, et elle avait remarqué que M. Van Wyck saisisait tous les prétextes pour lui effleurer les mains en distribuant les cartes.

Elle le soupçonna également d'avoir voulu lui presser le genou sous la table, mais elle s'était reculée sur sa chaise et mise hors d'atteinte.

Il lui faisait des compliments. Il répéta une douzaine de fois qu'elle était belle, séduisante, une déesse sur l'autel de qui il eût aimé sacrifier; point ne lui était besoin de chercher le paradis, puisqu'elle en venait tout droit.

Kamala avait l'impression d'être la proie d'une mer en furie qui la submergeait de son ardeur. Elle avait peur d'être prise au piège.

Le jeu se termina enfin et elle put se retirer.

De nouveau M. Van Wyck lui baisa la main, lentement et de manière caressante, et Kamala trouva qu'il pressait ses doigts avec une insistance déplaisante.

Lorsqu'elle fut dans sa cabine, elle poussa un soupir de soulagement. Elle aurait souhaité qu'ils puissent atteindre Mexico dès le lendemain, et non les Açores.

Elle sentait bien que si le temps se mettait au beau, M. Van Wyck aurait moins à faire, et plus de loisirs à lui consacrer.

Elle suspendit sa robe, ôta ses volumineux jupons et trouva sur le lit la jolie chemise de nuit que Spider lui avait promise.

Il s'était aperçu que sa robe du soir était doublée de linon. Ayant observé que cette doublure était inutile — une extravagance du couturier — il l'avait enlevée et transformée en une très jolie chemise de nuit. Le haut était drapé « à la grecque » sur les petits seins fermes de Kamala et était retenu sur les épaules par des nœuds.

La jupe droite et transparente laissait clairement voir les contours exquis de la silhouette de Kamala, sa taille si fine et ses hanches étroites.

« Conrad me trouverait-il jolie? » se demanda-t-elle. Elle rougit de la hardiesse de sa pensée.

Se rappelant qu'elle avait oublié de fermer la porte à clef, elle traversa sa cabine pour réparer cet oubli, mais arrivée à la porte, elle considéra la serrure sans en croire ses yeux : la clef n'y était pas!

Elle pensa qu'elle se trompait : la clef avait dû tomber sur le sol... Mais non, elle ne s'y trouvait pas!

Elle avait toujours été dans la serrure depuis le premier jour, et maintenant voilà qu'elle avait disparu!

« Peut-être Spider l'a-t-il prise », pensa-t-elle.

Mais il était invraisemblable qu'il eût tout à coup enlevé la clef de sa cabine et d'ailleurs pour quelle raison l'eût-il fait?

Elle regarda autour d'elle et, prenant une chaise, elle la coinça fermement sous la clenche.

C'était une chance, pensa-t-elle, que M. Van Wyck ait été si prodigue lors de la construction de son bateau et orné les portes de sa « suite » de poignées d'or qui étaient magnifiques mais surtout fort robustes.

La chaise tenait bien.

« Je suis en train de perdre la tête, se dit Kamala. Personne ne s'introduira

dans ma cabine. Personne n'a tenté de le faire jusqu'à présent. »

Elle décrocha la lanterne du plafond, pour l'installer auprès du lit. Maintenant que la traversée était plus calme, elle pouvait lire avant de s'endormir.

Elle ouvrit le livre que le señor lui avait prêté. C'était un roman très intéressant qui lui apprenait beaucoup sur les coutumes espagnoles.

Elle tournait les pages, mais se rendit compte au bout d'un moment qu'elle n'assimilait pas un mot du texte : elle pensait à Conrad et se demandait comment ils pourraient se ménager un moment de solitude, lorsqu'ils seraient aux Açores.

Elle avait tant de choses à lui dire, et il y avait tant de choses qu'elle eût aimé entendre.

Lorsqu'ils seraient seuls, se départirait-il de l'indifférence qu'il lui montrait à présent? Redeviendrait-il l'homme qu'elle aimait et avec lequel elle avait été si follement heureuse, bien que ne comprenant pas à l'époque la force et la profondeur de ses sentiments?

Un léger bruit la fit sursauter!

Ce bruit était bien distinct des craquements du bateau et des sifflements du vent. Presque instinctivement elle jeta un coup d'œil vers la porte.

Elle la distinguait nettement à la lueur de la lanterne. C'est alors qu'elle vit la poignée tourner lentement.

Il lui sembla que son cœur lui remontait dans la gorge. Elle se demanda un instant si ce pouvait être Conrad qui venait lui parler comme elle le désirait tant.

La poignée tourna encore et maintenant on essayait de pousser la porte, mais la chaise de chêne massif tenait bon.

Brusquement elle eut peur : il y avait dans ce mouvement de la poignée quelque chose de sinistre, de menaçant.

Elle fut prise d'un tremblement. Elle voulut crier, mais quelque chose au dedans d'elle-même l'avertit de n'en rien faire; au surplus sa gorge était comme nouée.

Elle sauta du lit et traversa vivement la pièce. Puis elle ouvrit le placard et en referma la porte derrière elle. Pendant un instant, elle se trouva dans une totale obscurité, puis elle vit le fin rai de lumière.

Elle sentit sous ses doigts le bord du panneau mobile, et tira! Elle crut un instant s'être trompée : il n'y avait pas d'ouverture secrète!

Puis, comme elle tirait plus fort, il y eut un bruit bizarre comme si le bois se fendait... Elle poussa fortement sur le panneau qui donnait dans la cabine de Conrad. La cloison céda avec un craquement et Kamala l'enjamba.

Conrad n'était pas encore couché. Assis à sa table en bras de chemise, il consultait des cartes. Stupéfait, il regarda autour de lui. Lorsqu'il aperçut Kamala, il se leva d'un bond :

— Kamala! Que se passe-t-il?

Elle posa un doigt sur ses lèvres puis, tremblante d'effroi, elle murmura :

— Il y a... quelqu'un derrière ma porte.

Il lui jeta un regard pénétrant, puis répondit :

— Attendez ici! Je vais voir.

Sortant de sa cabine, il referma la porte sur lui. Kamala retint son souffle et prêta l'oreille.

— Oh! c'est vous, Van Wyck! entendit-elle dire Conrad, justement j'étais à votre recherche; ma sœur est morte de peur : elle prétend qu'il y a un rat dans sa cabine.

— Un rat! s'exclama la voix de M. Van Wyck, mais il faut absolument faire quelque chose.

— Oui, dit Conrad en riant à moitié. Les femmes sont toutes les mêmes, elles affronteront un typhon ou un tremblement de terre, mais un rat ou une souris les rend hystériques.

— Il faut à tout prix épargner cela à votre sœur, dit M. Van Wyck. Je ferai examiner minutieusement sa cabine demain matin. Pouvez-vous la calmer pour ce soir?

— Je suppose, dit Conrad d'une voix maussade.

— Eh bien! Je vous laisse à ces soins fraternels, dit M. Van Wyck. Bonne nuit.

— Bonne nuit, répondit Conrad.

Il regagna sa cabine; Kamala était restée derrière la porte de façon à pouvoir entendre ce qui se disait.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, oubliant qu'elle ne portait rien d'autre qu'une chemise de nuit transparente, elle s'élança vers Conrad, le visage levé.

Il l'entoura de ses bras et trouva ses lèvres.

Paralysée un court instant par la surprise, elle sentit brusquement une sorte d'extase se répandre comme du vif-argent dans tout son corps; elle colla passionnément sa bouche contre celle de Conrad.

Elle ignorait que c'était cela un baiser : un enchantement, un moment si exquis, si merveilleux, que le monde en était inondé de lumière.

Puis, aussi brusquement qu'il l'avait enlacée, Conrad la lâcha. Il traversa la pièce et lui tourna le dos.

— Pardonnez-moi, dit-il, d'une voix étrange. C'est que j'ai été si longtemps privé de femme!

Il y eut un silence, puis comme s'il ne pouvait s'en empêcher, il se retourna et vit le visage ravagé de Kamala. Elle avait l'expression égarée de quelqu'un qui a été mortellement atteint au moment où il s'y attendait le moins.

D'une enjambée, il fut auprès d'elle et la saisit de nouveau dans ses bras.

— Non, chérie! pour l'amour de Dieu, ne me regardez pas ainsi! Ce n'est pas ce que je voulais dire! Oh, mon trésor, je ne le pensais pas.

Il l'embrassait de nouveau sauvagement, passionnément, de manière possessive, et elle avait l'impression qu'il la tirait d'un gouffre de noir désespoir pour l'entraîner, merveille indicible, dans un monde de clarté et de soleil.

Il abandonna ses lèvres pour couvrir de baisers ses yeux, ses joues, son cou, et ce ne fut que lorsqu'il la sentit défaillir de bonheur, qu'il se rendit compte qu'elle était à peine vêtue.

Il la souleva, la porta jusqu'à son lit et après l'y avoir déposée, la recouvrit de la courtepointe.

— Oh, Conrad!

Ce furent les premières paroles qu'elle réussit à prononcer. Elle leva les yeux vers lui, des yeux qui brillaient d'un éclat émerveillé. Jamais auparavant il n'avait vu un visage de femme aussi : radieux.

— Ma chérie, mon trésor, mon amour!

Il l'embrassa de nouveau, et cette fois elle lui mit les bras autour du cou pour le tenir plus serré contre elle...

Le temps s'arrêta jusqu'au moment où Conrad, au prix d'un effort presque surhumain, arracha sa bouche à celle de Kamala pour s'asseoir auprès d'elle.

Il baissa les yeux sur les douces lèvres encore chaudes de ses baisers, et contempla les blonds cheveux épars sur l'oreiller.

— La tentation était trop forte, dit-il un peu gauchement.

— Est-ce que... vous m'aimez?

— Je vous ai aimée dès l'instant où je vous ai vue, répondit-il.

— C'est... comme moi, murmura-t-elle, mais je... n'avais pas compris que c'était de l'amour.

— Quand avez-vous su que vous m'aimiez?

— Cela fait des jours... que je le sais.

Ses mains esquissèrent un mouvement, comme si elle voulait l'attirer encore à elle, mais il les prit doucement dans les siennes et les posa sur la courtepointe.

— C'est de la folie!

— Vraiment?

— Oui, dit-il. Je n'ai rien à vous offrir, rien.

— Je ne demande rien, dit doucement Kamala.

— Je vous ai dit que ma famille est pauvre — et il y avait une peine indéfinissable dans le ton de sa voix —, c'est pire que cela, ils sont dans une détresse qui confine à la misère! Lorsque je suis rentré chez moi, possédant par bonheur assez d'argent pour les faire vivre quatre ou cinq mois, j'ai compris que j'étais désormais responsable d'eux et qu'il me fallait leur consacrer ma vie. (Il prit une profonde inspiration, comme s'il se remémorait la difficulté de ce qu'il avait résolu de faire.) Même si ma mère meurt, ce qui est très probable, continua-t-il, il restera les métayers, les anciens domestiques qui ont passé toute leur existence au service de mes parents. Comment pourrais-je permettre qu'ils aillent mourir sans un toit? Ils n'ont pas un sou de côté. Jusqu'à mon retour, ils ont vécu de la charité de leurs fournisseurs et d'un prêt que leur a consenti un ami londonien. Il faudra rembourser tout cela.

— Et votre maison? demanda Kamala.

— Il ne m'appartient pas de la vendre, même si je le désirais, répondit-il.

Cela fait plus de cinq cents ans qu'elle est dans ma famille. Elle n'est qu'un dépôt entre mes mains et je devrai la léguer à mon fils, si tant est que j'en puisse avoir un.

Il baissa les yeux sur elle et elle y lut une angoisse affreuse.

— Comprenez-vous ce que je m'efforce de vous dire? demanda-t-il. Je vous aime, mais je ne dois pas jouer avec le feu.

— Vous voulez dire que c'est mal à vous de... m'aimer?

— Ce n'est pas mal, ma chérie, répondit-il, seulement c'est impossible, parce que je ne puis vous épouser.

— Je ne vous demande pas de le faire, répliqua Kamala, il me suffit d'être... près de vous... de savoir que vous m'aimez.

— Croyez-vous qu'il me soit possible d'être à vos côtés et de ne pas vous faire mienne? demanda Conrad. Cela a été assez dur jusqu'ici.

Elle perçut une souffrance dans sa voix rauque.

— Dur? questionna-t-elle.

— Ma chérie, vous êtes si jeune, si innocente, dit-il. Vous ne savez pas ce que cela représente d'aimer une femme comme je vous aime et de savoir que l'on ne peut se permettre de la toucher.

— Pourtant... pourquoi ne devriez-vous pas... me toucher? demanda Kamala.

— Parce que, mon trésor, il serait si facile de vous blesser, de gâcher votre vie, si je ne pouvais maîtriser mon amour.

— Je ne comprends pas, dit tristement Kamala. Je veux seulement... être avec vous.

Il se pencha et l'embrassa très doucement.

— Je vous aime, dit-il, et parce que je vous aime, je dois vous protéger. Ce soir, j'ai perdu la tête parce que vous êtes entrée de façon si inattendue et que j'ai eu si peur... parce que aviez peur vous-même d'un autre homme.

— Il n'y aura jamais personne d'autre... que vous, dit Kamala. Je vous aime de toute mon âme, il n'y aura au monde pour moi... que vous.

— Il ne faut pas me dire de telles choses, dit-il. Ne pouvez-vous comprendre, ma chérie, que je vous aime follement et que tout ce que je veux, c'est être aimé de vous? Je voudrais vous parler de mon amour, non pas une fois, mais un million de fois. Mais cela est dangereux pour nous deux.

— Dangereux? demanda Kamala qui pensait à M. Van Wyck.

— Dangereux, mon amour, parce que je vous aime au point que c'est à peine si je puis l'endurer. Tout mon être vous désire à en avoir mal et si je perdais la tête, si je vous faisais mienne, peut-être attendriez-vous bientôt un enfant...

Kamala garda un moment le silence, puis elle dit doucement :

— Maintenant, je comprends pourquoi maman disait que je ne devrais jamais... épouser quelqu'un sans l'aimer. Je vous aime et ce serait merveilleux de porter... votre enfant.

— Oh, Kamala! Kamala! murmura Conrad.

Une fois encore, ses lèvres emprisonnèrent les siennes et il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle perdît la respiration.

Longtemps après, il se dégagea et se mit à arpenter la cabine.

— Je voudrais vous faire comprendre, dit-il, que la situation est dangereuse, non seulement parce que je vous aime. C'est une chose que je peux maîtriser, bien que ce soit par moments difficile, mais il y a d'autres dangers.

Il avait changé de ton et, instinctivement, Kamala comprit ce qu'il entendait par là.

— M. Van Wyck, chuchota-t-elle.

— Exactement.

Il se rassit sur le lit et lui prit les mains.

— J'eusse aimé, ma chérie, continuer à vous le laisser ignorer, mais maintenant je dois vous le dire. Il s'est épris de vous et je ne sais ce que nous pouvons y faire.

— Vous en a-t-il parlé? demanda Kamala.

— Il a fait des allusions si explicites que je ne pouvais m'y méprendre, répliqua Conrad; il m'a laissé entendre que si je voulais prendre une participation dans sa cargaison, être son associé, vous étiez une condition du marché!

— Il m'a déjà dit quelque chose de ce... genre, dit Kamala.

— Qu'il aille au diable! Ah, pourquoi lui avons-nous fait confiance? dit Conrad avec colère. J'avais entendu dire que c'était un homme dur mais intelligent et aventureux. Je ne savais pas qu'il était également cruel et traitait si mal son équipage. Ce bateau n'est pas un bateau heureux. (Kamala ne répondit pas et il poursuivit :) D'après les conversations que j'ai eues avec Van Wyck, je me suis rendu compte que c'est un coureur de femmes, et de la pire espèce. Il a une épouse à Amsterdam. Elle est fort riche, mais ils ne vivent pour ainsi dire pas ensemble.

— Il a une femme! s'exclama Kamala avec surprise. Mais je croyais...

— J'ai dit qu'il était épris de vous, dit tranquillement Conrad, mais il n'a pas l'intention de vous épouser.

— Je ne l'épouserais pas, serait-il le dernier homme sur terre. Mais alors, ce qu'il veut, c'est...

Sa voix s'éteignit lorsqu'elle comprit pleinement ce que M. Van Wyck avait projeté en cherchant à s'introduire dans sa cabine.

Elle poussa un petit cri de terreur et tendit les bras vers Conrad.

— Vous ne le laisserez pas... vous ne le laisserez pas... me toucher, n'est-ce pas? supplia-t-elle. Il me fait peur! J'ai vu son regard et... j'ai peur.

— Oh, mon amour, ma chérie! Je n'aurais jamais dû vous emmener! dit Conrad. Quel insensé je suis! J'aurais dû me douter qu'il y aurait des hommes qui vous convoitieraient et que cette situation pouvait être dangereuse.

— De quelle manière? demanda Kamala.

— Je suis convaincu, répondit Conrad avec lenteur, que Van Wyck ne

reculerait devant rien pour parvenir à ses fins, et je suis le seul obstacle qui le sépare de vous.

— Voulez-vous dire, questionna Kamala, qu'il vous... ferait du mal?

— En mer, un homme peut parfaitement tomber à l'eau et... disparaître, répondit Conrad.

Il baissa les yeux sur elle et elle poussa un gémissement d'horreur.

— Non! Non! Non! il ne faut pas! Je préfère encore... faire tout ce qu'il voudra.

Conrad la serra violemment contre lui.

— Cela n'arrivera pas, dit-il. Mais il nous faut être très prudents et astucieux, ma chérie. C'est moi qui vous ai entraînée dans cette malheureuse aventure et, coûte que coûte, il faudra bien que je vous en sorte.

— Mais comment? demanda Kamala.

— Dieu seul le sait! répondit Conrad.

Chapitre 7

— Que c'est joli! Je n'avais jamais imaginé que cela pût être aussi beau! s'exclama Kamala.

Elle était légèrement essoufflée ainsi que Conrad; ils avaient escaladé une hauteur assez abrupte derrière le port et maintenant un vaste panorama s'étendait sous leurs yeux.

La mer, d'un bleu étincelant comme celui de la robe d'une madone, s'étendait jusqu'à l'horizon, noyé dans une brume légère; le sommet des montagnes se perdait dans le ciel. Les jolies petites maisons portugaises aux toits rouges, nichées tout autour du port, tout cela émergeait d'une profusion de fleurs. Des fleurs rouges, bleues, jaunes, blanches. Elles couvraient le flanc des montagnes, montaient à l'assaut des nombreux ravins, s'accrochaient aux troncs des manguiers. Dans le brûlant soleil, elles prenaient un éclat aveuglant et leur parfum embaumait l'air.

— Reconnaissez que c'est beau, plaida Kamala

— Très beau, acquiesça Conrad, contemplant Kamala.

Elle se laissa tomber sur l'herbe et s'allongea, es yeux brillants. Sa chevelure semblait une coulée d'or. Le rocher escarpé qui les dominait protégeait son visage de l'éclat du soleil.

— Nous voici enfin seuls, dit Conrad d'une voix grave.

En disant ces mots, il s'étendit près d'elle.

— J'avais peur que nous ne puissions pas nous échapper, dit Kamala, un léger tremblement dans la voix. (Elle ajouta avec appréhension, comme si elle craignait, même loin de *l'Aphrodite*, d'être encore en danger :) Où est... M. Van Wyck?

— Si j'en crois la conversation que nous avons eue au petit déjeuner, dit Conrad, il s'est rendu dans une maison de tolérance.

— Qu'est-ce? demanda Kamala.

— Un endroit dont je n'aurais même pas dû vous parler

— Y a-t-il des femmes dans ce genre d'endroit?

— Forcément.

— Alors pourquoi n'êtes-vous pas allé avec lui?

— Vous connaissez la réponse à cette question.

Il y eut un silence, puis Kamala dit d'une voix hésitante :

— Je ne... voudrais pas que... vous vous sentiez... contraint par moi.

Elle parlait les yeux levés vers le ciel et Conrad, appuyé sur un coude, la regardait.

Sa tête était environnée de fleurs, sa taille menue jaillissait des volants de sa robe blanche, des volants qui semblaient immatériels et pareils à l'écume des vagues.

Il contempla un moment son visage, jusqu'à ce qu'enfin, intimidée par cet examen, elle demandât :

— Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Je cherche un défaut, je ne puis croire qu'il puisse exister quelqu'un d'aussi parfait que vous.

— Ne regardez pas de trop près, je vous en prie, dit-elle.

— Ce n'est pas uniquement pour votre beauté que je vous aime, dit-il lentement; je vous aime parce que vous possédez tout ce qu'un homme désire chez une femme. Vous êtes bonne et douce, intelligente, courageuse, et, par-dessus tout, extraordinairement, follement désirable.

Kamala se sentit frissonner tant il y avait de passion dans la voix de Conrad.

— La nuit dernière, poursuivit-il, je m'étais juré de ne plus vous embrasser, mais maintenant il n'y a rien au monde qui m'importe plus que votre bouche.

Leurs regards se rencontrèrent et une miraculeuse extase passa entre eux, comme s'ils étaient déjà unis, soudés l'un à l'autre par l'amour. Puis Conrad voyant Kamala trembler, comme assoiffée de lui, elle aussi, se pencha très lentement et prit ses lèvres. Ce n'était pas le désir exigeant et passionné de la nuit passée qui émanait de ce baiser, mais une sensation divine, spirituelle, presque sacrée.

— Ma chérie, ma chérie, je vous aime, chuchota-t-il, mon Dieu comme je vous aime!

Il l'embrassa encore, transporté; puis, comme si cette extase était au-dessus de ses forces, il se détourna d'elle, le souffle court et le cœur battant à se rompre.

— Je vous aime, dit-il, mais c'est la dernière fois que je puis vous le dire avant Mexico.

— Je le sais, répondit Kamala, et je ferai attention. Je vous promets de ne rien faire qui puisse compromettre vos chances de vous associer à M. Van Wyck.

— Je n'ai aucun envie de m'associer à lui, dit Conrad. Si j'avais ne serait-ce que quelques livres en poche, je quitterais immédiatement *l'Aphrodite* et nous attendrions ici un autre bateau. (Il soupira et poursuivit :) J'ai même regardé dans le port ce matin, au cas où il y aurait une goélette, ou bien un capitaine de ma connaissance, mais il n'y a à l'ancre que quelques navires portugais et nous ne pouvons malheureusement pas voyager dans les airs.

Il se tut un instant, puis continua :

— Si seulement j'avais un peu de plomb dans la tête, j'aurais cousu

quelques billets dans mes vêtements, et ils nous auraient été bien utiles dans une situation comme celle-ci.

— Spider aurait pu les trouver, dit-elle pour le consoler, et s'il avait fait part de sa découverte à M. Van Wyck, cela aurait paru très suspect. De surcroît, vous savez bien que tout l'argent que nous possédions était indispensable à votre mère.

— J'ai peur pour vous, dit Conrad.

— Je m'en sortirai, affirma Kamala avec une confiance qu'elle était loin d'éprouver. Et une fois à Mexico, nous trouverons bien un moyen de nous enfuir.

— Je l'espère, dit Conrad en soupirant.

— Il me semble, dit Kamala de sa voix douce, que nous sommes bien pusillanimes. Jusqu'ici, rien de ce que nous avons entrepris n'a échoué, et si nous avons confiance, je suis certaine que nous trouverons la fortune que vous cherchez. Peut-être alors pourrons-nous nous aimer sans crainte.

— Je voudrais y croire, dit Conrad.

— Je ne puis croire qu'un amour comme le nôtre soit perdu ou... détruit, murmura Kamala.

— Il ne peut l'être, dit Conrad en se soulevant sur un coude pour la contempler à nouveau, car, ma bien-aimée, je n'aimerai jamais quelqu'un d'autre comme je vous aime.

Il semblait à Kamala que les heures passées avec Conrad sur la montagne avaient été un moment magique.

Ils avaient été seuls dans un monde où régnait en maître l'amour, et où il n'y avait plus ni danger ni peur. Un amour si beau, si parfait, qu'elle avait eu l'impression de vivre un instant au cœur même du soleil, de participer à sa glorieuse splendeur.

Les ombres commencèrent à s'allonger et ils surent qu'il était temps pour eux de revenir sur terre. Ils redescendirent lentement, sans dire un seul mot, à travers les plantations d'arbres fruitiers; l'or jaune des citrons le disputait au rose feu des abricots, et les fleurs des grenadiers éclataient parmi le feuillage vert sombre.

Kamala ramassa une brassée de fleurs et Conrad se demanda s'il se trouverait un peintre capable de restituer sa grâce magique.

Seulement lorsqu'ils approchèrent de la ville, Conrad ne put s'empêcher de lui dire :

— Au revoir, ma douce chérie. Soyez remerciée pour m'avoir donné les heures les plus enchanteresses, les plus merveilleuses que j'aie jamais connues.

— Pour moi aussi, ce fut un moment de perfection, dit Kamala. Maintenant, j'aurai un souvenir, des images, pour occuper mes pensées lorsque je serai seule sur le bateau.

— Ne me regardez pas, sauf quand vous ne pourrez vous en empêcher, recommanda Conrad, et je ne vous regarderai pas, sinon nos yeux livreraient

notre secret.

Elle s'arrêta un instant, et ses yeux, comme il venait de le dire, révélèrent clairement son amour.

— Ayez confiance, dit-elle. Je vous en prie, Conrad, il faut que vous croyiez que tout ira selon nos souhaits! Je prierai pour qu'il en soit ainsi, je prierai nuit et jour, et je suis sûre, au fond de mon cœur, que Dieu ne nous abandonnera pas.

Il lui prit la main, la retourna et embrassa la paume d'un long baiser caressant et passionné qui la fit frémir. Puis il la raccompagna jusqu'au bateau.

M. Van Wyck ne revint à bord qu'une heure après le retour de Kamala et Conrad. Celui-ci alla à sa rencontre et se rendit compte, en le voyant franchir la passerelle avec précaution, qu'il avait bu.

— Oh! vous voilà, sir Conrad! s'exclama-t-il. Je pensais que vous vous joindriez à moi. Vous avez manqué les plus adorables petites roulures que j'aie vues depuis longtemps. Que vous arrive-t-il? Pas assez de bon sang rouge dans les veines?

— Ma sœur voulait voir les fleurs, répondit froidement Conrad. Nous avons fait une promenade sur les hauteurs de la ville.

— Nous aurions dû échanger nos rôles, dit M. Van Wyck avec un regard de biais.

Conrad se détourna pour que le Hollandais ne pût voir le dégoût qu'il lui inspirait.

— Je vais quand même vous dire une chose, ajouta M. Van Wyck : je n'ai pas uniquement passé la journée à prendre du plaisir. Je ne dis pas que ce ne fut pas très délectable. Mais les affaires avant tout. Mon cher, j'ai trouvé un remplaçant à notre blessé.

— Avez-vous réellement l'intention d'abandonner le marin qui s'est cassé le bras? interrogea Conrad d'un ton sec.

— Bon Dieu, oui! Vous me prenez pour qui? Une institution charitable? C'est un homme qui ne sera bon à rien pendant trois semaines. Je lui ai payé ce que je lui devais et lui ai trouvé un remplaçant.

Conrad trouva cette décision d'une grande dureté; il ne l'eût jamais prise en tant que capitaine, mais il était inutile de discuter avec Van Wyck.

— Je peux vous dire qu'il n'est pas commode de trouver ici un homme bon à quelque chose, dit M. Van Wyck. J'avais entendu dire qu'il y avait dans la ville basse un Anglais, second d'un bateau qui était reparti sans lui. Naturellement il était saoul, et n'avait pas tout son bon sens, mais j'ai vu ses papiers et il a les qualifications nécessaires.

— Vous l'avez donc engagé? dit Conrad.

— J'ai fait beaucoup mieux, dit Van Wyck avec un rire sonore, je lui ai mis la tête sous une pompe pour le dessoûler, puis j'ai dit à deux de mes hommes de le traîner jusque sur le bateau. Pour l'heure, il est en bas en train

de cuver son vin. Ce n'est pas en mer qu'il trouvera beaucoup d'alcool, et si nous essayons une tempête avant d'atteindre La Havane, nous aurons besoin d'hommes capables, pas d'infirmes.

— J'espère qu'il vous donnera satisfaction, dit . Conrad.

Et il quitta M. Van Wyck qui devait donner des ordres pour que l'on hisse les voiles.

Le lendemain matin Kamala parut au petit déjeuner, déterminée à faire tout ce qui était en son pouvoir pour aider Conrad. Ils ne s'étaient pas vus au dîner le soir précédent, car Conrad était demeuré sur le pont pour aider M. Van Wyck à sortir le bateau à la marée du soir, si bien qu'elle avait pris son repas seule avec Quintero.

La mer était relativement calme, et Kamala l'était retirée après dîner, pensant lire au lit. Mais au lieu de cela elle était restée étendue, évoquant leur après-midi merveilleux.

Elle se disait que si elle aimait déjà Conrad avant cette journée, elle l'aimait maintenant infiniment plus encore.

— Je vous aime! je vous aime! murmurait-elle pour elle-même en s'endormant le sourire aux lèvres, tandis qu'elle se souvenait de tous les mots qu'il avait prononcés.

Elle dormit tard, et lorsqu'elle arriva au salon, le lendemain matin, le señor avait terminé son petit déjeuner et, comme d'habitude, il était plongé dans un livre. Il se leva à l'entrée de Kamala et dit avec excitation :

— J'ai trouvé dans cet ouvrage quelques passages traitant des plantes et qui vous intéresseront beaucoup, mademoiselle.

— Il faut que vous me les lisiez, dit Kamala. Je suis certaine que ma prononciation s'améliore dans la mesure où je réussis à imiter la vôtre.

— Vous avez une si jolie voix, répondit galamment Quintero, que tout ce que vous dites est agréable et musical à l'oreille.

— Maintenant dites-moi donc ce que je suis censée répondre à cela? dit en riant Kamala. Vous savez bien que je suis beaucoup trop anglaise pour trouver les mots qu'il faut.

Ils étaient en train de rire tous les deux, lorsque la porte s'ouvrit. Conrad entra. Kamala le regarda et prit peur.

Elle ne l'avait jamais vu aussi grave, et l'expression de son visage était énigmatique.

Il traversa la pièce et, s'asseyant auprès d'elle sur le sofa, il lui prit la main.

— Dites-moi, dit-il, avez-vous jamais été vaccinée? (Sa voix trahissait une sorte de terreur.)

— Oui, répondit-elle, papa était très partisan des vaccins; ayant fait la connaissance du Dr Jenner, ma mère et lui se sont fait vacciner tous deux avant leur départ pour l'Italie, et papa avait insisté pour que je le sois en même temps.

Conrad laissa échapper un soupir qui semblait émaner du plus profond de

lui-même. Ses doigts serrèrent ceux de Kamala à lui faire mal.

— Dieu soit loué!

— Pourquoi? Que se passe-t-il? demanda kamala.

Conrad se tourna vers l'Espagnol :

— Et vous, avez-vous été vacciné?

— Mais naturellement! Je ne passerais pas mon temps à voyager sans prendre des précautions aussi élémentaires.

— Mais qu'y a-t-il donc? demanda Kamala.

— L'homme que M. Van Wyck a engagé hier a la petite vérole, répondit Conrad. Les autres marins ont déclaré qu'il avait vomi et déliré toute la nuit. Aussitôt que j'ai vu sur son visage une éruption d'un rouge foncé, j'ai compris ce qu'il en était.

— Comment Van Wyck a-t-il pu penser que cet homme était en état de prendre la mer? demanda Quintero d'un ton mécontent.

— M. Van Wyck m'a dit qu'il avait bu. Mais vous n'êtes pas sans savoir que la fièvre qui précède l'éruption, la migraine et les vomissements peuvent passer pour les effets de l'alcool.

Conrad n'ajouta pas qu'il tenait tout cela pour la punition du manque d'humanité dont Van Wyck avait fait preuve envers le marin blessé.

— Aussitôt que j'ai vu cet homme, j'ai eu peur pour vous, dit-il à Kamala.

— Puis-je faire quelque chose? demanda-t-elle.

— Non, certainement pas! dit sèchement Conrad. Vous allez rester ici, et c'est un ordre.

— La plupart des autres marins sont sûrement vaccinés! s'exclama Quintero. C'est obligatoire dans la plupart des pays.

— Pas en Angleterre, répondit Conrad, ni en Hollande.

Il prononça ces derniers mots d'un ton qui alerta Quintero. Ce dernier lui jeta un coup d'œil aigu :

— Voulez-vous dire que Van Wyck n'est pas vacciné? Voyons, c'est impossible!

— Il prétend avoir toujours évité la fréquentation des médecins et de leurs drogues, mais il ne s'est jamais trouvé en contact avec quelqu'un atteint de la petite vérole.

Il pressa la main de Kamala et sortit. Ils restèrent plusieurs heures sans le revoir.

Il revint tenant à la main la liste de tous ceux qui étaient vaccinés. Le seul Anglais vacciné était Spider. Il l'avait été au Danemark, l'année précédente, car c'était obligatoire dans ce pays.

Il y avait à bord cinq marins danois et ils étaient immunisés ainsi que deux Suédois. Deux Bavarois, quoique vaccinés depuis plus de dix ans, ne couraient aucun danger, de l'avis de Conrad. Mais les Anglais et les Hollandais, parmi lesquels M. Van Wyck, ne s'étaient jamais soudés des facilités qui leur étaient offertes dans presque tous les ports.

— Cela semble incroyable, dit Conrad au petit déjeuner, que l'Angleterre

n'ait pas rendu obligatoire la vaccination qui a pourtant été découverte par un Anglais.

— Papa parlait très souvent du Dr Jenner, dit Kamala, et disait que, grâce à lui, l'un des fléau de l'humanité perdait peu à peu de son pouvoir destructeur.

— Excepté sur les Anglais, marmonna Conrad avec colère.

Il n'y eut bientôt plus de doute : M. Van Wyck vivait dans la terreur. Il arborait un air bravache, répétant à qui voulait l'entendre qu'il était en parfaite santé, d'une vigueur peu commune, que la petite vérole était véhiculée par la crasse et ne l'attaquait qu'aux gens en mauvaise condition physique et qu'en conséquence, il ne courait pour ainsi dire aucun risque.

Pourtant Kamala s'aperçut que, pour la première fois depuis qu'elle était montée à bord du voilier, il ne s'occupait pas d'elle.

Elle n'était plus embarrassée par la hardiesse de ses regards et n'avait pas besoin d'éviter le contact de ses mains ou la trop proche présence de son corps.

Il décida que le plus prudent était de rester au grand air, et durant dix jours ils ne virent pas Van Wyck.

Le dixième jour, Kamala se réveilla en proie à un sentiment d'effroi. Elle n'ignorait pas à quel point Conrad était tourmenté : il était loin de traiter la situation à la légère ou d'en sous-estimer les dangers, comme le faisait le maître du navire. L'homme qui avait apporté la petite vérole à bord était mort au bout de trois jours, enflé au point d'en être méconnaissable.

Le señor avait dit quelques prières avant que le cadavre ne fût jeté par-dessus bord, et Conrad avait insisté pour que l'on recure absolument tout et que l'on désinfecte le pont inférieur.

— Je pense que ce serait une bonne précaution que de nourrir les hommes un peu mieux. Nous avons embarqué des fruits et des légumes à Santa Cruz, mais il n'en reste plus; la viande manque également.

Il n'osait dire ouvertement qu'il était atterré par la façon dont Van Wyck traitait son équipage.

Il n'y avait pas assez de nourriture et les biscuits de mer embarqués en Angleterre étaient déjà pleins de vers.

Tandis que l'arrière du navire était pourvu d'un luxe incroyable, l'avant était mal aéré et dénué du moindre confort.

— Mon Dieu, sir Conrad, vous ne voulez tout de même pas que je chouchoute mes marins! avait tonitrué M. Van Wyck. Quoi que vous leur donniez, ils demanderont davantage; je les paye bien, et s'ils veulent du luxe, qu'ils se le procurent eux-mêmes.

— Ils ne peuvent pas acheter grand-chose pour l'heure, dit sèchement Conrad.

Mais M. Van Wyck avait tourné en dérision l'intervention de Conrad et celui-ci n'avait pu que se taire.

« Que va-t-il se produire aujourd'hui? » se demanda Kamala.

Elle s'habilla et regarda par le hublot; la mer clapotait doucement sous un

ciel sans nuages. Le vent était fort et ils avançaient à vive allure.

« A cette vitesse, nous arriverons au Mexique plus tôt que prévu », se dit-elle.

Elle se rendit au salon où, comme à l'accoutumée, Quintero était arrivé avant elle.

— Des nouvelles? demanda-t-elle.

Il comprit ce qu'elle voulait dire.

— Je n'ai vu personne, répliqua-t-il, tandis que Spider apportait le café.

— Est-ce que tout va bien, Spider? interrogea Kamala à voix basse.

— J'ai peur que non, mademoiselle, M. Conrad est à l'avant : il y a deux hommes qui paraissent atteints.

Kamala se tourna vers Quintero

— Je suis sûre, dit-elle, que ce sont les deux qui ont traîné l'homme à bord. Ceux-là, il est certain qu'ils l'ont touché.

Conrad vint prendre le petit déjeuner, l'air soucieux, et ni Kamala ni Quintero n'eurent besoin de lui poser de questions.

— Deux hommes ont de la fièvre, dit Conrad, et un troisième commence à avoir des vomissements.

Spider lui apporta le petit déjeuner; il s'assit et mangea en silence.

— Laissez-moi vous aider, je vous en prie, dit kamala.

— Si vous pouvez faire quoi que ce soit, répondit Conrad, je vous promets de vous demander assistance. Je ne voudrais pas qu'une femme soit affrontée aux terribles ravages de la petite vérole; mais je sais qu'en souvenir de votre père, vous vous sentez vouée à soulager la souffrance d'autrui. Je puis vous jurer, Kamala, que ceux des hommes qui ont été vaccinés font tout ce qui est en leur pouvoir pour aider les autres.

Il quitta le salon aussitôt après avoir fini son petit déjeuner. M. Van Wyck ne donnait toujours pas signe de vie, mais un peu plus tard, tandis que Kamala s'apprêtait à prendre sa leçon d'espagnol, la porte s'ouvrit sur Spider.

— Il s'agit de mon maître, mademoiselle... Je n'aime pas du tout son visage... Où est M. Conrad?

— Il n'est pas ici, répondit Kamala, mais je vais voir si je puis faire quelque chose.

Spider semblait si troublé qu'il ne formula aucune protestation, et elle le suivit jusqu'à la cabine de M. Van Wyck.

Elle vit immédiatement que le Hollandais commençait à éprouver une raideur dans la nuque et prit son pouls : il était précipité, la température était sûrement très élevée et il ne la reconnut pas.

— Ma tête, murmura-t-il.

Kamala, posant la main sur son front, constata qu'il était brûlant.

Elle dit à Spider d'apporter une boisson fraîche à son maître et monta sur le pont à la recherche de Conrad : il venait de prendre le gouvernail, car l'homme qui tenait la barre s'était senti mal.

Quand il traversa le pont pour descendre se reposer, il fut soudain pris d'un

violent malaise et s'effondra contre le bastingage, incapable de faire un pas de plus.

Deux hommes se portèrent à son secours, et Kamala s'approcha de Conrad.

— M. Van Wyck est atteint, dit-elle d'une voix calme.

— Oh mon Dieu! non! pas un de plus! s'exclama Conrad.

— J'ai peur qu'il n'y ait aucun doute, répondit Kamala. Il a une très forte température et se plaint de maux de tête.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, ne pas approcher de lui, dit Conrad d'un ton furieux. J'ai dit que je ne voulais pas vous voir intervenir. Restez dans votre cabine ou dans le salon.

— Vous ne pouvez pas tout faire vous-même.

— Je le peux et je le ferai, rétorqua Conrad, et je ne veux à aucun prix que vous soyez mêlée à ces choses sordides. Faites ce que je vous dis, Kamala!

Elle leva les yeux sur lui avec un peu d'appréhension, troublée par la colère qu'elle décelait dans sa voix, mais quand le regard de Conrad croisa le sien, son expression s'adoucit.

— J'essaye de faire au mieux pour chacun, dit-il, même si ce n'est pas votre avis. Si vous ne m'obéissez pas, cela ne fera que me rendre les choses plus difficiles.

— Je vous obéirai, dit-elle avec un soupir, et elle redescendit.

M. Van Wyck mourut trois jours plus tard, et lorsqu'elle vit la mer se refermer sur le grand corps enveloppé d'un drap, elle essaya de ressentir du chagrin.

Mais elle savait bien que c'eût été hypocrisie et qu'elle était secrètement contente de n'avoir plus rien à redouter de lui.

Dix autres hommes périrent les uns après les autres, y compris le second du navire. Il n'y avait nul moyen de les soigner. Et ceux qui étaient bien portants ne pouvaient que maîtriser les malades dans leur délire et ensuite les livrer aux flots.

L'équipage se trouva extrêmement réduit. Conrad était maintenant capitaine du bateau et faisait beaucoup plus que sa part. Kamala se rendit compte que jamais il n'avait paru plus satisfait, ni mieux en paix avec le monde et lui-même, car c'était là la vie qu'il connaissait et qu'il aimait.

Dès qu'il eut pris le commandement, il améliora l'ordinaire des marins et abandonna un grand nombre de règles trop dures que M. Van Wyck avait jugées indispensables.

Kamala entendait les marins chanter ou siffloter en travaillant et elle sut sans qu'on eût à le lui dire que *l'Aphrodite* était un bateau plus heureux qu'il ne l'avait jamais été.

Il n'y eut que Spider pour pleurer son maître, mais il transféra vite ses sentiments sur Conrad auquel il prêta allégeance, et accepta, tout en maugréant, qu'on jetât par-dessus bord la plupart des affaires de M. Van Wyck : son matelas, ses draps, ses rideaux et tous les vêtements qu'il avait portés

après leur départ des Açores.

— C'est vraiment du gâchis, mademoiselle! murmura Spider à Kamala.

Elle savait que la destruction d'une belle étoffe était pour lui une cruelle épreuve.

Sur les ordres de Conrad, on avait de nouveau tout frotté et nettoyé avec un désinfectant si puissant qu'un jour Kamala se plaignit qu'on ne pouvait même plus sentir l'odeur de la mer.

Kamala se trouva une seule fois au salon en tête à tête avec Conrad; il était entré juste avant le dîner. Il se tenait dans l'embrasure de la porte et emplissait son regard de la silhouette légère dans sa robe blanche.

Le visage de Kamala s'illumina de joie et elle leva sur lui un regard plein d'amour.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut?

— Mais oui, vous voyez bien.

— Vous n'imaginez pas quel soulagement c'est pour moi de ne plus m'inquiéter pour vous, de ne plus avoir peur.

— Est-ce que vous m'aimez toujours?

Elle dit cela dans un souffle, mais il l'entendit.

— Un jour je vous dirai à quel point.

Il la regarda un long moment. Une flamme brillait dans ses yeux. Puis il sortit du salon, fermant la porte derrière lui.

— Nous voilà tirés d'affaire cinq jours après le dernier cas de petite vérole.

— De ce fait, je trouve que nous devrions renoncer à notre escale à La Havane si nous n'y sommes pas vraiment obligés, dit Quintero. Ils insisteront certainement pour que nous soyons mis en quarantaine, et je ne connais rien de plus agaçant que d'être ancré dans un port, sans avoir la permission de quitter le bateau.

— Je suis de votre avis, dit Conrad, mais il est fort probable que nous serons à court de ravitaillement avant d'atteindre la côte du Mexique.

Conrad discuta de ses intentions avec les hommes, leur témoignant une confiance que M. Van Wyck eût jugée au-dessous de sa dignité.

L'opinion des marins, ainsi que Conrad s'y attendait, fut qu'il fallait atteindre le Mexique aussi vite que possible.

En réalité, ce fut le temps qui trancha la question. Ils pénétrèrent dans une zone de tempête et furent contraints de filer sous le vent, se trouvant ainsi dans l'impossibilité d'accéder à quelque port que ce soit.

Le temps était de plus en plus mauvais, et Conrad demeura nuit et jour au gouvernail.

Les ponts étaient en permanence balayés d'écume blanche et les marins accomplissaient leur tâche courageusement, bien qu'ils fussent épuisés.

Après trois jours de lutte contre les éléments, tandis que le bruit du vent dans le gréement et les craquements sinistres de la coque faisaient craindre le pire à Kamala, Conrad pénétra à grandes enjambées dans le salon.

— Nous entrons dans le golfe du Mexique!

Il semblait terriblement fatigué, mais une note de fierté perçait dans sa voix.

— Dieu soit loué! s'exclama Quintero.

— Le temps devrait être calme maintenant, dit Conrad. J'ai dit à Spider de nous préparer un bon repas ce soir, je sens que nous en avons tous besoin.

« Personne, pensa Kamala, n'en a besoin autant que Conrad. » Il avait été rare pendant tout ce temps qu'il ait pu descendre aux heures normales, se contentant de manger sur le pouce entre deux tours de quart.

Maintenant la tempête était enfin apaisée, une tempête qui avait déchiqueté trois des voiles et abattu un mât.

Le navire n'était plus aussi élégant que lorsqu'il avait quitté les Açores. Tout était blanc de sel; des voiles déchirées jonchaient le pont. Il y avait un tel fouillis de cordages dans tous les coins qu'il semblait qu'on n'en viendrait jamais à bout.

Pourtant Conrad souriait et son équipage aussi.

— Les hommes affirment qu'ils n'ont jamais servi sous un capitaine tel que M. Conrad, dit Spider, et Kamala sentit une onde d'orgueil l'envahir.

— Avez-vous la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvons? demanda le señor, lorsque Conrad les eut rejoints pour le dîner.

— Il me semble que les cartes de Van Wyck ne sont pas tout à fait exactes, répondit Conrad. Je suppose que nous serons bientôt en vue de la côte, probablement demain matin. Mais je n'en suis pas certain : le vent a pu nous emporter au nord ou au sud du Golfe.

— Cette côte n'a jamais été bien délimitée sur les cartes, répliqua Quintero. Quoique les Américains tentent de faire de leur mieux, les Mexicains sont encore méfiants : ils n'aiment pas que les étrangers se mêlent de leurs affaires, et nous savons tous que les Espagnols ont leurs raisons pour garder l'arrière-pays.

— Mais certainement que tout cela va changer, à présent que le Mexique est indépendant? demanda Kamala.

Quintero haussa les épaules.

— On m'a dit que des bateaux partaient pour l'Espagne chargés d'or et d'argent, dit-il. Les aristocrates espagnols, j'en suis certain, auront soin de s'enrichir à la fois ici et dans le vieux monde. Beaucoup d'entre eux ont senti le vent et décidé qu'ils ne quitteraient pas le Mexique les mains vides.

— Et qui les en blâmerait? demanda légèrement Conrad. Voilà un pays où coulent le lait et le miel, ou plutôt l'or et l'argent.

— J'en tombe d'accord avec vous, dit Quintero. Il y a ici une richesse inépuisable, mais les Mexicains sont paresseux et n'aiment pas le travail, si bien qu'elle sera exploitée par le premier homme courageux et fort qui apparaîtra.

— Et cela pourrait être vous, dit doucement Kamala à Conrad.

— Vous êtes trop exigeante! répliqua-t-il.

— Après avoir vu la manière dont vous nous avez conduits ici, dit-elle, je vous crois capable de tout!

Pendant un instant il plongeait son regard dans le sien, puis il se leva.

— Il faut que je retourne sur le pont, dit-il, je ne voudrais pas que notre aventure finisse mal et que nous nous fracassions sur un rocher.

Kamala rit, et elle alla se coucher délivrée de tout souci, une seule chose la désolait : le manque de sommeil de Conrad.

Le jour suivant la mer fut calme, et lorsque Kamala monta sur le pont elle aperçut la côte du Mexique.

— Nous y sommes! nous voilà arrivés! dit-elle à Quintero qui se tenait à la poupe, au côté de Conrad.

— J'ai grande hâte de vous montrer ce pays qui est, selon moi, le plus beau du monde, dit-il, particulièrement en cette période de l'année.

— Il fait une telle chaleur, dit-elle, que j'ai peine à imaginer que nous sommes en janvier. Vous rendez-vous compte que Noël est passé sans même que nous le remarquions?

— Ce n'est pas étonnant, remarqua paisiblement Quintero.

Kamala se souvint alors que c'était le jour où M. Van Wyck avait succombé, tandis que la moitié de l'équipage était en proie à la petite vérole. Elle regretta un instant de n'avoir pu souhaiter un joyeux Noël à Conrad. Puis elle tourna ses pensées vers le présent.

— J'espère, dit-elle, admirer les cactées en fleur. Et aussi les oiseaux. Je n'arrive pas à croire que l'on puisse voir, dans les arbres, des perroquets et des toucans. C'est tellement extraordinaire!

— Vous verrez, ça ne l'est pas du tout!

Kamala, en apercevant la gaieté que reflétait le regard généralement sombre de Quintero, comprit qu'il était aussi excité qu'elle à la pensée de ce qui les attendait. Ils déjeunèrent; Conrad descendit le temps d'avaler rapidement quelques bouchées et leur dit qu'il allait essayer de trouver un port.

— Il est vain de se fier aux cartes, dit-il, mais je suis sûr qu'il en existe un par ici. Il est maintenant vital que nous trouvions des vivres et de l'eau, nous allons bientôt tomber à court.

On était à peu près au milieu de l'après-midi, lorsque Kamala, qui était montée sur le pont dans l'espoir d'apercevoir la terre, vit deux bateaux qui faisaient voile dans leur direction.

Ils étaient petits mais rapides. Conrad cria à un matelot de leur faire des signaux et demanda au señor de bien vouloir épeler « Où sommes-nous? » en espagnol.

Le marin envoya le signal : pas de réponse. Les bateaux continuaient d'approcher.

— Qu'en dites-vous? demanda Conrad.

— Je pense que ces bateaux sont de construction américaine, répondit Quintero, ils ne sont certainement pas mexicains.

— Il semble qu'ils soient armés, dit Conrad, les observant au télescope.

— Voilà qui est étrange!

— Ils font des signaux maintenant, dit Conrad, c'est sûrement en espagnol.

Pouvez-vous les déchiffrer?

— Bien sûr, répondit le señor.

Il épela les lettres et Kamala les écrivit.

— « Continuez tout droit », annonça-t-elle.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Conrad. Est-ce un ordre ou bien nous proposent-ils de l'aide? Répondez que nous cherchons un port et des vivres.

Le matelot transmet le message. La réponse fut : « Continuez tout droit. »

— Eh bien! c'est ce que nous allons faire, dit Conrad. Je pense qu'ils essayent de nous aider.

Il les observait avec sa longue-vue.

— Presque tous les marins sont des Noirs, dit-il, mais très bien vêtus. Ils sont armés de canons fort lourds pour de si petits vaisseaux. Il s'agit certainement de patrouilleurs.

— Le nouveau gouvernement doit être étonnamment efficace, dit le señor sèchement.

L'un des bateaux était maintenant passé sous le vent, et escortait le grand voilier dans la direction du port. Le second le suivait de près.

— Dites-moi, nous voilà royalement escortés, observa Conrad. Espérons que nous serons aussi aimablement reçus.

Kamala courut à sa cabine pour mettre la nouvelle robe que Spider lui avait faite depuis qu'ils avaient quitté les Açores. Il venait juste de la terminer, ayant été trop préoccupé par l'épidémie pour avoir le temps de coudre. Il avait très habilement drapé de la mousseline blanche sur un jupon de satin rose, et, portée par Kamala, son œuvre avait l'éclat et le lustre d'une perle.

Il avait confectionné une ceinture avec un ruban, et de minuscules nœuds roses relevaient la mousseline et ornaient les courtes manches. Elle semblait encore plus jeune et romantique, lorsqu'elle monta rejoindre Conrad. Le bateau s'approchait du port de Mexico.

— Je vois quelque chose qui ressemble davantage à une lagune qu'à un port, fit remarquer Conrad.

— Je pense qu'il y a nombre de lagunes dans le golfe, répondit le señor. Je n'y ai jamais pénétré, mais je suis sûr que certaines d'entre elles sont à l'abri du vent, et que l'on peut y jeter l'ancre.

Les arbres se dressaient sur la grève et, sur les collines, Kamala pouvait déjà apercevoir les cactées avec leurs fleurs jaunes ou pourpres. Plus bas se trouvait la forêt qui semblait une jungle impénétrable.

— C'est beau et plein de mystère, murmura Kamala.

— Attendez seulement de pénétrer dans les terres, dit Quintero. Vous aurez le sentiment d'entrer dans un monde fabuleux, à la fois primitif et si exaltant que l'on commence à comprendre là le peu d'importance de l'être

humain.

Kamala ne pouvait détacher son regard de la glorieuse beauté des cactus. Elle n'eût jamais imaginé qu'il pût exister de telles couleurs.

Puis ils aperçurent devant eux, à l'extrémité de la lagune, un énorme bâtiment blanc.

A partir des terrasses, des escaliers conduisaient jusqu'au bord de l'eau, et des personnes somptueusement vêtues les attendaient sur le quai. Même à cette distance, Kamala pouvait distinguer les redingotes rouges, ornées d'or scintillant, l'éclat des épaulettes et des décorations.

— On nous attend, voilà qui est clair, dit sèchement Conrad. Qu'est-ce que cela signifie?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Quintero.

Le petit bateau qui précédait *l'Aphrodite* fit signe de jeter l'ancre, les hommes commencèrent à descendre les voiles.

— Il y a un bateau qui se dirige vers nous, dit Kamala, avec à son bord un homme fort élégant.

— Il a la peau foncée, remarqua Conrad à voix basse.

Quintero attendit que le bateau s'approche un peu avant de répondre :

— C'est un mulâtre, quelque majordome, je pense. Le propriétaire de cette maison est sûrement un important personnage, sans aucun doute un Espagnol.

Il souriait en parlant, mais Kamala remarqua que le regard de Conrad était soupçonneux.

— Encore une chose, dit le señor, tandis que le bateau s'approchait, laissez-moi vous présenter. Il est important que vous fassiez impression sur les Mexicains et surtout sur les Espagnols.

Il jeta un coup d'œil sur Conrad et Kamala et eut un rire bref.

— C'est une chance que vous soyez tous deux si distingués.

— Espérons qu'ils seront de votre avis, répondit Conrad, et que cela les persuadera de nous ravitailler.

— Laissez-moi faire, dit le señor.

Le bateau aborda *l'Aphrodite* et Kamala vit que le personnage le plus richement vêtu, uniforme rouge chamarré d'or, était un mulâtre.

Lorsqu'il monta à bord, ils purent constater qu'il était de très haute taille. Il ôta son chapeau orné de plumes multicolores et, s'inclinant avec une politesse exagérée, dit dans un espagnol assez correct :

— Madame, Votre Honneur, je vous souhaite la bienvenue au nom de Son Excellence Don Miguel Moneda.

Le señor Quintero s'inclina à son tour et répliqua :

— Nous sommes extrêmement sensibles à l'accueil de Son Excellence Don Miguel Moneda. Veuillez informer votre maître que le capitaine de ce navire est un noble Anglais qui serait très heureux de le rencontrer.

Ils continuèrent à échanger des paroles fleuries pendant un moment, puis le señor, Kamala et Conrad furent conduits à terre.

Conrad donna des instructions aux hommes avant de quitter le bateau et

Kamala remarqua qu'il avait à la main une petite serviette de cuir.

En approchant de la maison, ils s'aperçurent qu'elle était encore plus grande, plus luxueuse qu'ils l'avaient pensé, et, lorsqu'ils montèrent la volée de marches de marbre, Kamala fut extrêmement impressionnée.

Le mulâtre dans son flamboyant uniforme les conduisit dans la maison.

Le señor Quintero avait expliqué à Kamala que les demeures mexicaines, grandes ou petites, étaient toutes bâties sur le même modèle, en carré. Au centre, se trouvait un patio avec une fontaine sur lequel donnaient toutes les pièces : les plus nobles étant situées au premier et au second étages.

En effet, ils montèrent un escalier dont la rampe était en argent et furent introduits dans une immense pièce, qui faisait presque toute la largeur de la maison. Kamala en eut le souffle coupé : les murs étaient sculptés et décorés d'or, le sol fait d'un marbre précieux, et de magnifiques lustres de cristal et d'or étaient suspendus au plafond. Tout cela avait été sûrement importé d'Espagne.

Il y avait partout de l'or, des tables d'or, des chaises d'or et, à l'extrémité de la salle, sur un trône abrité d'un dais de velours rouge, se trouvait Son Excellence Don Miguel Moneda en personne.

Le mulâtre s'approcha de lui, courbé presque jusqu'au sol, et Kamala ne put s'empêcher de ressentir, car il leur fallait traverser toute la pièce pour arriver jusqu'à lui, une sensation d'humiliation.

Le señor Quintero salua Don Miguel, puis présenta Conrad et Kamala. Il les décrivit comme des gens de la plus haute importance, et cela avec tant de brio et d'éloquence que Kamala se retint de rire. Don Miguel écoutait gravement.

Il ne s'était pas levé pour les accueillir. Kamala lui trouva des traits aristocratiques : avec ses cheveux noirs et son front haut, il avait l'air d'un autocrate impérieux et dominateur. Il n'y avait pas de doute : cet homme était un Espagnol de haute naissance, orgueilleux et austère.

A l'opposé de ses serviteurs, il était sobrement vêtu de noir, et le seul bijou qu'il portait était un anneau orné d'un énorme diamant.

Il écouta attentivement le señor, et lorsque celui-ci eut terminé, il se leva lentement de son trône et commença à descendre les degrés pour venir les saluer.

— Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue au Mexique, sir Conrad Veryan, dit-il à Conrad en lui tendant la main.

— Nous sommes heureux de nous trouver ici, Votre Grandeur, répondit Conrad en anglais.

— Je regrette... de ne parler... qu'imparfaitement votre langue, dit lentement Don Miguel.

— Il est déjà remarquable que vous parliez un anglais aussi aisé! s'écria impulsivement Kamala.

Don Miguel tourna les yeux vers elle; il semblait surpris qu'elle se fût permis d'interrompre la conversation. Légèrement embarrassée, elle fit une

révérence.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Bienvenue à vous également, señorita. Ma demeure tout entière et tout ce que je possède sont à votre disposition.

— *Muchísimas gracias*, vous êtes très aimable, dit Kamala en espagnol.

— Mais vous parlez notre langue!

— Un peu, répondit-elle, et j'espère parfaire ma connaissance de l'espagnol avant de quitter le Mexique.

— Espérons que ce départ n'est pas trop proche.

Elle lui sourit.

— On vous a préparé un repas, dit-il. En attendant, sir Conrad, me ferez-vous l'honneur de boire un verre de vin en ma compagnie?

— Nous en serons ravis, répondit Conrad, et je demande à Votre Excellence d'être assez aimable pour vouloir bien faire apporter quelque ravitaillement à mon équipage.

Le señor Quintero traduisit la requête de Conrad, mais Don Miguel fit un geste qui signifiait qu'il se trouvait bien au-dessus de pareils détails.

— On a déjà pris des dispositions.

— En ce cas, je vous en remercie du fond du cœur, dit Conrad.

— Nous sommes extrêmement reconnaissants à Votre Excellence, reprit Kamala en espagnol. Nous avons en effet essuyé une redoutable tempête avant d'atteindre le havre du golfe du Mexique et nous sommes quelque peu à court de vivres; nous avons eu une traversée très pénible.

Elle se rendait compte que si l'Espagnol semblait l'écouter avec attention, il ne prenait, en fait, aucun intérêt à leurs mésaventures.

Elle sentait qu'il était préoccupé de ses propres pensées; et quelles qu'elles fussent, elles les concernaient tous. Ils furent conduits dans un salon magnifique, presque aussi impressionnant que ce que Kamala nommait à part elle la « Salle du Trône »; là encore il y avait profusion de sculptures d'or, mais aussi des tableaux représentant les ancêtres du propriétaire, de confortables sièges, des sofas.

Des serviteurs somptueusement vêtus firent leur apparition, portant un vin léger et doré que Kamala trouva délicieux.

— Je le cultive moi-même, expliqua Don Miguel. Ici, dans mon royaume, je vis pratiquement en autarcie, je possède tout ce qui est nécessaire.

Kamala se dit qu'elle devait avoir mal traduit le mot « royaume ». Il avait certainement voulu dire une province. Mais Don Miguel continuait :

— Oui, j'ai tout ce qu'il faut; ici, comme vous allez vous en rendre compte, je règne en maître. Ceux qui me servent obéissent à mes ordres et nul ne s'oppose à ma volonté, car je suis le roi, le législateur, et pour certains je suis même un dieu.

Kamala leva les yeux avec surprise et se demanda si ses connaissances en espagnol ne la trahissaient pas. Il parlait calmement, sans élever la voix, et pourtant il était impossible que les mots qu'il prononçait ne fussent pas

exagérés.

Brusquement il se leva :

— Certaines affaires me réclament, dit-il. On va vous montrer vos chambres et vous pourrez vous y reposer. Je vous invite à ma table pour 9 heures. *Muy buenos dias, señorita.*

Avant qu'ils eussent pu répondre, il avait quitté la pièce. Kamala regarda le señor Quintero :

— A-t-il réellement dit que son domaine était un royaume et qu'il en était le roi? demanda-t-elle.

— Oui, c'est ce qu'il a dit, répondit le señor. Tout cela ne me plaît guère, sir Conrad, cet homme a quelque chose d'étrange.

— C'est également mon opinion, acquiesça Conrad.

Chapitre 8

Il n'eurent pas le temps d'en dire plus, car un homme fit irruption dans la pièce et se répandit en compliments :

— Je suis l'aide de camp de Son Excellence, dit-il en espagnol, j'étais absent lors de votre arrivée, acceptez je vous prie mes plus humbles excuses et considérez-moi comme votre dévoué serviteur.

Il s'inclina devant Kamala et serra la main de Conrad et de Quintero. Il était jeune et d'aspect agréable, mais avait cet air à la fois autoritaire et condescendant que Kamala commençait à attribuer systématiquement aux Espagnols nés au Mexique.

Leur langage avait beau être flatteur, ils avaient beau être prodiges de compliments, leurs yeux demeuraient durs, et elle ne pouvait s'empêcher de trouver à leurs lèvres un pli cruel.

— Je serais très heureux, dit tranquillement Conrad, de pouvoir à présent me rendre sur mon bateau et vérifier que mes hommes ont bien reçu les vivres et l'eau que Son Excellence a promis de leur donner.

— Vous n'avez certainement aucun souci à vous faire à ce sujet, sir Conrad, répondit l'Espagnol.

— Ils sont sous ma responsabilité et je leur dois de m'occuper d'eux, répliqua Conrad.

— Regardez par la fenêtre, je vous prie, sir Conrad, et vous pourrez constater qu'ils s'apprêtent à mettre pied à terre.

Conrad marcha jusqu'à la fenêtre qui ouvrait sur un balcon et, debout dans le soleil, vit une barque chargée de marins qui s'éloignait du navire.

Au bout d'un moment, il dit :

— Il semble qu'ils quittent tous le bateau; il devrait rester deux hommes à bord.

— On s'est également occupé de cela, dit l'Espagnol. Deux de nos hommes montent la garde à bord de votre voilier, tandis que les vôtres vont prendre du bon temps au port. C'est bien la coutume après une si longue traversée, n'est-ce pas?

Kamala vit que Conrad n'était pas content que l'on eût contrevenu à ses ordres, mais il était difficile de trouver un reproche à formuler.

— Je suppose que mon valet se trouve parmi ceux qui sont sur cette barque, dit-il froidement après un instant d'hésitation. J'aimerais l'avoir auprès

de moi.

— Mais bien sûr, acquiesça l'Espagnol.

— Et puisque nous devons dîner avec Son Excellence, intervint le señor, peut-on nous apporter nos vêtements de soirée?

— On y a également veillé.

— Votre hospitalité est absolument extraordinaire, remarqua Conrad, mais sa voix avait un ton légèrement sarcastique.

— Nous faisons de notre mieux pour vous recevoir dignement, répliqua l'Espagnol. (Il regarda la pendule de bronze sur la cheminée et dit :) Je suis sûr qu'à présent vous aimeriez voir vos chambres et vous reposer.

— Ce serait en effet une excellente idée, dit Kamala qui pensait à quel point Conrad avait peu dormi durant les jours de tempête. J'espère tellement voir demain vos étonnantes cactées et les oiseaux que le señor m'a décrits! Je suis sûre qu'ils sont merveilleux.

— C'est vrai, dit en souriant l'Espagnol, et j'espère bien avoir le plaisir d'escorter la señorita si elle désire visiter notre belle région.

Il ouvrit la porte et Kamala sortit sur le balcon qui faisait le tour du patio.

Il était en marbre, frais au toucher, bien qu'à cette heure de la journée la maison fût étouffante.

On entendait le bruit de l'eau qui jaillissait de la fontaine pour retomber dans un bassin de pierre sculpté de dieux et de déesses.

Mais avant que Kamala ait eu le temps d'observer tout cela l'Espagnol ouvrit une porte un peu plus loin :

— Voici le salon, sir Conrad, dit-il, que les invités logés de ce côté de la cour ont à leur disposition et que vous utiliserez comme vous l'entendrez. Personne ne viendra vous y importuner, vous pouvez être tout à fait tranquille sur ce point.

— C'est très aimable à vous, dit Kamala avant que Conrad pût parler.

La pièce était semblable à celles qu'elle avait vues précédemment : haute de plafond, luxueusement meublée et très confortable.

— Votre chambre, señorita, continua l'Espagnol, est la pièce voisine, et les deux messieurs sont de l'autre côté. Vous trouverez des femmes de chambre pour s'occuper de vous et vos vêtements ont déjà été apportés ici et déballés.

Il était étrange, pensa Kamala, qu'ils n'aient pas été consultés sur le choix des vêtements qu'ils désiraient, mais il eût semblé grossier de se plaindre, et elle ne put que remercier de nouveau l'Espagnol.

Elle entra dans la chambre en jetant un coup d'œil rapide à Conrad, espérant qu'il comprendrait qu'elle désirait lui parler.

Mais il ne la regardait pas et parlait à voix basse au señor; ce fut donc avec le sentiment d'être laissée à elle-même que Kamala entendit la porte se refermer derrière elle.

Sa chambre avait d'imposantes proportions et là aussi on avait employé beaucoup d'or particulièrement pour orner les montants du lit; entouré d'une moustiquaire, il était surmonté d'un baldaquin sculpté de colombes d'or.

Deux femmes de chambre attendaient pour aider Kamala à se déshabiller : c'étaient de jolies filles à la peau sombre et aux grands yeux; elles avaient de belles dents, de longs cheveux, et de petites mains fort peu efficaces; elles se déplaçaient lentement et parlaient d'un ton presque langoureux.

Toutes deux portaient des vêtements mexicains. Elles avaient des jupons de satin jaune, et le reste de leur toilette était fait de soie écarlate, brodée d'or et d'argent; les manches et le corselet étaient de batiste bordée de dentelle.

Kamala se rendait compte que c'était là un costume de paysanne, mais elle pensa que peu de paysannes devaient en porter d'aussi raffinés.

Les jeunes Indiennes parlaient l'espagnol, ou plutôt une sorte de dialecte assez difficile à saisir. Quand elle se fut déshabillée, Kamala se sentit fatiguée et n'eut pas le courage d'essayer de converser avec elles.

Elle était étendue sur le lit, vêtue du délicieux chiffon qui lui tenait lieu de chemise de nuit.

Les femmes de chambre la recouvrirent d'un drap de linon très fin, puis fermèrent la moustiquaire, baissèrent les stores et sortirent de la pièce.

Derrière les fins rideaux blancs, Kamala avait l'impression d'être une nymphe enveloppée de brume.

Elle avait presque le sentiment de se trouver dans un autre monde, un monde à part, et pourtant elle n'éprouvait pas de réel effroi.

Conrad était tout près d'elle. Conrad était dans une chambre proche, et elle pria qu'ils puissent tous ensemble avoir une conversation après s'être reposés tous les deux.

Elle s'endormit en pensant à lui; aussi ne manifesta-t-elle aucune surprise, quelques heures plus tard, en le voyant près de son lit, juste derrière la moustiquaire.

Elle apercevait ses larges épaules se découpant dans la lumière qui venait de la fenêtre.

Il devait avoir levé les stores, car le soleil était maintenant beaucoup plus bas, et il semblait à Kamala entouré d'un halo d'or.

Elle le regarda rêveusement et il tira le rideau.

Il avait fait si chaud que, dans son sommeil, elle avait repoussé le fin drap de linon, et son corps apparaissait sous la légère chemise de nuit.

— Vous êtes belle, dit-il enfin d'une voix rauque, bien plus belle encore que dans mon souvenir.

Elle vit une flamme soudaine dans son regard, rougit, et avec un petit cri, tendit la main pour saisir le drap et s'en recouvrir.

— Je vous aime, dit Conrad s'asseyant au bord du lit.

— Je voulais vous voir, dit Kamala timidement. J'espérais que vous trouveriez un moyen pour que nous puissions nous parler.

— Ce n'a pas été chose facile, dit Conrad, j'ai dû escalader mon balcon et passer sur le vôtre.

Surprise, elle ouvrit de grands yeux.

— Mais pourquoi?

— Parce que le corridor est plein de serviteurs, dit-il, et j'ai pensé que bien que nous soyons frère et sœur, ils pourraient trouver surprenant que j'aille vous rendre visite avant même que vous soyez vêtue.

Il se tut un instant, les yeux pétillants de rire contenu :

— Ou très peu vêtue.

Kamala rougit de nouveau :

— Vous n'avez pas le droit de vous glisser dans ma chambre lorsque je ne m'y attends pas, dit-elle d'un ton accusateur.

— Vous êtes vraiment très belle, dit-il.

De nouveau sa voix était grave, et elle comprit qu'elle le troublait; elle lui tendit les mains, mais il recula légèrement.

— Je n'ose pas vous toucher, dit-il. Si je le faisais, nous oublierions sans doute qui nous sommes censés être, Kamala. Il nous faut garder notre sang-froid.

— Qu'entendez-vous par là? demanda Kamala, voyant qu'il parlait sérieusement.

— Je ne comprends pas réellement ce qui se passe, dit Conrad. Je voulais sortir pour parler à nos marins, mais les Espagnols ont rendu la chose impossible. Ils ne m'ont pas vraiment interdit de le faire, mais ils ont fait surgir de multiples obstacles : on était en train de leur servir un repas, ils étaient loin de la maison, et tout cela avec une courtoisie telle qu'il était impossible de passer outre.

— Je ne comprends rien à leur attitude, dit Kamala.

— Moi non plus, répondit Conrad, et Spider m'a raconté que les serviteurs de Don Miguel étaient montés à bord et avaient littéralement ordonné à nos hommes de quitter le bateau. Apparemment on leur a dit d'empaqueter nos affaires, avant même que nous soyons à quai. Peut-être est-ce là l'hospitalité espagnole, mais cela me paraît étrange.

— Qu'en pense le señor Quintero? demanda Kamala.

— Il est aussi embarrassé que moi, répondit Conrad, et il est également d'avis que nous soyons très prudents dans nos propos au salon. Il prétend qu'il est fréquent chez les Espagnols, qui ont le goût de l'intrigue, d'écouter tout ce que disent les invités.

— Mais comment pouvez-vous savoir que personne n'écoute en ce moment? demanda Kamala.

— C'est, en effet, possible, répondit Conrad, mais le señor pense que votre chambre est en principe la plus sûre; les Espagnols ont une piètre opinion des femmes et il ne leur viendrait pas à l'esprit de discuter quoi que ce soit avec leurs épouses ou avec leurs maîtresses.

— Je suis si heureuse que vous ne pensiez pas ainsi, observa Kamala.

— Je veux discuter de tout avec vous, toujours, dit Conrad; je vous veux avec moi, je veux que vous fassiez partie de moi-même, je ne peux supporter que vous soyez loin de moi.

Elle sentit la passion dans sa voix et, dans un tendre élan, elle s'assit sur le

lit et son visage se trouva près du sien.

— C'est parce que vous pensez ainsi que je vous aime, dit-elle. Tout ce que je désire, c'est que nous soyons toujours ensemble.

La sentant si près de lui, Conrad ne put se contrôler plus longtemps.

Il l'écrasa contre lui, l'empêchant de respirer, et prit ses lèvres; puis comme elle frissonnait sous son baiser et palpitait de désir, il relâcha son étreinte. Il la recoucha sur les oreillers et tira sur elle le drap de linon.

Avant qu'elle pût dire quelque chose, il tira les rideaux, et elle vit sa silhouette se découper sur le soleil couchant et disparaître sur le balcon.

Elle attendit un moment, laissant se calmer les battements de son cœur; puis elle se leva et marcha jusqu'à la fenêtre, se rendant compte avec effroi des dangers qu'il avait courus pour arriver jusqu'à elle.

Chacun des balcons donnant sur la mer était séparé du suivant par une sorte de gigantesque grille en fer forgé.

Pour venir jusqu'à elle, Conrad avait dû contourner cet écran à l'endroit où il saillait de la balustrade. S'il était tombé, il se serait écrasé sur la terrasse pavée de pierres.

« Comment peut-il être si téméraire? » se demanda Kamala.

Appuyée au balcon, elle regardait la mer; elle pouvait voir *l'Aphrodite* à l'ancre, avec son grand mât brisé; elle remarqua qu'il y avait beaucoup d'autres petits bateaux dans la baie. C'est alors qu'arriva de la mer un autre voilier. Il glissait doucement, comme un grand oiseau, sa délicate silhouette reflétée sur l'eau claire.

Peut-être d'autres invités, pensa Kamala, observant le voilier, tandis qu'il approchait de plus en plus de la demeure.

Elle entendit l'ancre tomber. Elle vit les marins grimper aux mâts comme de petits singes, rouler les voiles et les attacher aux vergues.

Ce voilier était plus grand que le leur.

Elle avait pensé jusqu'ici que *l'Aphrodite* était le plus beau bateau du monde, mais elle pensait maintenant que ce nouveau venu était encore plus élégant et probablement beaucoup plus rapide.

« Il faut que j'en parle à Conrad », se dit-elle, excitée, et elle retourna dans sa chambre.

Elle se demandait comment appeler les servantes, lorsque celles-ci pénétrèrent dans sa chambre en lui disant qu'il était l'heure de s'habiller pour le dîner.

Elles ouvrirent une porte que Kamala n'avait pas encore remarquée et qui donnait directement sur une baignoire encastrée dans le sol. Elle était en argent entourée d'une sorte de balustrade d'or.

L'eau était fraîche et parfumée, et quand elle se fut baignée, les Indiennes l'enveloppèrent dans d'immenses serviettes d'un bleu tendre et la frottèrent doucement. Une des servantes brossa et lissa sa chevelure, l'autre apporta sa chemise et ses jupons de soie. Puis, tandis qu'elle attendait qu'on lui apporte sa robe du soir, on frappa à la porte.

L'une des servantes alla ouvrir, et une femme d'un certain âge, indienne également, entra, portant la plus merveilleuse toilette que Kamala eût jamais vue. Elle était de satin blanc drapé et froncé, et, autour du profond décolleté et sur les courtes manches, étincelaient des pierres qu'au premier coup d'œil Kamala reconnut pour des diamants.

Elle regarda de plus près : c'étaient en effet des diamants, par douzaines, et sertis de perles.

— C'est pour vous, señorita, un présent de Son Excellence, dit la plus âgée des servantes en faisant une profonde révérence.

— Pour moi ! s'exclama Kamala, mais je ne peux vraiment pas accepter...

Elle se tut, se demandant si refuser un tel présent ne serait pas considéré comme une insulte. Elle sentait confusément qu'il serait maladroit d'offenser leur hôte, celui-ci étant certainement le type d'homme qui ne s'attend qu'à une soumission humble et reconnaissante de la part de ceux qu'il honore de ses dons.

— C'est très aimable ! dit Kamala avec hésitation, mais peut-être cela ne m'ira-t-il pas...

— Ce sera sans doute un peu trop large à la taille, señorita, répondit l'Indienne d'un certain âge, mais j'ai là du fil et une aiguille, et si la señorita veut bien être assez aimable pour rester un moment immobile, je vais faire les retouches nécessaires.

Kamala pensa qu'elle ne pouvait qu'acquiescer. Elle laissa les servantes la revêtir de la robe, et elle dut en convenir, en se contemplant dans un miroir : c'était vraiment une très belle robe.

— C'est une robe qui vient d'Espagne, dit la plus âgée des servantes tandis qu'elle reprenait la taille qui, ainsi qu'elle l'avait prévu, était trop large pour Kamala.

— Et les diamants ? demanda Kamala.

— C'est moi qui les ai cousus, répondit la femme, une note de fierté dans la voix.

— Vous avez fait là un travail remarquable, observa Kamala.

— C'est ma mère qui me l'a appris, señorita, dit-elle.

Lorsque Kamala fut prête, elle se demanda comment Conrad la trouverait. D'une certaine façon elle était excitée à la pensée qu'il allait l'admirer, la trouver plus belle peut-être avec cette toilette plus élégante que toutes celles qu'elle avait portées jusqu'ici.

En même temps elle éprouvait quelque appréhension à l'idée qu'il estimerait sans doute qu'elle n'aurait pas dû accepter un tel cadeau.

« Je la laisserai ici en partant, se dit-elle. On peut très facilement utiliser à nouveau les diamants. »

Puis elle ne put s'empêcher de penser que les pierres avaient beaucoup de valeur et que, si réellement Son Excellence avait l'intention de lui en faire cadeau, elle serait en possession d'une petite fortune.

Elle écarta cette pensée. Elle était certaine que Conrad ne voudrait pas

qu'elle accepte de bijoux d'un autre homme.

De toute façon, elle pensa que c'était à lui de décider ce qu'elle devait faire. Elle eut chaud au cœur en songeant qu'elle pouvait s'appuyer sur lui.

Il la protégerait et veillerait sur elle car il l'aimait. Elle sentit un frisson la parcourir et ressentit le besoin d'être auprès de lui, tout de suite.

Elle remercia aimablement les servantes et se rendit dans le salon. Il y avait là Quintero, mais Conrad ne s'y trouvait pas.

— Où est mon frère? demanda-t-elle.

Elle se rendit compte en disant ces mots que c'était une question indiscreète, et que le señor ne souhaitait pas y répondre. Elle se souvint que Conrad l'avait avertie du danger qu'ils couraient d'être espionnés dans le salon.

— Il ne doit pas être en retard au dîner, dit-elle, ce serait vraiment peu courtois.

— Je serais très surpris que nous passions à table à 9 heures, dit le señor. Les Espagnols dînent tard et de plus ils sont rarement exacts.

— Eh bien attendons, dit Kamala, en s'asseyant sur le sofa.

Il lui était désagréable de penser que chaque parole qu'elle prononçait était peut-être écoutée, que peut-être l'un des panneaux sculptés cachait un espion qui non seulement l'entendait, mais encore observait ses gestes.

— Il fait très chaud, dit-elle au bout d'un instant.

Elle traversa la pièce et sortit sur le balcon.

La lagune était vraiment splendide, sous le ciel cramoisi et safran, traversé de traits d'améthyste. Au-dessus de leurs têtes scintillait la première étoile, semblable à l'un des diamants de la robe de Kamala.

Le señor s'approcha d'elle.

— D'où vient cette robe?

— Elle m'a été offerte par Son Excellence.

— Elle est magnifique et les diamants valent sûrement plusieurs milliers de livres.

— C'est bien ce que je pensais, dit-elle nerveusement. Croyez-vous que je n'aurais pas dû l'accepter?

Le señor haussa les épaules.

— Les couchers de soleil sont toujours très beaux, dit-il à voix haute.

A ce moment-là, ils entendirent Conrad arriver près d'eux sous le balcon. Kamala l'enveloppa d'un regard et comprit aussitôt que quelque chose le tourmentait.

— Que se passe-t-il? commença-t-elle.

Mais avant qu'elle ait pu terminer sa phrase, elle aperçut l'aide de camp espagnol qui suivait Conrad. Il lui baisa la main, s'inclina devant Quintero et dit :

— Son Excellence va vous accueillir au salon.

Tandis qu'elle précédait les deux hommes en se rendant au salon, Kamala avait l'impression qu'ils étaient tous des écoliers, convoqués par leur maître.

Don Miguel n'était pas encore là lorsqu'ils pénétrèrent dans la pièce où il

les avait reçus lors de leur arrivée, mais il fit son apparition cinq minutes plus tard, toujours vêtu de noir, mais portant cette fois une chemise blanche à jabot, dont les boutons de diamant avaient la taille d'un shilling.

Il sembla à Kamala, tandis qu'elle plongeait dans une révérence, qu'il parcourait du regard la toilette qu'il lui avait offerte d'une manière qui la réduisait, elle, à une quantité négligeable, et cela lui enleva toute assurance.

Puis il s'adressa à Conrad d'un ton uni et conventionnel, affectant d'ignorer Quintero, comme si ce dernier était indigne de son attention.

Enfin, après avoir échangé quelques phrases banales, ils allèrent dîner.

La « Salle des Banquets » était presque aussi impressionnante que la « Salle du Trône ».

Ici encore les murs étaient plaqués d'or et de magnifiques tableaux étaient accrochés aux murs dans des cadres sculptés.

La table était recouverte d'une nappe de dentelle et d'ornements d'or incrustés de diamants.

Tout était si beau que Kamala ne put retenir une petite exclamation. Don Miguel s'assit sur une chaise de cuir espagnol à haut dossier. Kamala était à sa droite, Conrad à sa gauche.

— Vous admirez ma table? demanda-t-il.

— Oh oui! répondit Kamala. Elle est extraordinaire! Je suis persuadée qu'il n'y en a pas de plus belle au monde.

— J'aime à vous l'entendre dire, observa Don Miguel. Vous serez surpris d'apprendre que tout a été exécuté ici d'après mes dessins et par mes propres artisans.

— C'est incroyable, intervint Conrad. Je pensais qu'ils remontaient à des temps très anciens et qu'ils venaient d'Espagne.

— Les originaux en viennent effectivement, lui répondit Don Miguel, mais j'ai appris aux Indiens à reproduire avec une grande exactitude les modèles que l'on met sous leurs yeux. Bien sûr, le métal et les bijoux sont de mon choix.

— Le señor Quintero nous a dit au cours de notre traversée combien les diamants sont beaux au Mexique, dit Kamala. (En disant ces mots, elle caressa des doigts ceux qui ornaient sa robe.) Et je dois remercier Votre Excellence de m'avoir prêté la magnifique toilette que je porte ce soir.

— Prêté! dit sèchement Don Miguel. C'est un présent.

— Je ne pense pas... (Kamala s'aperçut que Conrad fronçait les sourcils et elle se reprit vivement :) Je ne pense pas trouver les mots qu'il faut pour vous remercier d'un si généreux présent.

— Je ne tiens pas à être remercié, dit Don Miguel avec hauteur.

Il changea de sujet.

— Demain, dit-il en se tournant vers Conrad, vous verrez le *Santa Maria*, mon nouveau voilier. Je l'ai fait construire en Amérique.

— Je l'ai vu arriver ce soir, intervint Kamala, il est superbe, comme tout ce que vous possédez.

— Je suis heureux de savoir que c'est là votre opinion, répliqua Don Miguel. Je veux ce qu'il y a de mieux et dans tous les domaines. Je n'accepterais jamais d'avoir en ma possession quoi que ce soit qu'un autre homme puisse posséder également. (Ses yeux se posèrent un moment sur Kamala, puis il ajouta :) De nombreux Indiens ont un don de seconde vue, et le pouvoir de déchiffrer l'avenir. On m'a prédit lors de ma naissance que je régnerais sur ce pays. Récemment on m'a fait une autre prédiction.

— Et quelle est-elle? demanda Kamala avec intérêt.

— On m'a dit que je trouverais une reine, répondit-il.

— De telles prophéties se réalisent-elles jamais? demanda Kamala.

— La voyante dont je parle ne s'est jamais trompée, répondit Don Miguel. Elle m'a dit que ma reine aurait la peau blanche et viendrait de l'autre côté de la mer.

Il parlait de nouveau avec cette voix étrange qui avait été la sienne le jour de leur arrivée.

— Votre voilier est à coup sûr la reine de la mer, dit Conrad.

Il n'avait compris qu'une faible part de ce que Don Miguel avait dit.

— Je l'ai vu entrer au port ce soir et je me suis rendu compte à quel point il est facile à manœuvrer. Et je suppose qu'il est capable de laisser très facilement derrière lui n'importe quel bateau.

— J'ai l'intention de me rendre bientôt en Espagne, dit Don Miguel, je vous dirai ensuite si votre jugement s'est révélé exact, mais je suis certain qu'il l'est.

— Je ne vous offre pas de faire la course avec vous jusqu'en Europe, dit légèrement Conrad.

— Ce serait en effet inutile, répondit Don Miguel.

Conrad marqua un instant d'hésitation, puis il dit :

— Ce que j'espère trouver au Mexique, c'est une cargaison. Vous n'êtes pas sans savoir. Excellence, que nos voiliers peuvent transporter d'importantes cargaisons!

Don Miguel regarda Conrad comme si celui-ci avait proféré une impertinence.

— Une cargaison? interrogea-t-il.

— Oui, Votre Excellence.

Il y eut un silence. Apparemment, Don Miguel n'avait nullement l'intention de donner la moindre information à Conrad.

Kamala se demanda si l'aide de camp, assis près d'elle, serait plus complaisant. Mais elle sentit qu'il était temps de changer de sujet, et elle se mit à parler de choses et d'autres.

Le dîner fut lentement servi, donc fort long, mais les plats étaient délicieux; beaucoup d'entre eux étaient très différents de ce que connaissait Kamala.

Il y avait des cailles et des perdrix rouges préparées avec des herbes et des champignons étranges. Des poires, des nèfles, des grenades, des abricots

décoraient les plats, ainsi que nombre d'autres fruits tropicaux. Tout était servi sur des plats d'or ou d'argent, hormis le dessert qui fut présenté dans de la porcelaine de Sèvres.

Kamala espérait que l'équipage avait été correctement nourri. Tout le monde à bord avait très faim lorsqu'ils avaient atteint le golfe, et quoique Conrad eût amélioré l'ordinaire, celui-ci n'en était pas moins monotone et peu savoureux au bout de tant de semaines en mer.

Après le dîner ils firent quelques pas dans la cour, admirant les fleurs qui croulaient en grappes autour de la fontaine; ils trouvèrent délicieuse fraîcheur du soir, après la chaleur tropicale de la journée.

Finalement, ils se réunirent de nouveau dans le salon, qui était probablement la pièce préférée de Don Miguel.

Il les pria de s'asseoir, puis dit quelques mots à son aide de camp.

Le jeune homme quitta la pièce, puis revint un instant plus tard avec une boîte de cuir noir. Don Miguel la lui prit des mains et l'ouvrit.

Reposant sur du velours noir, il y avait là le plus extraordinaire collier de diamants que Kamala eût jamais vu. Les diamants étaient énormes et formaient une grappe étincelante.

— Mais c'est fabuleux! s'écria-t-elle.

Don Miguel se leva et, tenant à deux mains le collier, il marcha vers Kamala et le mit autour de son cou.

Alors qu'elle pensait qu'il se contentait de le lui montrer, lui procurant le plaisir fugitif de le porter, Don Miguel dit :

— Je vous ai dit pendant le dîner que l'on m'avait prédit que je trouverais une reine; cette reine, selon la prédiction de la voyante, viendrait de la mer et serait très belle. J'ai su dès que vous avez pénétré dans ma demeure, cet après-midi, que la prophétie s'était réalisée.

Kamala le fixait les yeux dilatés, pensant avoir mal entendu. Mais Don Miguel la regardait, comme s'il l'évaluait de ses yeux noirs.

Conrad n'avait pas bien saisi les propos de Don Miguel, mais il l'avait vu donner le collier à Kamala. Fronçant les sourcils, il fixait maintenant l'Espagnol avec méfiance.

— Je pense... que je n'ai pas bien... compris Votre Excellence, dit nerveusement Kamala, d'une toute petite voix, qui semblait se perdre dans cette grande salle.

— Eh bien, soyons clairs, répliqua Don Miguel. Et si vous le désirez, je le dirai en anglais : Vous serez mon épouse et ma reine.

Furieux, Conrad se tourna vers Quintero.

— Que diable est-il en train de raconter? demanda-t-il.

Quintero avait l'air embarrassé :

— Il demande à votre sœur de l'épouser.

— C'est ridicule, et c'est une insulte! s'exclama Conrad en se dressant brusquement.

— Une insulte!

Les mots semblèrent se répercuter à travers la pièce, et le ton de Don Miguel trahissait une fureur à peine contenue.

— Non! Non! Ne vous mettez pas en colère! s'écria vivement Kamala. (Elle se leva et alla poser sa main sur celle de Conrad, pour le calmer. Puis s'adressant à Don Miguel, elle dit lentement en anglais, afin que Conrad pût comprendre ses paroles :) Je suis extrêmement honorée. Votre Excellence, de cette demande en mariage aussi aimable que flatteuse. Je vous en remercie, mais ne puis accepter d'être votre femme.

— Vous me refusez?

La question exprimait la plus totale incrédulité, mais il sembla à Kamala que les mots contenaient une menace.

— Votre Excellence se rend bien compte que nous nous connaissons à peine.

— Ici, au Mexique, chez moi, les mariages sont arrangés sans que les femmes soient censées avoir leur mot à dire.

Don Miguel parlait de nouveau en espagnol. Kamala avait la sensation extrêmement pénible qu'ils se trouvaient tous en danger. Elle devinait que Conrad pouvait à peine se contenir et instinctivement elle désirait maintenir la paix. Il ne fallait pas insulter Don Miguel, car il ne le pardonnerait pas.

— Je crois, Votre Excellence, que nous sommes tous fatigués ce soir. Ne pouvons-nous remettre cette conversation à demain? Mon frère est également mon tuteur, et comme je suis mineure, selon la loi de mon pays, il m'est impossible de me marier sans sa permission.

— Je comprends, concéda Don Miguel.

— Nous allons donc, avec la permission de Votre Excellence, nous retirer dans nos appartements, dit Kamala. Il sera temps de discuter de tout cela demain. On ne peut prendre si vite une décision aussi importante.

— Quand j'ai décidé quelque chose, je le fais, dit Don Miguel.

De nouveau la menace perçait sous les paroles, mais, heureusement, Conrad n'était pas à même de comprendre.

— Soyez patient, je vous prie, dit Kamala avec un sourire. Nous sommes reconnaissants à Votre Excellence de sa merveilleuse hospitalité, et considérons comme un privilège d'avoir fait sa connaissance. Je suis également enchantée de votre générosité, mais nous avons eu un voyage long et fatigant, et nous sommes épuisés.

Un instant, elle eut l'impression que Don Miguel allait ajouter quelque chose. Puis il marcha vers Kamala, porta la main de celle-ci à ses lèvres et, sans un regard pour Conrad ni pour Quintero, il quitta la pièce.

— Par l'enfer, que veut-il? demanda Conrad à l'aide de camp.

— Quand Son Excellence a décidé quelque chose, il entend être obéi.

— Croit-il réellement que ma sœur..., commença Conrad.

— Je vous en supplie, n'en discutons pas ce soir, demanda Kamala. Comme je l'ai déjà dit, nous sommes tous fatigués, et nous allons dire des choses qui dépassent notre pensée. Demain nous envisagerons la situation

avec plus de calme et sans prononcer des paroles que nous pourrions regretter par la suite.

Elle avait posé la main sur le bras de Conrad, et il pouvait sentir la pression de ses doigts.

— Vous avez raison, dit-il.

Mais à l'expression de ses yeux, elle comprit qu'il serait difficile de l'apaiser.

— Bonne nuit, señor, dit-elle à l'aide de camp en faisant une révérence.

Il lui ouvrit la porte, et elle sortit dans le couloir où attendaient de nombreux domestiques. Ses servantes la menèrent à sa chambre. Elle se laissa dévêtir et se mit au lit. Elle espérait que Conrad viendrait la rejoindre comme il l'avait déjà fait, mais bien qu'elle restât un long moment éveillée, il ne parut pas.

Elle finit par s'endormir, malheureuse et angoissée.

Quand elle se réveilla, le soleil avait envahi sa chambre. Elle se leva et traversa la pièce pour aller contempler la lagune. Tout ce qui s'était passé la veille lui semblait un rêve.

En était-ce un ? C'était trop fantastique, trop absurde !

De telles choses n'arrivent pas en réalité.

Elle était absolument convaincue que leur hôte était fou, mais cela n'arrangeait pas pour autant la situation actuelle. Le mât du voilier était cassé et ils ne pouvaient de toute façon prendre la mer sans provisions.

Elle était inquiète, effrayée, puis elle se dit qu'elle était sottement craintive. Conrad trouverait une solution, elle en était sûre, et quoi qu'il arrive à présent, elle devait absolument l'empêcher d'avoir une discussion avec Don Miguel, qui pourrait avoir des conséquences imprévisibles et dangereuses.

Elle perçut un mouvement sur le balcon voisin du sien et vit Conrad apparaître, entièrement vêtu.

Elle arracha vivement du sofa un grand châle brodé et s'en enveloppa. Puis elle sortit dans le soleil pour qu'il pût la voir. Il s'approcha de la balustrade et dit à voix basse tout en laissant errer son regard sur la lagune :

— Approchez aussi près que vous pourrez.

Kamala obéit, se penchant autant qu'elle pouvait par-dessus la balustrade.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir la nuit dernière ? dit-elle.

— J'en avais bien l'intention, répondit-il, mais j'ai trouvé des sentinelles à chaque extrémité.

— Des sentinelles ! s'exclama Kamala.

— Et en armes ! ajouta Conrad. Je n'avais pas la moindre envie d'être pris pour un voleur et abattu « accidentellement ». On aurait eu de bonnes raisons de le faire si j'avais été surpris en train d'escalader cette damnée grille.

— Mais pourquoi des sentinelles ? demanda Kamala d'une voix effrayée.

— Je suppose que c'est habituel. Après tout, il se peut qu'il ait des ennemis, mais je ne tiens pas à lui fournir une excuse pour se débarrasser de moi.

— Non, bien sûr que non! dit Kamala. Mais qu'allons-nous faire?

— Je vais y songer sérieusement, répondit Conrad. Spider est en train d'essayer de découvrir ce qu'il est advenu de l'équipage. Je ne puis m'empêcher de penser que c'est intentionnellement que Don Miguel lui a fait quitter le bateau et l'a conduit à terre. Il nous est impossible de partir sans lui.

— Essayez-vous de me faire comprendre qu'en réalité nous sommes prisonniers? demanda Kamala.

— C'est possible, je l'ignore. Cet homme est un fou et il est amoureux comme un collégien.

Il y avait dans sa voix un mépris que Kamala ne put s'empêcher d'attribuer à la jalousie.

— Il n'a tout de même pas l'idée de m'épouser...? balbutia-t-elle.

— Quintero m'a raconté que les Espagnols sont très superstitieux. Les Mexicains, qui ont de tout temps cru à leurs propres dons divinatoires, ont convaincu leurs conquérants qu'ils savent lire l'avenir. Ils s'en sont très souvent servis à leur avantage.

— Don Miguel ne parle pas sérieusement, murmura Kamala d'une voix effrayée.

— Mon Dieu, pourquoi vous ai-je amenée dans ce maudit voyage? dit Conrad avec colère. J'aurais bien dû penser que tout irait mal avec une femme à bord!

Kamala fut blessée par ces paroles et elle ne répondit rien. Après un silence il ajouta :

— Ma chérie, je ne voulais pas être désagréable, je suis seulement affreusement inquiet, angoissé. Nous trouvons M. Van Wyck dangereux, mais ce fou l'est infiniment plus. S'il veut se débarrasser de moi, rien ni personne ne pourra l'arrêter et alors vous serez en son pouvoir.

— Mais il ne peut pas vouloir..., c'est impossible, dit Kamala.

— Ne vous faites pas d'illusions, dit Conrad durement. Si on lui a dit qu'une femme blonde viendrait d'au-delà des mers pour régner à ses côtés, il le croit. Nous savons bien que ce sont des âneries, mais lui, pas. Il fera tout ce qui est en son pouvoir pour que la prophétie se réalise.

Kamala frissonna.

— J'aimerais mieux... mourir... que l'épouser.

— Il faut nous échapper d'une façon ou d'une autre, déclara Conrad. (Il se tut un instant puis continua :) Il nous faudra beaucoup d'astuce pour déjouer ses plans. Cela sera peut-être impossible. Je vais commencer par discuter les modalités de votre mariage et gagner du temps.

— Je ne serai pas obligée de l'épouser? balbutia Kamala.

— Pas avant qu'il me soit passé sur le corps, dit féroce Conrad — et elle savait qu'il pensait ce qu'il disait. Maintenant allez vous habiller, dit-il avec brusquerie. Il ne faut pas éveiller les soupçons.

Il se détourna et rentra dans sa chambre, tandis que Kamala se retirait dans la sienne.

Elle avait à peine achevé de s'habiller, une des servantes mettait la dernière main à sa coiffure, lorsqu'on frappa à sa porte; l'autre Indienne ouvrit, et une femme entra alors dans la chambre, que Kamala considéra avec stupéfaction : c'était la plus belle créature qu'elle eût jamais vue!

Elle avait des cheveux noirs coiffés très savamment, des traits parfaits, d'immenses yeux aux cils sombres, une bouche exquise et une silhouette qui n'avait rien à envier à une statue grecque.

Elle regarda fixement Kamala, puis claqua des doigts et les deux servantes sortirent précipitamment de la pièce, fermant la porte derrière elles.

— Bonjour, dit Kamala qui trouvait que le silence devenait embarrassant, mon nom est Kamala Veryan.

— Je le sais, répliqua la femme en espagnol, je suis Josepha.

Sa toilette était somptueuse, recherchée, et avait dû coûter fort cher. Elle portait un collier d'énormes diamants, assez grossièrement montés, mais faits de pierres magnifiques, et de longues boucles d'oreilles de diamant se balançaient à ses oreilles.

Ses bracelets incrustés de pierres précieuses étaient si larges et si lourds qu'ils semblaient écraser ses poignets.

— Vous n'avez certainement pas entendu parler de moi, dit Josepha après un instant de silence et d'un ton que Kamala trouva dur et haineux. Je n'ai pas été autorisée à dîner avec vous hier soir.

— Et pourquoi donc? demanda Kamala, surprise... Mon frère et moi aurions été ravis de faire votre connaissance.

Elle remarqua en prononçant ces mots que Josepha avait la peau café au lait et devina qu'elle était métissée d'Européen et d'Indien. Elle se souvint que Quintero lui avait dit : « Les femmes sont souvent très belles. » Josepha était d'une beauté à couper le souffle, et Kamala ajouta avec un soupir :

— Je suis très heureuse que vous soyez venue me rendre visite. Je suis sûre que vous pourrez m'apprendre une foule de choses que je désire savoir.

— Pourquoi êtes-vous venue ici? demanda Josepha avec colère.

— Nous n'avions pas le choix, répondit Kamala. Nous avons été jetés sur la côte par une terrible tempête... Même si nous avions voulu faire escale à La Havane, c'eût été impossible, lorsque nous avons été en vue des côtes mexicaines, deux bateaux appartenant à Son Excellence nous ont guidés jusqu'ici.

— Vous n'êtes pas venue intentionnellement?

— Pas du tout, répondit Kamala. L'endroit n'est même pas indiqué sur nos cartes.

Elle perçut un changement chez Josepha, son visage reflétait moins d'agressivité et moins de haine.

— Est-il vrai que Son Excellence vous ait demandé la nuit dernière de l'épouser? Demanda pendant cette dernière.

Il y avait de la douleur dans sa voix et Kamala pensa que peut-être Don Miguel était l'amant de cette superbe créature.

— Je crois que Son Excellence plaisantait, répondit-elle. Je ne peux pas prendre cette proposition au sérieux.

— Si vous l'épousez, je vous tuerai!

— Je n'ai pas la moindre envie de l'épouser, je vous assure; je suis amoureuse d'un autre homme envers lequel je suis d'ailleurs engagée.

Les yeux de Josepha parurent moins sombres à Kamala, tandis qu'elle répondait :

— Vous n'aurez pas le choix. Les femmes doivent obéir.

— Pas les Anglaises en tout cas, rétorqua Kamala en levant le menton.

Toutefois, elle se souvint de son oncle Marc : il ne lui avait guère laissé le choix. Mais il lui fallait convaincre cette femme jalouse qu'elle n'était pas intéressée par Don Miguel.

— Vous ferez ce qu'il voudra, dit Josepha d'une voix sans timbre, et puis il me renverra.

— Non! non! dit précipitamment Kamala, il n'en fera rien, je ne l'épouserai pas, je vous le promets.

A ce moment, les derniers mots prononcés par Conrad sur le balcon lui revinrent à l'esprit :

— Aidez-moi! dit-elle, aidez-nous à nous échapper! Ainsi il ne pourra plus tenter de m'épouser!

— Vous aider à vous enfuir?

Josepha visiblement n'en croyait pas ses oreilles.

— Comprenez-moi, je vous en prie, dit Kamala. Nous n'avions pas la moindre envie de venir ici. Nous sommes en ce lieu par hasard et maintenant nous voulons partir. Mais notre bateau a été endommagé, notre équipage débarqué, et pour autant que j'en puis juger, nous sommes prisonniers.

Josepha s'approcha d'elle. Un étrange parfum exotique enveloppa Kamala.

— Pensez-vous vraiment ce que vous dites? demanda-t-elle. Jurez-moi sur la Croix que vous dites la vérité.

— Je vous jure que mon frère et le señor Quintero qui nous accompagne désirent partir, que moi aussi je désire m'échapper.

Josepha regarda Kamala pendant un moment qui sembla à celle-ci interminable, puis elle dit :

— Je vous crois.

— Alors vous nous aiderez?

— Ce ne sera pas facile, dit Josepha. S'il vous veut vraiment, il vous prendra, il vous fera sienne.

— Il y a sûrement un moyen, dit Kamala avec désespoir.

— Je vais y songer, dit Josepha. Jurez-moi que vous ne lui direz pas que vous m'avez vue... Jurez!

Elle tendit la main en prononçant ces mots et agrippa le bras de Kamala; ses doigts s'enfoncèrent dans la chair délicate.

— Je le jure, dit Kamala, et je vous supplie de tout faire pour que nous puissions partir à jamais.

— Je vous aiderai, promet Josepha.

Elle lâcha Kamala et traversa la pièce. Elle ouvrit la porte et sortit sans jeter un regard derrière elle. Kamala resta immobile, la suivant des yeux.

Un soudain espoir envahit son cœur. Josepha souhaitait se débarrasser d'elle, c'était peut-être elle qui leur permettrait de s'échapper.

Chapitre 9

Kamala pénétra dans le salon pour prendre le petit déjeuner, tout en pensant que Conrad se demanderait ce qui avait pu lui arriver : Josepha l'avait tellement retardée qu'elle imaginait qu'il en serait contrarié.

A sa grande surprise, lorsqu'elle entra dans la pièce, elle n'y trouva que le señor Quintero, un livre à la main. Il avait visiblement terminé le petit déjeuner servi sur le balcon — protégé du soleil par un dais de toile bleu marine.

— Bonjour, señor, dit Kamala en espagnol.

— *Buenos dias*, señorita. J'ai ici un livre qui, j'en suis sûr, vous intéressera beaucoup.

Elle fut surprise qu'il pût s'intéresser à un livre, alors qu'ils se trouvaient dans une situation aussi difficile.

Il lui tendit le livre et, tout en le prenant, elle regarda par le balcon, comme pour s'assurer que Conrad n'était pas là.

— Voici le passage que j'aimerais vous faire lire : il s'agit de la question dont nous débattions hier soir.

Elle regarda ce qu'il lui montrait du doigt et vit qu'il y avait un petit papier glissé dans le livre, sur lequel était écrit en anglais : « Danger. On nous écoute. Acceptez toutes les suggestions. »

Elle sursauta. A la lecture du premier mot, ses lèvres devinrent brusquement sèches, et elle ne sut que répondre au señor.

Puis, faisant un effort sur elle-même, elle réussit à répondre d'un ton léger :

— Peut-être pourrai-je le lire plus tard. Pour l'instant, je meurs d'envie de boire un café.

— Toutes mes excuses, señorita. Je suis toujours si passionné par une découverte que j'en oublie les besoins élémentaires du corps humain.

— Conrad a-t-il déjà pris son petit déjeuner? demanda Kamala en se dirigeant vers le balcon.

— Je ne pense pas; je suis le seul qui sois ponctuel, répondit le señor.

La porte s'ouvrit, mais c'était des servantes qui apportaient des fruits à Kamala. De plus, il y avait au moins une douzaine de plats : poisson, volaille, et viandes, le tout accompagné de sauces françaises.

Il y avait du café mais aussi du bordeaux et du xérès pour les hommes,

mais ce qui plaisait le plus à Kamala, c'était les fruits aussi étranges que délicieux.

Elle mangea peu cependant, car elle se tourmentait au sujet de Conrad, et quand finalement il apparut elle comprit qu'il était bouleversé. Sa bouche avait un pli dur, son menton était crispé et tout son visage, sombre et fermé, révélait qu'il était hors de lui, mais se contrôlait.

— Bonjour Kamala, dit-il, bonjour, Quintero.

Les regards des deux hommes se croisèrent et Kamala devina que ce n'était pas la première fois qu'ils se voyaient ce matin-là.

La suggestion faite par le señor d'acquiescer à tout venait certainement de Conrad, et c'était lui encore qui avait découvert qu'on les espionnait.

Avait-il déjà vu Don Miguel? se demandait-elle, bien que ce fût peu vraisemblable. Mais alors que s'était-il produit depuis la dernière fois qu'ils s'étaient parlé? Conrad et elle mangeaient en silence, tandis que le señor, assis près d'eux, son livre à la main, faisait des remarques on ne peut plus anodines sur le temps, la chaleur, etc. Kamala était consciente que la tension devenait intolérable. Elle se demandait comment elle pourrait parler de Josepha à Conrad, quand l'aide de camp pénétra dans la pièce et vint les rejoindre sur le balcon.

— Je suis votre serviteur, señorita, dit-il à Kamala en espagnol. (Il s'inclina élégamment devant elle et lui baisa la main.) Son Excellence vous adresse ses hommages. Elle espère que vous avez passé une bonne nuit et souhaite que vous lui fassiez l'honneur de visiter avec elle ses domaines qu'elle a grand désir de vous montrer.

— Cela me plairait beaucoup, répondit Kamala.

— Il faudra que vous montiez à cheval, dit l'aide de camp. Il n'y a que peu de chemins carrossables. Mais Son Excellence possède un cheval très vif, qui, elle en est sûre, vous conviendra parfaitement.

— Mais volontiers, dit Kamala avec un sourire, malheureusement je n'ai pas d'amazone.

— Nous allons remédier à cela, dit l'aide de camp.

— Je désire pouvoir accompagner ma sœur, intervint Conrad.

— Mais bien sûr, répondit l'aide de camp après une hésitation à peine perceptible. Je suis certain que Son Excellence en sera ravie. Et vous, señor Quintero, voulez-vous nous accompagner dans cette promenade?

— Vous voudrez bien m'excuser, répondit le señor, j'ai la migraine et je préfère faire une promenade dans le jardin et m'asseoir à l'ombre de temps à autre, si Son Excellence m'y autorise.

— Comme il vous plaira, dit l'Espagnol avec courtoisie.

— A quelle heure sommes-nous attendus? demanda Conrad.

— Dans une heure, répondit l'aide de camp. Il est sage de se mettre en route avant la grosse chaleur.

— Voilà qui est en effet très raisonnable, acquiesça Conrad.

L'aide de camp quitta la pièce et Kamala se leva.

— Que la lagune est claire! s'écria-t-elle. L'eau est si transparente que je suis sûre que l'on pourrait voir jusqu'au fond.

— Une perle, par exemple, remarqua le señor avec un sourire.

— Puisque nous avons le temps, pourquoi ne descendrions-nous pas jusqu'au bord de l'eau? suggéra Conrad. Je suis sûr que cela vous amuserait, Kamala, d'essayer de reconnaître l'un ou l'autre poisson.

— Je suis convaincue que le señor saura nous dire leurs noms, dit Kamala avec un sourire.

— Partez en avant tous les deux, dit Quintero. Étant donné ma migraine, je vais aller prendre un chapeau dans ma chambre afin d'éviter un coup de soleil.

Kamala devina qu'il cherchait un prétexte pour les laisser seuls, Conrad et elle.

Ils sortirent tous trois du salon, et Kamala remarqua qu'il y avait maintenant une sentinelle en faction au pied de l'escalier d'argent qui menait dans la cour.

L'homme portait un uniforme rouge, mais moins flamboyant que celui du majordome qui les avait accueillis le jour de leur arrivée. Kamala se demanda combien d'hommes comptait ce qu'il fallait bien appeler « l'armée privée » de Don Miguel.

Conrad et elle traversèrent la cour pour se rendre sur la terrasse et commencèrent à descendre les marches qui conduisaient au bord de l'eau. Arrivés là, Conrad murmura :

— Quintero vous a avertie?

— Oui, bien entendu, répondit Kamala tout en se penchant pour mettre sa main dans l'eau.

Elle portait la robe blanche et rose que Spider lui avait faite et elle était ainsi infiniment jolie, d'une grâce fragile très anglaise.

Il était dur, songeait Conrad en la contemplant, de croire qu'une menace pesait réellement sur eux.

— Les marins ont été tous transférés dans les mines, chuchota-t-il. Faites attention, ne laissez rien paraître de votre inquiétude.

Grâce à un effort presque surhumain, Kamala ne le regarda pas; elle leva sa main mouillée vers la lumière et laissa retomber les gouttes irisées dans la lacune.

— Quelles mines? demanda-t-elle.

— Ses mines d'or, répondit Conrad. Spider me dit que Don Miguel est sans cesse à la recherche de nouveaux ouvriers et que les équipages de tous les bateaux que vous voyez dans la lagune ont été emmenés là-bas.

— Mais c'est terrible! Que pouvons-nous faire?

— Rien, répondit Conrad, laissant son regard errer au loin sur l'eau. La seule chance qu'aient ces hommes de s'échapper, c'est que je leur ai donné leur paie avant de quitter le voilier, une paye qui représentait le triple de ce qu'ils s'attendaient à recevoir.

— En quoi cela les aidera-t-il? demanda Kamala.

— La raison pour laquelle Don Miguel est sans cesse à court de main-d'œuvre, répondit Conrad, c'est que dès que les hommes ont mis de côté un peu d'argent, ils corrompent les gardes pour pouvoir fuir.

— Je puis à peine croire que nos marins sont là-bas, dit Kamala.

— C'est incroyable et pourtant vrai, répondit Conrad, et c'est pourquoi il nous est impossible de nous sauver par mer. De plus, il y a autre chose qu'il faut que je vous dise.

Le ton de sa voix effraya Kamala. Elle se releva et commença à marcher sur la grève.

Il y avait un banc de marbre au bord de l'eau et elle s'y installa, disposant soigneusement son ample jupe autour d'elle, comme si rien au monde ne l'intéressait plus que son apparence extérieure.

— Parlez, dit-elle.

Elle voulait partager l'angoisse qu'elle sentait émaner de lui.

— Ce matin, après notre conversation, dit-il à voix basse, je me préparais à m'habiller et j'avais envoyé chercher Spider. Avant qu'il arrive, un serviteur entra dans la pièce avec un plat d'argent.

» — Qu'est-ce donc? lui demandai-je en le voyant poser le plat près de moi.

» — Des fruits, señor.

» — Merci, lui dis-je, montrez-les-moi.

» — Il souleva le couvercle du plat, et à ce moment, un petit serpent noir, dont j'appris par la suite qu'il était l'un des plus dangereux du Mexique, le mordit à la main.

» Il poussa un cri de terreur et sortit en courant de la pièce. Je réussis à tuer le serpent, mais je sais très bien qu'il ne se trouvait pas là par accident et à qui il était destiné.

Kamala fit un terrible effort pour s'empêcher de crier. Elle avait envie de se tourner vers Conrad, de s'accrocher à lui, mais elle craignait qu'ils fussent observés; elle se contenta de dire, bien que ses lèvres pussent à peine remuer :

— Vous êtes vivant! Dieu merci, vous êtes vivant! Mais pourquoi voulait-il vous tuer?

— Je pense qu'il n'oubliera jamais ce que j'ai dit hier soir, à savoir que sa demande en mariage était insultante. Il ne me le pardonnera pas. Ce n'est pas pour vous effrayer, ma chérie, que je vous ai raconté cette histoire, mais simplement pour que vous vous rendiez bien compte des dangers que nous affrontons. Il nous faut être vraiment très prudents.

— Et l'homme que le serpent a mordu, demanda Kamala, qu'est-il... advenu de lui?

— Il est mort dans les dix minutes qui suivirent, m'a dit Spider.

— Mais c'est monstrueux, ignoble, incroyablement barbare! gronda Kamala, sans toutefois élever la voix.

— Je sais! je sais! Il nous faut fuir, d'une façon ou d'une autre. Mais nous

sommes réduits à nous enfoncer à travers le pays.

— Un pays qui nous est totalement inconnu! s'exclama Kamala. Il ne mettra pas longtemps à nous rattraper. Nous n'irons pas loin, je crois.

— Au moins, nous pourrions observer les alentours cet après-midi, pendant la promenade.

Mais elle comprit au ton de sa voix qu'il n'était pas très optimiste.

— Il y a quelque chose que je dois vous dire, dit Kamala.

Elle relata la visite que Josepha lui avait faite, et comment elle leur avait promis de les aider.

— C'est sûrement la maîtresse de Don Miguel, murmura Conrad. L'aide de camp a fait allusion à elle hier soir. Je ne me rappelle pas bien ce qu'il a dit, n'ayant pas écouté très attentivement. Mais il est bien évident que Don Miguel n'est pas homme à vivre sans femme.

— Elle est très belle.

— Quand devez-vous la revoir?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Kamala, j'espère qu'elle viendra dans ma chambre à l'heure de la sieste.

— Faites pression sur elle pour que nous puissions partir aussi vite que possible, dit Conrad. Ce n'est pas que je craigne pour ma vie, Kamala, Dieu sait quelle importance j'y attache, mais je ne peux supporter de vous imaginer entre les mains de ce fou.

— Si vous mourez, je me tuerai aussi, dit Kamala. Mais si un seul d'entre nous peut être sauvé, ce sera vous qui le serez!

— Mon amour, pensez-vous que je veuille vivre sans vous? Je vous adore! Ma chérie, j'ai peur que nous soyons séparés, plus peur que jamais.

— Je vais prier, dit paisiblement Kamala, je vais prier pour que Josepha nous aide, et nous réussions. (Elle soupira.) Dire que je croyais trouver ici le paradis.

— C'est le plus abominable enfer qu'il m'ait été donné de voir, dit amèrement Conrad.

— Rentrons, dit Kamala, il ne faut pas faire attendre Don Miguel.

— Qu'il aille au diable! Qu'il soit damné! Je donnerais cher pour l'étrangler.

Conrad parlait avec tant de colère qu'il éleva la voix sans même s'en rendre compte. Kamala se leva brusquement. Elle regarda vers la maison avec anxiété.

— Soyez prudent, pria-t-elle. J'ai si peur... si affreusement peur.

Conrad lui tendit les mains.

Ce geste pouvait être interprété comme de simple politesse : il l'aidait à se lever et la conduisait vers les marches menant à la demeure.

Mais Kamala frémit à son contact, et son sang courut plus vite dans ses veines : il l'aimait!

Ils gravirent très lentement l'escalier au sommet duquel les attendait l'aide de camp.

— Nous avons observé les poissons de la lagune, dit Kamala en souriant.

— Je suis sûr que sir Conrad et vous-même avez admiré le *Santa Maria*, dit l'Espagnol. Vous avouerez que c'est le bateau le plus élégant que vous ayez jamais vu.

— Certainement, répondit Conrad. J'étais justement en train de faire observer à ma sœur qu'il est probablement le plus beau voilier du monde.

— Le plus rapide en tout cas, dit en souriant l'Espagnol. Après cela, vous ne pourrez plus vous contenter de votre propre bateau, sir Conrad.

On avait l'impression qu'il cherchait à piquer Conrad, à exciter sa jalousie.

— Je suis bien ennuyé pour le mât de l'*Aphrodite*, dit Conrad. J'espère que Son Excellence sera assez aimable pour donner à mes hommes des facilités : il faut le remonter et réparer les voiles.

— Oui, oui, bien entendu, dit l'Espagnol sur un ton insouciant.

Mais il se détourna en disant ces mots et ne put voir le regard de Conrad qui songeait à ceux qui étaient au fond de la mine.

Kamala trouva dans sa chambre une amazone de soie verte qu'on lui avait préparée.

Les servantes l'aidèrent à la mettre et fixèrent sur ses cheveux un chapeau à large bord, dont la légère voilette devait la garantir du soleil.

Quand elle fut prête, un valet de pied l'escorta de l'autre côté de la maison où elle trouva, comme promis, un cheval nerveux portant une selle de cuir ornée d'argent.

La bride et le manche de la cravache étaient également en argent... Mais tout cela était insignifiant en comparaison du harnachement du cheval de Don Miguel.

C'était une bête magnifique, et la selle, couverte d'or, possédait un haut pommeau.

Les étriers et la bride étaient également en or.

Quand Don Miguel en personne apparut, Kamala fut forcée d'admettre, malgré la haine qu'elle lui portait, qu'il était extrêmement élégant. Comme d'habitude il était en noir et ses vêtements étaient si bien ajustés qu'ils semblaient avoir été taillés sur lui.

Ses bottes luisaient tellement qu'elles reflétaient comme un miroir l'or étincelant de leurs éperons, et Don Miguel se montra dès le départ un cavalier très expérimenté.

On avait donné à Conrad un cheval exceptionnellement beau, et l'aide de camp les accompagnait. Don Miguel s'était incliné devant Kamala avec courtoisie mais sans témoigner d'égards particuliers.

Il salua Conrad de façon très brève et, sans prêter attention aux courbettes de ses domestiques, ils coupèrent à travers un jardin à la française orné de fontaines, et se dirigèrent vers le bois.

Si Kamala n'avait pas été aussi anxieuse, elle aurait été enchantée par cette randonnée. Ainsi que le señor le lui avait promis, les oiseaux étaient incroyablement beaux. Elle poussait sans cesse des exclamations de

ravissement à la vue des perroquets et des perruches aux brillantes couleurs. Elle reconnaissait les toucans et les pélicans et put même apercevoir de merveilleux oiseaux dont l'aide de camp affirma que peu de gens réussissaient à les voir lors de leur première visite.

Ils abordèrent ensuite un étroit chemin que Don Miguel avait fait tracer à travers la forêt semi-tropicale.

Kamala put voir, à moitié enfouis dans les fougères et les palmiers, des ébéniers, les caoutchoucs, des cèdres et du bois de rose.

Les palmiers et les autres arbres étaient littéralement enveloppés d'un rideau de plantes grimpantes qui s'enroulaient autour des troncs. C'était un spectacle extraordinaire.

Arbres et plantes se trouvaient en pleine floraison : des fleurs éclatantes étincelaient partout.

Lorsqu'ils sortirent de la forêt, ils arrivèrent sur des pentes couvertes de cactées et Kamala n'en crut pas ses yeux.

— Je pensais bien que cela vous plairait, dit Don Miguel, tandis qu'un faible sourire errait sur ses lèvres.

— En vérité, Votre Excellence, les mots me manquent pour exprimer mon admiration.

— Vous reconnaissez que mon pays est beau, dit Don Miguel, comme s'il exigeait son approbation.

— Je n'ai jamais, même en rêve, imaginé une telle beauté.

Elle sentit qu'il était heureux de son enthousiasme et ils continuèrent leur chemin.

Pour la première fois, elle vit des Indiennes travailler aux champs, avec leurs bébés attachés dans leur dos. Elles avaient d'immenses chapeaux de paille et de courts jupons bicolores.

Où qu'elle tournât son regard, Kamala ne rencontrait que beauté. Ils virent des ruisseaux clairs comme le cristal qui rebondissaient de roche en roche et de petites huttes indiennes perchées sur les falaises.

Sur les chemins de terre passaient des hommes à la peau foncée et à l'air farouche, qui conduisaient des troupes de mules. Ils saluaient tous Don Miguel avec le plus grand respect, mais il ne leur répondait pas, et allait son chemin d'un air hautain.

Finalement, comme s'il trouvait qu'elle en avait vu assez. Don Miguel arrêta son cheval en haut d'une colline qui dominait la forêt où sa demeure était enchâssée, toute blanche, comme un joyau dans un écrin de velours vert.

La lagune, en bas, était d'un bleu vif, enfermant les bateaux à l'ancre comme pour les protéger et, plus loin, à l'horizon, s'étendait la mer.

Il semblait inimaginable qu'ils fussent prisonniers de cette terre qui n'était que fleurs et incroyable beauté.

Pourtant, lorsque Kamala porta les yeux sur Don Miguel, elle se dit qu'il était aisé de croire que ce seigneur envoyait sans hésiter des hommes libres travailler comme esclaves dans ses mines.

Il avait quelque chose de cruel, de barbare, même. Quelque chose qui lui disait qu'il pouvait se montrer sauvage, sans pitié, prêt à tout écraser sur son passage. Comme elle avait peur et désirait le flatter, Kamala dit :

— Le *Santa Maria* est très beau, vu d'ici. Mon frère et moi ne l'avons découvert vraiment que ce matin. Quel merveilleux bateau!

— Vous ferez voile à son bord dans trois jours, dit Don Miguel, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. (Kamala fut prise de court. Elle le regarda, cherchant une réponse dans ses yeux. Il continua :) Nous partons pour l'Espagne. Je l'ai fait construire exprès pour ce voyage. Il y a dix ans que je ne suis allé à la cour de Madrid. Sa Majesté la reine Isabelle est ma parente. Elle nous recevra de la manière due à mon rang et à la puissance que je représente.

— Il vous faut parler de cela... avec... mon frère, dit Kamala, d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir. (Comme il ne répondait pas, elle continua vivement :) Mon frère est la personne qui compte le plus pour moi, mon bonheur dépend de lui. Je suis sûre que Votre Excellence ne voudrait pas que je sois malheureuse, et sans lui, je le serais.

Don Miguel se tourna vers elle et l'enveloppa de nouveau de son regard avide. Courageusement, elle demeura la tête haute.

Il fallait qu'elle lui fît bien comprendre qu'il ne devait rien tenter contre Conrad, que celui-ci lui était infiniment cher. Don Miguel la contempla un long moment, puis il dit d'une voix totalement dénuée d'émotion :

— Il est temps de rentrer.

Ils commencèrent à descendre la colline et Kamala se demandait si ce qu'elle avait dit avait amélioré ou aggravé la situation. Avait-elle bien fait comprendre à Don Miguel que s'il se débarrassait de Conrad, il n'obtiendrait rien d'elle?

Sur le chemin du retour, elle ne parla que des oiseaux. Ils aperçurent une armadille et un raton laveur qui se faufilaient à travers la forêt, mais elle était obsédée par la pensée que Don Miguel avait peut-être déjà résolu la perte de Conrad.

Lorsqu'ils furent revenus dans le jardin où les palefreniers attendaient les chevaux, Don Miguel dit :

— Nous nous marierons après-demain; je vais m'entretenir des préparatifs de la cérémonie avec votre frère.

Kamala ne trouva rien à répondre. Elle aurait voulu protester, lui dire qu'elle ne l'épouserait jamais, serait-il le dernier homme sur terre. Mais elle se força au silence. Elle retint même les questions qui lui montaient aux lèvres. Elle se demanda si Conrad avait entendu. Elle lui jeta un rapide coup d'œil : son expression montrait qu'il avait effectivement entendu, et même compris, bien que Don Miguel eût parlé en espagnol.

Ils arrêterent leurs chevaux. Les palefreniers s'avancèrent, mais avant que quiconque ait eu le temps de l'aider à descendre, Conrad se trouva près d'elle.

Il l'enlaça, la souleva et la déposa sur le sol. Il la tint un instant contre lui

et elle comprit qu'il voulait la réconforter et la rassurer un peu.

Elle avait envie de s'agripper à lui, de hurler qu'il valait mieux mourir que d'être séparés, mais il ne fallait à aucun prix que Don Miguel les suspectât de vouloir fuir.

« Notre seul espoir, pensait Kamala, en se rendant dans sa chambre, c'est Josepha. »

Don Miguel avait disparu dans ses appartements et l'aide de camp escorta (officiellement semblait-il) Kamala jusqu'à sa porte, afin qu'elle n'eût pas la moindre possibilité d'échanger un mot avec Conrad.

Ses servantes l'attendaient. Elle enleva son amazone puis se plongea dans le bain parfumé qu'on lui avait préparé. Elle se lava presque furieusement.

Il lui semblait ridicule de donner tant de temps à sa beauté, alors que toutes ses pensées étaient occupées par la situation dangereuse où ils se trouvaient, et la terreur de ce qui les attendait.

Une voix intérieure lui chuchotait : « Suppose que Conrad soit assassiné et que Don Miguel se prépare à t'épouser? Aurais-tu la force d'âme, la volonté de te tuer? Ne serais-tu pas obligée de te soumettre et de devenir sa femme? » Elle avait envie de hurler de peur et au lieu de cela il lui fallait se laisser habiller par les Indiennes, rester immobile tandis qu'on la coiffait.

Elle observa avec détachement que l'énorme collier de diamants offert la veille par Don Miguel avait été remis dans l'écrin de velours noir et posé sur la coiffeuse.

Elle n'était même pas tentée de le regarder ou de le toucher. Elle avait le sentiment qu'il représentait une chaîne aussi lourde que celle que portaient les forçats.

Elle fut enfin prête et elle était si anxieuse qu'elle demanda à voix basse à l'une des servantes :

— Où est Josepha?

Instinctivement, comme si elle avait peur d'être entendue, la servante regarda derrière son épaule.

— Josepha viendra voir la señorita pendant la sieste.

— Merci.

Cette expression de gratitude jaillissait du plus profond de son cœur. Josepha n'avait donc pas oublié. Josepha devait avoir un plan pour leur permettre de fuir. Mais comment? se demandait Kamala.

Elle avait vu la sauvagerie du pays et s'était rendu compte que la forêt était impénétrable. Sans guide, il était absolument exclu de pouvoir se diriger.

Là-bas sur la lagune se balançaient d'innombrables bateaux, mais sans équipage!

C'était l'heure du déjeuner et elle n'osa pas s'attarder davantage dans sa chambre. Elle se rendit dans le salon, et presque aussitôt apparut l'aide de camp.

Kamala pensait qu'ils allaient déjeuner dans la « Salle des Banquets » où ils avaient dîné la veille, mais l'aide de camp les conduisit dans une autre

pièce, tout aussi magnifique, dont les larges fenêtres donnaient au nord de la maison et qui, de ce fait, était plus fraîche.

De cette salle, on avait une vue nouvelle sur la forêt et, dans le lointain, on apercevait un énorme relief pointu.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— Une pyramide construite par les Aztèques, répondit l'aide de camp.

— C'est passionnant! s'écria Kamala. J'adorerais la voir.

— Il n'y a là rien d'intéressant, répondit l'aide de camp. Cela fait bien longtemps que l'on a découvert les trésors et qu'on les a emportés.

— Pour Son Excellence?

— Naturellement! On les a envoyés en Espagne pour les mettre un jour ou l'autre dans un musée.

Kamala vit que le señor Quintero écoutait passionnément.

— J'aimerais beaucoup parler des ruines aztèques avec Son Excellence, dit-il.

— Cela ne l'intéresse pas, répliqua l'aide de camp. Son Excellence laissera de son propre règne un souvenir impérissable.

Il parlait avec une sincérité indubitable et Kamala eut envie de rire.

« Si la situation n'était pas aussi grave, pensait-elle, on pourrait croire que l'on vit un conte pour enfants, avec Don Miguel dans le rôle de l'ogre ridicule et gonflé d'orgueil, terrifiant tout le pays... Comment cet Espagnol peut-il imaginer un instant qu'il sera capable de bâtir quoi que ce soit qui puisse rivaliser en beauté et en durée avec les vestiges laissés par les Aztèques? Quelle folie a pu s'emparer de son cerveau au point de lui faire croire qu'il est un roi? »

Il était aisé de penser ainsi, mais plus difficile de concrétiser de telles idées face à Don Miguel qui, tel un prince, arriva le dernier à table, attendant ostensiblement une révérence de Kamala et, de la part de ses hôtes masculins, un salut, tête courbée, en signe de soumission.

— Vous pouvez vous asseoir ici, señorita, dit-il à Kamala qui, obéissante, alla s'installer à sa droite.

Le repas était délicieux et, au grand soulagement de Kamala, fort léger, comparé au dîner qu'on leur avait servi la veille.

Lorsque finalement Don Miguel se leva, montrant par là que le repas était terminé, il dit à Conrad :

— Vous voudrez bien me rejoindre à 4 heures, sir Conrad, nous discuterons des modalités du mariage de votre sœur.

— Avec plaisir, Votre Excellence, dit Conrad.

Il n'y eut que Kamala pour remarquer une fugitive note de colère dans sa voix unie et respectueuse.

De nouveau l'aide de camp l'escorta à sa chambre où ses servantes la dévêtirent. Mais dès qu'elles eurent quitté la pièce, Kamala s'assit sur son lit, attendant impatiemment Josepha; bientôt celle-ci entra aussi doucement qu'un serpent qui se glisse dans les herbes. Tandis qu'elle fermait la porte, Kamala

s'exclama avidement :

— Je vous attendais! Quelles sont les nouvelles?

Josepha s'avança jusqu'au lit, tira la moustiquaire, et regarda Kamala de ses beaux yeux sombres.

— Asseyez-vous, dit Kamala, désignant le bord du lit.

— La señorita permet?

— Mais bien sûr. (Tout de suite, tant était vive son anxiété, Kamala ajouta avec désespoir :) Il faut nous aider, Josepha! Nous ne pouvons compter sur personne d'autre. Mon frère a appris que ses marins avaient été envoyés dans les mines.

— C'est toujours là qu'on les envoie, répondit Josepha.

— Ils ne seront pas trop cruellement traités? demanda Kamala.

Josepha haussa les épaules, puis elle dit :

— Mais il y a deux autres hommes ici qui pourront vous aider. Des Anglais!

— Des Anglais? répéta en écho Kamala.

Josepha acquiesça d'un signe de tête.

— Ils sont deux, ils sont venus ici avec leur bateau. Ils sont capitaines.

— Mais alors pourquoi ne les a-t-on pas envoyés, eux aussi, dans les mines?

— Son Excellence a pensé qu'ils seraient peut-être assez astucieux pour trouver un moyen de s'échapper et pour le faire connaître aux Mexicains.

— Où sont-ils donc? interrogea Kamala.

— Enfermés, dit Josepha, mais si j'avais de l'argent je pourrais les faire libérer.

— Deux capitaines anglais, dit Kamala se parlant à elle-même, cela ne fera jamais que quatre hommes avec mon frère et Spider qui est loin d'être un marin chevronné... (Elle se tut un moment et reprit :) Pourtant, si nous pouvions trouver un petit bateau, je suis sûre que nous pourrions nous en tirer.

— Non! Non! dit vivement Josepha. Il faut que vous preniez le *Santa Maria*.

— Le *Santa Maria*! s'exclama Kamala, mais c'est impossible!

— Non, ce n'est pas impossible, dit Josepha. Il y a dix hommes à bord. Don Miguel tient si fort à son bateau qu'il laisse toujours dix hommes pour le surveiller.

— Mais ils ne voudront pas obéir à mon frère et aux Anglais, répliqua Kamala. Il faudra se battre contre eux pour monter à bord.

— Ils ne se battront pas, répliqua Josepha. Ils obéiront. C'est en cela que vous aurez besoin de mon aide.

— Expliquez-vous, pour l'amour du ciel! demanda Kamala.

— Il n'y a qu'une personne au monde qui puisse nous aider, répondit Josepha, et c'est Zomba.

— Qui est Zomba? demanda Kamala.

— C'est la voyante, la magicienne qui a prédit à Son Excellence qu'il

viendrait une femme blonde d'au-delà des mers, et qu'elle serait sa reine.

— Mais si c'est bien ce qu'elle a dit, et nous savons que Don Miguel le croit, comment pourra-t-elle nous être d'une aide quelconque? Demanda Kamala perplexe. En tout cas, je vous jure bien que je ne serai jamais ni sa femme ni sa reine.

— Zomba est ma cousine, répondit Josepha, mais elle est en colère contre moi en ce moment, parce que je ne veux pas lui donner un des mes diamants. Elle prétend qu'il a un pouvoir magique et qu'elle en a besoin pour ses prédictions. Mais en vérité, elle en meurt d'envie par pure avidité!

Josepha, resplendissante des diamants qu'elle portait déjà la nuit précédente, tira de son corsage une autre pierre. Elle étincela lorsqu'elle la tendit à Kamala.

Au bout d'une fine chaîne d'or, était attaché le plus gros diamant, et aussi le plus étrange que Kamala eût jamais vu. Il était rond et jaune.

— Il est à moi, dit Josepha d'un air de défi, mais Zomba le veut. Elle le veut depuis le jour où Son Excellence me l'a offert. C'est pour cette raison qu'elle a fait des prédictions qui avaient pour but de me supplanter.

— Vous pensez qu'elle ment? questionna Kamala.

— Non, elle ne ment pas. Elle a dit qu'une femme blonde viendrait de l'autre côté de la mer, que Son Excellence la voudrait pour épouse et pour reine. (Josepha se tut comme pour donner du poids à ses paroles.) J'étais là lorsqu'elle a fait la prédiction, continua-t-elle. Elle n'a pas dit que Don Miguel se marierait, elle a dit qu'il la désirerait! Et c'est vrai, il vous désire!

— Je vois, dit lentement Kamala.

Elle était contente d'apprendre — même si elle ne croyait pas au pouvoir magique de Zomba — que la voyante n'avait pas prédit expressément qu'elle épouserait Don Miguel.

— Vous pensez donc que Zomba nous aidera.

— Elle vous aidera si je lui donne mon diamant, répondit Josepha.

— Eh bien! donnez-lui... donnez-le-lui, je vous en prie! supplia Kamala. Si c'est la seule chose qui peut nous sauver, si nous pouvons disparaître et que vous puissiez recouvrer l'amour de Son Excellence sans partage, je pense que c'est plus important que tous les joyaux du monde!

Josepha contempla son diamant avec perplexité.

— Je pense que vous avez raison, dit-elle, mais je ne souhaite pas me rendre en Espagne avec Son Excellence, et c'est pour cela que je veux que vous preniez le *Santa Maria*. Construire un autre bateau prendra un an, sinon deux, et entre-temps Don Miguel aura peut-être changé d'avis.

Kamala, assise, la dévisageait, les yeux agrandis de surprise.

— En Espagne je ne serai rien, expliqua Josepha. Je m'en rends bien compte. Il ne m'emmènera pas à la Cour, personne ne souhaitera me rencontrer parce que je ne suis que sa maîtresse, une femme de peu d'importance.

Ses yeux eurent un éclair de colère.

— Ici, tout est différent. Quand il n'y a pas d'invités, je prends mes repas avec lui et je monte à cheval à ses côtés. Les domestiques me craignent parce que Don Miguel m'écoute et que je suis la cousine de Zomba.

— Je comprends ce que vous ressentez, dit Kamala. Mais comment pourrions-nous fuir sur le *Santa Maria* sans être arrêtés? les patrouilleurs nous laisseront-ils passer? Ils sont armés de canons, je les ai vus.

— C'est très facile, répliqua Josepha, la seule difficulté est de monter à bord. Si les sentinelles vous voient vous enfuir de la maison, ils vous tueront. Déjà, ils ont ordre de tirer à vue sur toute personne suspecte rôdant autour de la demeure dès la nuit tombée.

Kamala pensa que Conrad aurait pu être abattu tandis qu'il passait d'un balcon à l'autre, et un frisson de terreur la parcourut.

— Nous devons pouvoir tenter quelque chose, je le sens, continua lentement Josepha. Il y a quelques jolies filles dans cette demeure, et après tout les sentinelles sont aussi des hommes. Si un homme est très occupé à faire sa cour, je ne pense pas qu'il remarque le moindre mouvement à la surface de l'eau.

— Oh, Josepha, comment pourrai-je jamais vous remercier? s'écria Kamala.

— En partant, répondit Josepha. Je suis jalouse de vous! Vous êtes si jolie avec votre chevelure blonde et votre peau si blanche!

— Mais vous êtes belle! s'exclama Kamala, la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Josepha sourit.

— Vous êtes bonne, dit-elle. Bien différente de ces Espagnoles pincées qui me regardent de haut avec leurs yeux stupides. (Elle cracha.) Les Espagnols me jetteraient dehors à coups de pied, car, bien que je partage le lit de Son Excellence, je ne porte pas de bague au doigt.

— Peut-être qu'un jour il vous épousera, murmura Kamala.

Son cœur était ému de compassion à la pensée que Josepha ait à subir tant d'humiliations.

Josepha secoua la tête :

— Non, il ne m'épousera pas, je ne suis pas de son monde. Mais le jour où il me renverra, je serai riche. Il ne manquera pas d'hommes pour vouloir de moi! Cependant, je n'ai pas encore assez d'argent. Voilà pourquoi je ne veux pas me séparer de mon diamant.

— Mais vous allez le faire tout de même! Je vous en prie, dites-moi que vous allez le faire quand même! supplia Kamala.

— Oui, je vais le faire, acquiesça Josepha. C'est ce qu'il y a de mieux pour vous et pour moi. Il faut que vous partiez. (Elle sourit à Kamala, puis elle ajouta :) Maintenant je dois m'en aller. Les domestiques ne rapporteront pas à Son Excellence que je suis venue m'entretenir mais je n'ai aucune confiance en son aide de camp. Il est machiavélique et ne songe qu'à rester en faveur. Je n'aimerais pas qu'il me voie.

— Vous avez raison, dit Kamala. De toute façon, il faut que j'avise mon frère de tout cela. Quand aurez-vous la possibilité de libérer les Anglais et quand Zomba pourra-t-elle nous aider?

— C'est ce soir que vous devez partir, dit Josepha. Mais d'abord il faut que vous trouviez de l'argent. Son Excellence ne me donne jamais d'argent. Des diamants, de fines chemises venues d'Espagne, tout ce que je puis désirer, oui, mais pas d'argent.

— La chambre de mon frère est à côté de la mienne, dit Kamala. Il a de l'argent, mais nous avons peur de parler dans cette pièce de crainte que quelqu'un écoute!

— C'est probable, acquiesça Josepha. Je pense que cette pièce-ci est sûre, mais au salon il faut prendre garde.

Kamala ne lui confia pas qu'ils le savaient déjà, car elle pensait que même à Josepha, il valait mieux ne pas trop parler.

Josepha resta pensive un moment, puis elle dit :

— Je suis presque certaine que personne ne nous entend. Venez, je vais vous montrer comment correspondre avec votre frère!

Immédiatement Kamala se leva et, prenant le châle brodé, elle s'en enveloppa.

Elle traversa la pièce, sur les pas de Josepha. Elle se demandait ce que préparait la jeune femme.

La pièce était ornée de panneaux de bois richement sculptés et peints en blanc. Sur chacun d'eux, il y avait des fleurs et des oiseaux.

Josepha fit courir ses petits doigts sur les moulures. Elle cherchait visiblement quelque chose, passant d'une sculpture à une autre, avec impatience.

Soudain, trois des panneaux se rabattirent, ménageant une ouverture, juste assez large pour qu'une personne s'y pût glisser. Kamala regarda et vit que le mur était creux.

« Voilà donc comment ils écoutent! » pensa-t-elle.

— Il n'y a personne ici, dit avec satisfaction Josepha.

Elle franchit l'ouverture et, de nouveau, promena ses doigts sur l'autre face de l'étroit passage. Une seconde plus tard, le panneau s'ouvrit et, cette fois, sur la chambre de Conrad. Il ne s'était pas dévêtu et n'était pas sur son lit, comme il le faisait d'ordinaire à l'heure de la sieste; il se reposait sur une chaise longue dans l'embrasure de la fenêtre, ayant enlevé simplement son habit et sa cravate.

Surpris, il leva les yeux et, lorsque Josepha lui fit signe, il se leva sans dire un mot et s'approcha de l'ouverture. Josepha l'attira dans la chambre de Kamala.

Elle referma les panneaux sur lui et murmura :

— Quelqu'un écoute peut-être derrière les murs de votre chambre, je ne suis pas tranquille.

— Voici Josepha, dont je vous ai parlé, dit Kamala.

Conrad prit la main de la métisse et la porta à ses lèvres.

— Vous avez rendu espoir à ma sœur, señorita, dit-il, je vous suis très reconnaissant.

Kamala vit, à l'expression de Josepha, qu'elle était très sensible à cette marque de courtoisie.

— Josepha m'a indiqué un moyen de nous enfuir! s'exclama Kamala.

— Pouvons-nous parler ici? demanda vivement Conrad.

— Cette pièce est sûre, répondit Josepha, mais je n'en dirais pas autant de votre chambre.

— Eh bien, si personne ne nous écoute, dites-moi votre plan.

— Il faut parler bas, murmura Josepha. Les servantes savent que je suis chez votre sœur, mais seule à seule. Si elles entendent une voix masculine, elles trouveront cela bizarre.

— Parlez, je vous écoute, répondit Conrad dans un murmure.

Josepha lui raconta tout ce qu'elle avait déjà dit à Kamala, au sujet des deux Anglais qui étaient emprisonnés et surveillés; elle ajouta qu'elle voulait qu'ils s'enfuient sur le *Santa Maria*, et affirma que, par l'intermédiaire de Zomba, elle était assurée de l'obéissance des hommes.

— Et les sentinelles? demanda Conrad.

— J'ai déjà expliqué à votre sœur que je ferais en sorte que les sentinelles ne surveillent pas la lagune. Mais nagez très lentement et ne portez rien de blanc, car s'ils vous voient, ils tireront.

Conrad regarda Kamala.

— Savez-vous nager? demanda-t-il.

Elle hocha la tête affirmativement.

— Il n'est rien que vous ne sachiez faire, dit-il en souriant.

— Mais ce qu'il me faut, dit finalement Josepha, c'est de l'argent. Il faut acheter les sentinelles qui gardent les capitaines anglais. Les filles chargées de distraire et de retenir les sentinelles voudront également être payées!

Elle se tut un instant, puis expliqua :

— Ce n'est pas de bijoux que les gens d'ici ont besoin, mais d'argent, afin de partir vers des villages ou des villes où ils vivront libres.

Conrad se leva, traversa la pièce, ouvrit le panneau que Josepha n'avait pas refermé complètement, et passa dans sa chambre.

En revenant, il portait la mallette de cuir que Kamala avait remarquée en quittant le voilier.

— Voici tout l'argent que nous possédons, dit-il. Prenez ce qu'il vous faut.

Il ouvrit la mallette et Kamala aperçut une grande quantité de billets de banque, des pièces d'or et d'argent.

Lentement, comme si elle calculait soigneusement, Josepha prit les billets un par un. Quand elle en eut rassemblé une poignée, elle leva les yeux en souriant sur Conrad.

— Et pour vous? questionna-t-il calmement.

Elle le regarda un moment, puis elle dit :

— Vous aurez besoin d'argent, mais ce que j'aimerais que vous me donniez, ce sont des pièces d'or anglaises. Je les ferai monter en bracelet, un bracelet comme aucune autre femme n'en possédera.

— Eh bien, servez-vous, dit-il.

Elle prit neuf souverains et les posa sur son poignet.

— Je pense que ce sera très élégant, dit-elle en souriant.

— Il n'est rien que nous puissions vous donner qui soit à la mesure de ce que vous faites pour nous. Ma sœur et moi, nous nous souviendrons toujours de vous comme d'une dame très bonne et charmante.

Il parlait très lentement, dans son espagnol maladroît, mais Josepha le comprit. Kamala la vit rougir de plaisir parce qu'il s'était adressé à elle comme à une égale.

— C'est un honneur que de vous aider, señor, dit-elle.

Conrad se leva.

— Il faut que je rentre, dit-il, au cas où l'aide de camp pénétrerait dans ma chambre et découvrirait que je n'y suis pas. A quelle heure devons-nous être prêts?

— Soyez ici, dans cette chambre, à 1 heure du matin, dit Josepha. La marée alors vous sera favorable et, grâce à la brise qui souffle à cette heure-là, vous pourrez quitter facilement la lagune et prendre la mer.

— Êtes-vous vraiment sûre que les hommes restés à bord voudront bien se mettre sous mes ordres? demanda Conrad d'un ton anxieux.

— Zomba y veillera, répondit Josepha avec assurance.

— Eh bien! il ne me reste qu'à vous remercier du fond de mon cœur, répondit Conrad.

Une fois encore, il porta la main de Josepha à ses lèvres. Elle était si resplendissante de beauté que Kamala en ressentit un petit pincement de jalousie.

« Comment pourra-t-il encore me trouver belle? se demandait-elle. Josepha est sûrement la plus belle fille du monde. »

Mais tandis que Conrad s'apprêtait à regagner sa chambre, elle croisa son regard et comprit qu'elle n'avait à redouter aucune autre femme. Il l'aimait. On ne pouvait se méprendre à l'expression de ses yeux, à la manière dont son visage s'adoucissait soudain.

Elle eût désiré lui dire tout haut : « Je vous aime », mais il avait déjà disparu derrière le panneau mobile et Josepha le referma avec un petit claquement sec.

— Et maintenant, petite señorita, vous n'avez plus aucune raison d'être aussi effrayée. Si les dieux sont avec nous, nous sommes sauvés.

— Je vais prier mon Dieu, dit Kamala, et priez le vôtre.

Josepha sourit.

— C'est en Zomba que je place ma foi, dit-elle, et en mon diamant.

Chapitre 10

Kamala s'habilla avec beaucoup de soin pour le dîner. Elle portait la robe blanche couverte de diamants et le collier que Don Miguel lui avait offerts.

Elle pensait sans relâche à ne montrer aucune impatience, aucune excitation, pour ne pas éveiller les soupçons : la moindre différence dans son comportement pouvait être remarquée.

Elle ne voulait même pas imaginer ce qui arriverait si leur tentative de fuite échouait.

Elle s'obligea en revanche à veiller aux détails de sa toilette. Elle apporta un raffinement particulier à sa coiffure, demanda à plusieurs reprises aux servantes d'arranger les plis de son ample jupe.

Finalement elle s'engagea dans le couloir menant au grand salon. Elle se sentait dans le même état d'esprit qu'une actrice qui monte sur la scène pour un rôle difficile.

Conrad s'y trouvait déjà en compagnie du señor Quintero et de l'aide de camp. A peine eut-elle pénétré dans la pièce que ce dernier se précipita pour lui baiser la main en disant :

— Son Excellence serait extrêmement heureuse de vous parler en particulier, señorita, dans son salon personnel.

Kamala jeta vivement un coup d'œil à Conrad, et, à sa grande consternation, elle se rendit compte qu'il était aussi surpris qu'elle de cette demande.

Elle ne pouvait cependant rien faire d'autre que d'accéder à la requête de Don Miguel. L'aide de camp la conduisit à l'autre bout du corridor où se tenaient deux laquais vêtus de livrées chamarrées d'or. Ils ouvrirent devant eux une porte d'acajou massif.

Le salon particulier de Don Miguel était surchargé d'ornements comme le reste de sa demeure.

Il se leva à l'entrée de Kamala. Il se tenait derrière un énorme bureau incrusté d'argent et elle ne put s'empêcher d'admirer son élégance et de remarquer à quel point son costume noir mettait en valeur sa silhouette admirablement proportionnée. Des diamants fabuleux scintillaient sur son plastron et il portait, au doigt, son énorme diamant.

Kamala avançait vers lui lentement, car elle était consciente de ce que l'on avait refermé la porte derrière elle. Ils étaient seuls!

Lorsqu'elle fut près de lui, elle plongea dans une profonde révérence et il lui baisa la main.

— Vous êtes très belle, señorita.

— Je remercie Votre Excellence.

— Je ne cherche pas à vous flatter, je ne fais qu'exprimer la vérité. J'ai vu au cours de ma vie beaucoup de jolies femmes, mais aucune qui se puisse comparer à vous.

Son regard parcourut rapidement Kamala, comme si — pensa-t-elle — il faisait le compte de ses qualités physiques, ravi de constater que l'épouse qu'il avait choisie était exceptionnelle.

Il y avait dans cet examen quelque chose de presque impersonnel. Quelque chose que Kamala ressentit comme une insulte.

Cependant, elle baissa les yeux espérant répondre par son attitude à ce que l'on attendait d'elle : une humble gratitude.

— J'ai un présent pour vous, dit Don Miguel, grâce auquel, je crois, vous rendrez jalouses toutes les dames de Madrid.

Il prit sur son bureau une petite boîte et l'ouvrit. Apparut alors aux yeux de Kamala le diamant le plus gros et le plus étincelant qu'elle eût jamais vu. Le diamant jonquille de Josepha était d'une beauté spectaculaire, mais celui-ci le dépassait encore. Blanc-bleu, taillé en navette, il brillait de mille feux dans la lumière.

Don Miguel le saisit et, s'emparant de la main de Kamala, il le glissa à son médus.

— Je remercie Votre Excellence, dit-elle le souffle court. Votre Excellence est trop bonne.

— On prépare encore bien d'autres bijoux pour vous, ils seront prêts avant notre départ.

— C'est le plus gros diamant que j'aie jamais vu ! s'écria Kamala, sentant bien qu'elle devait se montrer enthousiaste.

— On l'a trouvé dans l'une de mes mines, il y a cinq ans de cela. Je l'ai gardé depuis. Je voulais trouver une femme digne de son éclat.

— Merci, répéta Kamala.

Elle voulut faire une révérence, mais Don Miguel tendit vers elle sa main longue et fine et lui releva le menton.

Elle devina ce qu'il allait faire et fit un effort surhumain pour ne pas se détourner et quitter la pièce en courant.

Au lieu de cela, elle enfonça ses ongles dans ses paumes, et se força à rester immobile.

Lentement, avec décision, Don Miguel courba la tête et elle sentit les lèvres de l'homme lui emprisonner la bouche. Elle comprit alors ce qu'était un baiser sans amour !

Lorsque la bouche de Conrad prenait possession de la sienne, un frisson la parcourait, une brusque flambée d'extase la soulevait et, instinctivement, elle répondait à son baiser.

A présent, sous le baiser de Don Miguel, elle ne ressentait que répulsion et n'éprouvait qu'un désir : s'enfuir!

La bouche de ce dernier, une bouche dure, possessive, la retenait captive et ses bras semblaient à Kamala un cercle de fer.

Elle se rendit compte que, dissimulé sous le carcan de son éducation et de son orgueil, un désir violent et primitif couvait, prêt à se déchaîner.

Ses lèvres se firent plus insistantes, il l'embrassait maintenant brutalement, avec une passion qui paraissait à Kamala, malgré son ignorance, lubrique et presque malsaine.

Enfin au moment où il lui semblait être sur le point de s'évanouir, il la libéra.

— Vous êtes infiniment désirable, dit-il d'une voix rauque, et demain vous serez mienne!

Elle passa le bout de ses doigts sur sa bouche meurtrie.

— De... main, balbutia-t-elle.

Puis, n'en pouvant supporter davantage, elle se détourna et sortit de la pièce en courant, épouvantée. Jamais elle n'avait eu aussi peur de sa vie!

Son seul désir était de retrouver Conrad et de se jeter dans ses bras. Elle avait besoin de sa protection, du sentiment de sécurité qu'il lui apportait toujours, tant qu'il était à ses côtés.

Puis, tandis qu'elle suivait le corridor, une idée lui vint. Tout reposait sur la possibilité qu'ils auraient de fuir. Si Conrad la voyait bouleversée et effrayée, peut-être insulterait-il Don Miguel ou même le provoquerait-il en duel?

Elle s'arrêta au milieu du couloir pour se ressaisir. Elle était consciente du regard des domestiques mais n'y attacha pas d'importance.

Tout ce oui important était d'éviter de mettre Conrad en fureur, c'est-à-dire faire en sorte qu'il ignorât le baiser de Don Miguel.

Marchant lentement, Kamala passa devant un miroir encadré d'or. Sa chevelure était en désordre. Comme un automate, elle l'arrangea et, ce faisant, vit étinceler le gigantesque diamant qu'elle portait à son doigt.

Elle sentait bien que c'était là une chaîne de plus.

Puis, effrayée à la pensée que Don Miguel pourrait sortir de son appartement privé, elle continua son chemin, essayant de faire bonne figure, et rejoignit au salon Conrad et les deux autres hommes.

Le dîner lui sembla durer un siècle.

Parler de choses et d'autres devenait une véritable torture à mesure que le temps s'écoulait. Don Miguel fanfaronnait de la plus insupportable manière, se vantant de ses biens, de ses exploits, et racontant avec complaisance ce qu'il envisageait de faire à l'avenir.

Enfin, au moment où Kamala était sur le point de perdre la maîtrise d'elle-même, ils purent se retirer.

Il n'était pas encore minuit et Kamala se rendit compte qu'il lui fallait attendre plus d'une heure avant la venue de Josepha. Elle se laissa déshabiller

par ses femmes, puis lorsqu'elles furent sorties de la pièce, elle se leva, s'enveloppa du châle brodé et alla contempler la lagune.

Dieu merci, il faisait une nuit sans lune. Les étoiles brillaient, mais la lagune, cernée de forêts, semblait un gouffre noir.

Elle resta là, debout, essayant de prier. Mais même les paroles familières, qu'elle prononçait depuis l'enfance, ne montaient plus à ses lèvres.

Un bruit léger l'alerta, elle se retourna : c'était Conrad qui pénétrait dans sa chambre. Avec un petit cri, elle courut vers lui. Il l'entoura de ses bras et la serra contre lui passionnément.

Il la sentit trembler et dit au bout d'un moment :

— Qu'y a-t-il, ma chérie? Qu'est-ce qui vous bouleverse?

Les lèvres de Conrad erraient sur ses cheveux.

— Rien... Rien du tout, dit-elle vivement. Je suis simplement effrayée... pour vous et... naturellement... pour moi aussi.

Il se recula un peu et dit calmement :

— Voilà justement de quoi je suis venu vous entretenir.

— Est-ce bien prudent de venir si tôt? demanda Kamala.

— Spider est dans ma chambre, répondit Conrad, il me préviendra si quelqu'un me demande. Mais je ne pense pas que quiconque nous dérangera à cette heure.

Il fit asseoir Kamala sur un petit sofa près de la fenêtre. Elle leva les yeux sur lui, dans l'expectative. Il prit le temps de s'asseoir près d'elle.

— J'ai parlé avec Don Miguel de votre mariage, dit-il. Ses projets pour la cérémonie elle-même ainsi que pour la fête qui suivra sont grandioses, mais tout cela n'a aucune importance.

— Alors qu'y a-t-il? demanda Kamala, alarmée par le ton sérieux de sa voix.

Au bout d'un moment, Conrad continua sans la regarder :

— J'ai pensé qu'il était loyal de vous faire savoir à quel point cet Espagnol est riche. Il a une fortune inépuisable. Non seulement il possède des mines d'or, d'argent, de diamant, mais il est également propriétaire de vastes terrains qui, d'après ce qu'il affirme, se développeront certainement. Il a d'autre part de grandes propriétés en Espagne, et en ce moment même, il cherche à investir de l'argent en Amérique.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec nous? demanda Kamala.

— Pas avec nous, avec *vous*, répondit Conrad. J'aimerais que vous vous rendiez compte de la position que vous auriez en devenant son épouse.

— Son épouse! articula Kamala avec effort, mais vous savez bien que je ne pourrais jamais l'épouser!

— En êtes-vous sûre?

Il se tourna vers elle et la regarda pour la première fois en face, depuis le début de cette conversation. Il vit ses yeux effrayés et dilatés, ses lèvres tremblantes, ses mains jointes comme pour l'implorer.

— Qu'ai-je donc à vous offrir? demanda-t-il âprement. Je vous aime et je

crois que vous m'aimez, mais cet amour survivra-t-il à la misère et aux privations? Qu'advient-il lorsque vous ne saurez même pas si vous aurez de quoi vous nourrir le lendemain? Et moi, croyez-vous donc qu'il me sera facile de vous regarder souffrir?

— Essayez-vous en ce moment de me dire, chuchota Kamala, que vous ne voulez plus de moi?

— Dieu, non! Comment pouvez-vous penser une chose pareille? dit-il violemment. J'essaie simplement de voir ce qui est le mieux pour vous, mon trésor. Je vous aime à la folie! Vous êtes toute ma vie! Mais il faut que vous soyez bien consciente de ce que vous perdez en me choisissant et en refusant Don Miguel.

Kamala poussa un faible cri et, tendant les mains, elle s'accrocha aux revers de la veste de Conrad.

— Vous ne pouvez pas m'abandonner, dit-elle avec désespoir. Je vous aime. Comment avez-vous pu songer un seul instant que je pourrais épouser Don Miguel et le laisser... me toucher?

Sa voix se brisa en prononçant ces mots et elle cacha son visage contre l'épaule de Conrad.

Son châle glissa de ses épaules, et Conrad l'entoura de ses bras. Seule la chemise de nuit de fin linon voilait les formes charmantes de la jeune fille.

— Si vous partez sans moi, je... je me tuerai, je vous le jure, murmura-t-elle avec passion, tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues.

— Ma chérie, ma douce, mon amour, s'écria Conrad, bien sûr que je vous emmènerai! Ne pensez-vous pas que j'étais crucifié à l'idée de vous perdre? Je voulais simplement être loyal envers vous.

— Non, vous ne l'êtes... pas, chuchota Kamala à travers ses larmes, vous ne comprenez pas à quel point je... vous aime.

Conrad la serra contre lui.

— Très bien. Si nous mourons, nous mourons ensemble. Et si nous nous en tirons, nous affronterons l'avenir avec courage.

Elle leva les yeux vers lui, les joues encore humides de larmes, mais les yeux brillants de joie.

— Vous m'emmenez donc?

— Je vous prends ce soir et pour toujours, répondit Conrad. Vous êtes mienne et je ne vous laisserai plus jamais partir.

Il l'embrassa et, de nouveau, elle se sentit transportée par un ravissement indescriptible. Il lui semblait que du vif-argent courait dans ses veines. Elle savait bien à présent que rien ni personne ne pourrait les séparer.

Au bout d'un long moment il la laissa aller et, se penchant pour ramasser le châle brodé, il le posa sur ses épaules

Elle rougit à la pensée qu'il l'avait vue si peu vêtue. Puis il dit doucement :

— Le temps passe, Josepha sera bientôt là.

— Le señor Quintero est-il prêt?

— Il ne nous accompagne pas, répondit Conrad. D'abord il ne sait pas

nager, et ensuite, il a réussi pendant la promenade ce matin à persuader un des palefreniers de lui procurer un cheval et de lui servir de guide.

— Il va s'enfuir par les terres! s'exclama Kamala.

— Cela sera long, dit Conrad, car Quintero a découvert sur la carte que ses amis les plus proches se trouvent à environ cent miles d'ici. La région est rude, infestée de serpents, et il ne nous reste plus qu'à prier pour qu'il arrive sain et sauf.

— Le señor m'a confié qu'il a des amis très haut placés à Mexico, dit Kamala. Pourra-t-il aider les marins qui sont prisonniers dans les mines?

— C'est bien ce qu'il a l'intention de faire, répondit Conrad. Il ne pense pas que le gouvernement, faible et menacé d'une révolution imminente, soit en mesure de contrer Don Miguel, mais il peut certainement l'obliger à libérer les étrangers qu'il fait travailler.

— Ce sera toujours quelque chose, dit Kamala.

— Quintero, s'il le veut, peut faire preuve de beaucoup de détermination, répondit Conrad. Je suis sûr qu'il fera tout ce qui est humainement possible.

— J'en suis convaincue, acquiesça Kamala.

— Je vais m'assurer que Spider a bien réuni tout ce dont nous avons besoin, dit Conrad.

Il traversa la pièce et disparut derrière le panneau. Kamala l'entendit presque aussitôt s'adresser à Spider.

Quelques minutes plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit et Josepha entra accompagnée de la femme la plus étrange que Kamala eût jamais vue.

A la couleur sombre de sa peau, Kamala devina que cette extraordinaire créature était un mélange de race noire et mexicaine. Elle avait de grands yeux noirs fort beaux et des traits assez rudes. Mais il ne pouvait y avoir aucun doute sur la force de sa personnalité.

Elle était vêtue à la manière mexicaine de plusieurs jupons de différentes couleurs; un châle rouge à franges recouvrait ses épaules et elle portait une blouse de batiste.

Elle était coiffée d'un turban de lamé rouge et or qui accentuait son apparence bizarre.

Mais le plus extraordinaire était le nombre invraisemblable de colliers qui pendaient par douzaines à son cou. Il y en avait de toutes sortes et certains portaient des inscriptions : Kamala pensa qu'ils avaient probablement un pouvoir magique.

Il y avait un collier de dents de requins, des colliers de coquillages, d'autres de corail, d'or, d'autres encore d'argent et d'os; il y avait de longues chaînes étincelantes de perles aux formes bizarres et de petites pierres étrangement dorées.

A ses poignets, une masse de bracelets tintinnabulait chaque fois qu'elle faisait un mouvement, et chacun de ses doigts était orné d'une bague.

— Je vous salue, señorita, dit Josepha à voix basse. Comme promis, j'ai amené Zomba.

Kamala fit une révérence.

— Je vous en suis très reconnaissante, dit-elle. (Tendant la main à la voyante, elle ajouta :) Puis-je vous dire, señorita, à quel point je suis heureuse de vous accueillir et combien je vous suis profondément reconnaissante de votre aide?

— Ma cousine Josepha me dit que vous êtes en danger, dit Zomba.

Elle avait une voix basse et profonde, presque masculine. Tandis qu'elle parlait, Conrad était revenu dans la pièce.

Il s'avança vers les femmes et porta à ses lèvres la main de Josepha.

— Vous êtes notre bon ange, dit-il dans son espagnol hésitant.

Josepha lui sourit avec coquetterie et ce sourire la rendit si belle que Kamala en ressentit encore une fois un léger pincement de jalousie. Conrad tendit alors les deux mains vers Zomba.

— Vous êtes notre espoir et notre salut, dit-il.

C'était très intelligent à lui, pensa Kamala, de s'exprimer dans le langage excessif qu'appréciaient les Mexicains et les Espagnols. Elle vit un éclair d'approbation dans les yeux noirs de Zomba, puis celle-ci répliqua :

— Ce ne sera pas facile, en êtes-vous bien conscient?

— Nous connaissons les difficultés, répondit Conrad. Mais nous voulons, avec votre aide, tenter l'impossible.

— Les Anglais attendent en bas, dit Josepha. Zomba va vous conduire à eux, ainsi personne ne vous arrêtera. Mais lorsque vous serez dans l'eau, rappelez-vous que nous ne pourrons plus rien pour vous.

— Je le sais, dit Conrad, et tous deux, la señorita et moi, nous sommes prêts à courir ce risque.

— Les filles sont déjà en train de s'occuper des sentinelles, continua Josepha. Elles ont apporté du vin et sont très contentes de l'argent que vous leur avez donné.

— Tu as bien ajouté au vin ce que je t'avais donné? interrogea Zomba de sa voix grave.

Josepha inclina la tête en signe d'approbation et elle expliqua à Conrad :

— Il y a dans ce vin certaines herbes qui bientôt feront somnoler les soldats. Pas suffisamment pour qu'ils soient réprimandés, mais assez pour les empêcher d'être trop attentifs.

— Encore une fois, dit Conrad, je ne peux que vous exprimer ma reconnaissance.

— Une fois arrivée sur le bateau, señorita, dit Zomba en s'adressant à Kamala, vous parlerez la première aux hommes, et seule.

— Est-ce bien prudent? demanda vivement Conrad.

— Elle n'aura rien à craindre, car elle portera ceci, répliqua Zomba.

En disant ces mots, elle ôta d'un de ses colliers... un talisman.

C'était une grande pierre ronde, peinte en rouge et décorée de signes étranges. Aux extrémités se trouvaient deux énormes perles baroques, et, sur chacune des perles, de minuscules morceaux de corail saillaient comme de

petites dents roses.

— Tous les hommes à bord du *Santa Maria*, dit Zomba, savent que ceci est mon signe : le signe magique de Zomba. Montrez-le-leur, dites-leur qu'il vient de moi, puis passez-le au cou de votre homme. Ils obéiront à ses ordres et le suivront où qu'il aille.

Elle déposa le talisman dans les mains de Kamala. Au moment où elle le recevait, Kamala eut l'impression, bien qu'elle se dît que son imagination lui jouait des tours, qu'un étrange pouvoir émanait de l'objet.

— C'est bientôt l'heure de partir, dit Zomba.

— Autre chose, dit Josepha, l'interrompant. Les patrouilleurs ne sont pas censés intervenir lorsque le *Santa Maria* quitte le port, mais lorsque Son Excellence est à bord, le bateau arbore toujours une lumière bleue au grand mât. Vous en trouverez une à bord. Dites aux hommes de la hisser aussitôt que vous serez dans la lagune.

— Nous y veillerons, dit Conrad.

— J'ai apporté quelque chose pour vous, señorita, dit Josepha.

En disant ces mots, elle tendit à la jeune fille une sorte de ballot. Celle-ci le déplia et vit apparaître un habit de soie noire qui n'était pas sans rappeler un vêtement de moine.

— Je l'ai fait faire aujourd'hui, expliqua Josepha. Il est copié sur la bure que portent les Pénitents le jour du Vendredi Saint. La seule différence est que ce vêtement est fendu sur les côtés, ce qui vous permettra de nager. Relevez le capuchon de façon à cacher vos cheveux blonds.

— Comme vous êtes avisée d'avoir pensé à tout cela! dit Kamala.

— Vous feriez bien de le mettre tout de suite, suggéra Josepha. Vous n'allez sûrement pas vous changer en bas en même temps que les hommes.

— Non, bien sûr, dit Kamala.

Elle jeta un coup d'œil à Conrad.

— Je ne regarde pas, dit-il avec un petit sourire.

Il tourna le dos.

Tandis que Josepha commençait à aider Kamala à se dévêtir de sa chemise de nuit, Zomba s'avança vers Conrad, et Kamala entendit ses paroles :

— Vous êtes un homme remarquable. Je vois que vous ferez de grandes choses. Beaucoup de gens dépendront de vous, beaucoup béniront votre nom. Je vois une couronne sur votre tête. C'est signe de grandeur.

— J'espère que vos prédictions se réaliseront, répondit Conrad.

— Les prédictions de Zomba se réalisent toujours, dit fièrement la voyante.

Elle jeta un regard par-dessus son épaule et constata que Kamala était déjà habillée.

La robe de soie noire lui collait à la peau et elle semblait si pathétique avec son pâle petit visage que Conrad ressentit le désir impérieux de la prendre dans ses bras et de la rassurer. Mais Zomba poursuivait :

— Je vois votre avenir à vous aussi, señorita. Il est très simple : vous

obtiendrez tout ce que votre cœur désire.

Kamala regarda Conrad, et ses yeux étaient si éloquents que Zomba dit après les avoir contemplés pensivement l'un et l'autre :

— Tu m'as dit, Josepha, que ces deux-là étaient frère et sœur. Ce n'est pas vrai!

— Vous n'êtes pas frère et sœur! s'exclama Josepha avec surprise.

— Nous avons notre secret, nous aussi, dit Conrad. Tout ce que je demande à la vie, c'est que la señorita devienne ma femme.

— Ne craignez rien, sourit Zomba. Mais venez, il faut partir.

— Si la señorita descend vêtue de ce seul vêtement, cela semblera bizarre, dit Josepha.

— J'ai un manteau dans ma garde-robe, dit précipitamment Kamala.

Conrad alla chercher le manteau de velours noir orné de duvet de cygne qu'ils avaient acheté à Southampton. Il le lui mit sur les épaules, puis traversa le panneau mobile et fit signe à Spider.

Le petit homme chauve entra vivement dans la pièce.

Il eut un mouvement de surprise à la vue de Zomba, mais s'inclina poliment devant elle ainsi que devant Josepha.

— Venez! ordonna Zomba d'une voix impérieuse — et, ouvrant la porte, elle les précéda dans le corridor.

Elle avançait comme une frégate, toutes voiles dehors, et les autres marchaient derrière elle.

C'était là — Kamala l'avait deviné — le moment le plus périlleux de leur équipée, mais les domestiques s'inclinèrent jusqu'au sol au passage de la voyante.

Il était clair qu'ils étaient bien trop impressionnés par cette femme à laquelle ils prêtaient des pouvoirs surnaturels pour remarquer quoi que ce soit.

Bientôt ils descendaient un petit escalier qui conduisait à la cour; ensuite ils franchirent un portail et s'engagèrent dans un escalier qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Conrad détacha une lanterne du mur pour les éclairer : l'escalier était très étroit et très tortueux.

Ils descendirent encore et encore, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans une gigantesque cave. Il y avait là des barils et des bouteilles de vin alignées sur des étagères. Tout était soigneusement rangé et les bouteilles étaient étiquetées. Il n'y avait personne dans la cave et ils la traversèrent pour descendre quelques marches. Kamala supposa qu'ils se trouvaient à présent au niveau de la lagune.

En bas des marches, deux hommes attendaient dans l'obscurité. Ils avaient des cheveux blonds et des yeux bleus, et l'on ne pouvait se méprendre sur leur nationalité. C'étaient les capitaines anglais!

— Je ne leur ai pas dit qui vous étiez, dit Josepha à Conrad. Parlez tout doucement.

Conrad s'avança et tendit la main.

— Je suis Conrad Veryan, dit-il calmement. On vous a conduits ici parce

que c'est là notre seule chance de nous échapper. Il se peut que nous soyons tués avant de gagner le *Santa Maria*, mais si nous arrivons à monter à bord sains et saufs, je pense que nous parviendrons à lui faire prendre la mer. Êtes-vous d'accord pour m'accompagner?

Le plus âgé des deux hommes répondit :

— Je me nomme Neil Mac Donald, capitaine du *Héron*, et voici Roger Turner qui commandait le *Thanet*.

Conrad serra la main de ce dernier.

— Êtes-vous marin, monsieur? lui demanda celui-ci.

— J'étais le capitaine de *l'Hercule* et de *la Norma*, répliqua Conrad.

Kamala qui les observait se rendit compte que les deux hommes avaient entendu parler des bateaux de Conrad. Il n'y avait pas à se tromper sur la ferveur avec laquelle le capitaine Mac Donald dit vivement :

— Je serais très honoré de servir sous vos ordres, monsieur.

— Eh bien, il n'y a plus de temps à perdre, répondit Conrad. (Il se tourna vers Spider.) Avez-vous apporté ce que je vous ai demandé?

— Oui, monsieur.

En disant ces mots, il tendit à chacun des trois hommes un morceau de tissu noir dans lequel était enveloppé un couteau à la lame acérée.

— Voici les seules armes dont nous pouvons disposer, dit Conrad. Et maintenant, messieurs, je suggère que nous retournions dans la cave, pour nous dévêtir hors de la vue des dames. Il nous faudra nager aussi doucement que possible, car si l'on nous voit, si l'on nous entend, nous serons impitoyablement abattus.

Il monta les marches suivi des deux capitaines. Kamala se tourna vers Josepha.

— Je ne puis qu'ajouter mes remerciements à tous ceux que sir Conrad vous a déjà exprimés dit-elle, mais j'aimerais également vous donner ceci...

En disant ces mots, elle ôta de son doigt l'énorme diamant que Don Miguel y avait glissé quelques heures plus tôt.

Josepha poussa un petit cri ravi.

— Vous ne voulez pas dire que vous allez me donner ce diamant? demanda-t-elle.

— Personne ne le mérite autant que vous, dit Kamala, et si nous réussissons à fuir, Don Miguel pensera que je l'ai emporté, aussi ne saura-t-il jamais que c'est vous qui l'avez.

— Merci! Oh, merci!

Josepha baissa les yeux sur Kamala et sembla hésiter. Comme si elle comprenait ce qui traversait l'esprit de la métisse, Kamala l'embrassa sur la joue.

— Vous êtes très bonne, dit Josepha d'une voix contenue.

Kamala se tourna vers Zomba.

— Je serais très heureuse, señora, que vous acceptiez ce présent.

En quittant sa chambre, elle avait emporté la boîte de cuir noir posée sur la

coiffeuse et qui contenait le collier de diamants.

Maintenant, le dégageant de son écrin, elle le souleva dans la lueur de la lanterne que Conrad avait apportée. Il semblait en absorber toute la lumière.

Il brillait de mille feux et Kamala vit briller de même les yeux de Zomba.

— Vous m'avez payé largement la dette que vous aviez envers moi, señorita, dit-elle. Elle ne vous poursuivra pas tout au long de votre vie, ainsi que le font celles dont on ne s'acquitte pas.

— J'en suis heureuse, dit Kamala en souriant.

Elles n'eurent pas le temps d'échanger d'autres paroles.

Conrad revenait suivi des deux capitaines et de Spider. Ils portaient seulement des culottes noires et leurs couteaux à la ceinture.

Conrad baisa la main de Josepha puis celle de Zomba.

— Plus un mot, dit-il calmement. Je passe devant, Kamala me suit, et vous autres fermez la marche. Essayez de rester en ligne droite. On pourra nous repérer moins facilement. Quand nous atteindrons le bateau, j'aiderai Kamala à monter à bord.

Il regarda Kamala :

— Avez-vous le talisman ?

— Oui, autour de mon cou.

Elle le glissa sous sa robe noire, puis Josepha rabattit le capuchon.

— Vous serez invisible, dit-elle. *Buena suerte*.

Conrad s'était avancé jusqu'au bord et se laissait glisser très doucement dans l'eau. Kamala ôta ses mules et le suivit.

Elle éprouva l'étrange sensation de laisser un monde derrière elle, et de s'engager dans l'inconnu.

L'eau n'était pas froide. Après le choc du premier contact, elle eut l'impression de nager dans du lait. Il n'y avait pas une ride sur la lagune et apparemment pas le moindre souffle de vent.

Tandis qu'elle nageait, elle se demandait s'ils arriveraient vraiment à sortir le bateau du port. Dans la négative, ils se retrouveraient le lendemain matin prisonniers, à la merci de Don Miguel.

Puis elle se dit, pour se donner du courage, que Zomba lui avait prédit la réalisation de ses désirs, et que désirait-elle d'autre sinon épouser Conrad ?

Il nageait devant elle lentement, d'une brasse vigoureuse et régulière. Et bien que les trois autres hommes fussent juste derrière elle, c'est à peine si elle les entendait fendre l'eau. La distance était en réalité supérieure à ce qu'elle leur était apparue de la berge. A chaque instant, Kamala appréhendait d'entendre un cri suivi d'un coup de feu.

Mais tout était silencieux, et elle vit bientôt la coque du *Santa Maria* se profiler au-dessus d'eux.

Une échelle de corde pendait à la poupe. Conrad s'y agrippa d'une main et tendit l'autre à Kamala. Elle vint se placer à côté de lui et il la pressa un instant contre son cœur.

— N'ayez pas peur, ma chérie, chuchota-t-il, vous savez que tout dépend

de vous.

Elle ne répondit pas : il lui semblait ne pouvoir parler. Le moment était venu, pensait-elle, où, si elle ne jouait pas convenablement son rôle, ils seraient tous capturés et peut-être mis à mort.

Conrad l'aida à monter à l'échelle de corde. La corde entamait la plante de ses pieds nus et la peau délicate de ses mains.

Elle atteignit le pont, et, une fois là, un peu étourdie, elle constata que les hommes dormaient sur le pont, roulés dans des couvertures.

Lentement, les doigts gourds, elle rabattit son capuchon et, tirant de son sein l'étrange talisman que Zomba lui avait remis, elle s'avança.

A ce moment, un homme qu'elle n'avait pas remarqué, et qui était de garde à l'arrière, jeta un cri qui réveilla les autres.

Ils s'agitèrent dans leurs couvertures, s'assirent, puis à la vue de Kamala se relevèrent vivement.

Instinctivement, ils portèrent la main au poignard qu'ils avaient tous à la ceinture.

Le danger se précisait et, pendant un instant, Kamala crut bien qu'elle serait incapable de prendre la parole. Puis d'une voix parfaitement distincte, et presque plus forte qu'elle ne le désirait, elle dit en espagnol :

— Je viens de la part de Zomba, la magicienne, la voyante. Elle vous envoie ceci, afin que vous sachiez que je dis la vérité.

En disant ces mots, elle souleva dans ses mains le talisman de façon qu'ils pussent le voir.

A la lumière des étoiles, on le distinguait facilement. Les perles blanches se détachaient avec éclat et le corail semblait jaillir de la large pierre colorée.

— Zomba! Zomba!

Elle entendit les hommes murmurer le nom en retenant leur souffle tandis qu'ils s'approchaient d'elle avec curiosité, mais ne cherchaient plus à sortir leurs couteaux.

Kamala remarqua que c'étaient presque tous des Noirs. Elle savait qu'ils étaient encore plus superstitieux que les Mexicains.

— C'est Zomba qui vous envoie? demanda l'un d'eux.

— Oui, c'est elle qui m'envoie. Elle envoie également quelqu'un d'autre à qui vous devez obéir car il est porteur du « signe ».

Sans s'être retournée, elle avait conscience de la présence de Conrad juste derrière elle. Elle lui mit le talisman autour du cou afin que tous pussent le voir sur sa poitrine nue.

— Je suis votre capitaine à présent, dit Conrad lentement, en espagnol. Nous allons prendre la mer : levez l'ancre.

Kamala resta debout à les observer, tandis qu'elle entendait Conrad donner des ordres d'une voix brève.

Il lui sembla que tout l'équipage galvanisé entraînait en action. Les deux capitaines et Conrad lui-même commencèrent à hisser les voiles, tandis que, stimulés par leur exemple, les marins tiraient les cordages et amenaient

l'ancre.

Conrad s'adressa alors à elle :

— Descendez, ôtez vos vêtements mouillés. S'il y a le moindre coup de feu, restez cachée.

Kamala obéit.

Elle trouva le chemin des cabines et descendit. Elle demeura un instant immobile dans l'obscurité ne sachant où diriger ses pas, lorsque soudain Spider surgit à ses côtés, une lanterne à la main.

— Nous avons réussi, mademoiselle! dit-il avec excitation.

— Nous n'avons pas encore atteint la haute mer, dit Kamala, et n'oubliez pas qu'il y a les garde-côtes!

— Allons, mademoiselle, ne vous faites pas de souci. Le maître fera le nécessaire, retenez bien ce que je vous dis!

En dépit de ces paroles réconfortantes, Kamala continuait d'être inquiète, mais elle ne put s'empêcher de sourire en constatant que Conrad était devenu « le maître ».

— Maintenant, mademoiselle, voyons si je puis vous trouver quelque chose pour vous changer, dit Spider.

Il la précéda, levant haut la lanterne, et ouvrit la première cabine.

Kamala regarda autour d'elle et ne put retenir une exclamation. Assurément cette somptueuse cabine avait été installée pour Don Miguel.

Le lit d'or avait un baldaquin de velours brodé à ses armes, les murs étaient couverts de panneaux sculptés — en bois d'ébène, semblait-il — et le mobilier était de bois précieux, incrusté d'or.

— Tout ceci était destiné à impressionner les Espagnols, dit sèchement Spider. Maintenant, c'est le maître qui va dormir ici.

Il s'apprêtait à sortir par la porte qu'ils avaient franchie en entrant, lorsque Kamala avisa une autre porte au milieu du mur.

Elle l'ouvrit et se rendit compte que les cabines communiquaient les unes avec les autres sans qu'il fût besoin de passer à travers des ouvertures pratiquées dans les placards!

Spider lui avait emboîté le pas, et, à la lueur de la lampe, Kamala vit que cette cabine-là avait été sans conteste préparée pour elle ou pour Josepha. Le lit était d'argent avec un baldaquin et des rideaux de satin blanc, froncés et retenus par des rubans roses et bleus. Le tapis était de cette merveilleuse couleur bleue que les Mexicains étaient les seuls à pouvoir obtenir. Les portières étaient de même couleur.

— Cette cabine sera la mienne, dit Kamala avec un sourire.

— Il y a une foule de choses sur ce voilier, dans lesquelles je peux vous faire des robes, mademoiselle, dit Spider, avec un ton satisfait.

En disant ces mots, il ouvrit un placard qui occupait tout un côté de la pièce. Kamala et lui-même restèrent muets de saisissement.

Le placard regorgeait de toilettes de toutes sortes, faites dans des soies rares aux ravissantes couleurs, empruntées, semblait-il, aux perroquets et aux

aras qu'elle avait vus voler dans les arbres.

— Ces robes ont sûrement été prévues pour Josepha, dit Kamala se parlant à elle-même.

— Dans ce cas, je puis facilement les retoucher pour les mettre à vos mesures, mademoiselle, dit Spider. La dame en question est un peu plus forte, mais sensiblement de votre taille et, d'après ce que l'on m'a dit, la plupart de ses toilettes viennent de France ou d'Espagne.

Kamala était certaine qu'une fois mariée à Don Miguel, elle aurait été obligée de les porter, mais ce qui lui importait pour l'instant, c'était d'avoir au moins une robe à sa disposition. Spider posa la lanterne.

— Si vous remontez sur le pont un peu plus tard, lorsque nous serons en pleine mer, vous aurez besoin de quelque chose de chaud, dit-il du ton d'une nourrice s'adressant à un enfant délicat, et je vois ici un manteau qui vous ira admirablement. Il est du reste très joli.

Il prit dans le placard une robe et un manteau qu'il posa sur le lit. Puis il saisit, avec une exclamation de ravissement, une paire de mules. Il les montra à Kamala en disant :

— Si je peux me permettre de m'exprimer ainsi, mademoiselle, vous allez être la plus facile à habiller sur ce bateau. Car si je ne m'abuse, le maître va trouver les vêtements de l'Espagnol un peu étroits pour lui.

Il alluma les lampes fixées aux murs de la cabine et se retira, laissant Kamala seule.

Elle se glissa hors de la robe noire, se sécha avec une serviette qu'elle avait trouvée près de la table de toilette, puis commença à s'habiller.

Il lui était cependant difficile de s'intéresser à sa toilette, car elle prêtait l'oreille aux bruits que faisaient au-dessus de sa tête les pieds nus et les voix volontairement étouffées.

Elle se tourmentait : et si le vent ne se levait pas, s'ils ne réussissaient pas à faire partir le bateau?

Elle avait entendu que l'on amenait l'ancre, mais le bateau semblait ne pas bouger.

Soudain Kamala ne put supporter plus longtemps cette angoisse. Elle enfila prestement la robe par-dessus ses nombreux jupons, jeta sur ses épaules le manteau que Spider avait choisi pour elle, puis monta en courant sur le pont.

Une fois là, elle regarda autour d'elle et soudain laissa échapper une exclamation où se mêlaient le ravissement et le soulagement. Ils étaient en route! Ils avançaient! Pas très vite, mais néanmoins ils étaient presque sortis de la lagune, et, devant eux, s'étendait la mer.

Conrad était à la barre et elle devina, à son expression concentrée, qu'il se donnait beaucoup de mal pour faire manœuvrer le grand voilier au milieu des navires et des bateaux de pêche ancrés dans la passe.

Elle vint près de lui. Pendant un moment, il ne dit mot et elle pensa qu'il ne s'était pas aperçu de sa présence, puis il demanda :

- Tout va bien?
- Nous sommes partis!
- Oui, Dieu merci! Et il y aura davantage de vent en haute mer.
- Vous avez pensé, j'espère, à la lanterne bleue au haut du grand mât?
- Vous pourrez la voir en levant la tête, répliqua-t-il.

Kamala fit un pas de côté pour être sûre de sa présence : elle brillait semblable à une étoile porteuse d'espérance et, de nouveau, Kamala poussa un soupir de soulagement.

— Vous vous rendez compte, j'espère, que ce voyage ne s'annonce pas facile, dit Conrad. Même avec le vent en poupe, nous ne serons pas à La Havane avant quatre ou cinq jours. Nous ne sommes que quatorze à manœuvrer, et un bateau de cette taille nécessite quarante ou cinquante hommes.

— Néanmoins, monsieur, dit derrière lui une voix à l'accent écossais, je crois que votre évaluation — quatorze hommes — n'est pas tout à fait exacte.

Kamala se retourna et vit le capitaine Mac Donald qui s'était approché d'eux à leur insu.

— Comment cela? dit Conrad.

— Mais oui, monsieur, répondit l'Écossais. J'estime que trois capitaines britanniques valent, chacun, trois marins indigènes. Ce qui, en comptant Spider, nous amène à vingt. Cela ne fait que la moitié de l'équipage normal, mais vous devriez, monsieur, être déjà plus que satisfait.

Conrad rit.

— En vérité, Mac Donald, je le suis, quoi que vous en pensiez. Au fait, avez-vous hissé la grand-voile?

— Nous avons hissé toutes les voiles que possède ce bateau, répondit l'Écossais.

— L'aube va poindre d'un instant à l'autre, et il ne nous reste qu'à espérer un bon vent, remarqua Conrad.

A ce moment précis, Kamala sentit un souffle d'air soulever sa chevelure et comprit qu'ils approchaient de la mer. Son regard se porta sur l'horizon et il lui sembla déceler une faible lueur : l'aube serait bientôt là et, elle en était certaine à présent, elle leur apporterait un message d'espoir.

Plus tard, Kamala fut incapable de se rappeler en détail les dix jours qui suivirent. Les patrouilleurs, à la vue de la lanterne bleue, les laissèrent passer sans difficulté et ils abordèrent bientôt la haute mer, en route pour La Havane.

La force du vent s'accrut, si bien que, très vite, ils firent voile à une vitesse considérable. Mais en dépit de l'optimisme de Mac Donald, il se révéla que le maniement d'un bateau de la taille du *Santa Maria* mettait à trop rude épreuve l'endurance de quatorze hommes. Kamala et Spider passaient tout leur temps à préparer des repas que l'équipage avalait en un clin d'œil entre deux tours de quart, ou à faire du café qu'ils montaient sur le pont pour tenir les hommes éveillés.

Il n'était naturellement pas question de prendre des relèves régulières.

Les hommes ne s'endormaient que lorsqu'ils étaient vraiment à bout de force. Kamala s'accoutuma à voir un homme s'écrouler sur le pont, pour sombrer dans le sommeil un quart d'heure et se relever ensuite pour se remettre à la tâche.

C'était Conrad et lui seul qui leur insufflait ce courage exceptionnel.

Pas seulement parce qu'il portait autour du cou le talisman de Zomba, mais aussi par sa force de caractère et le don de commander qui était inné en lui; les hommes désiraient non seulement le servir, mais lui plaire.

Il n'y avait jamais l'ombre d'une hésitation lorsqu'il demandait aux marins de hisser les voiles ou de les larguer. Ils ressemblaient, pensait Kamala, à un véritable essaim, lorsque grimant à la grand-vergue comme des singes ils oscillaient loin au-dessus du pont, au gré des vents.

Puis ils se laissaient glisser vers le pont, joyeux et prêts à continuer jusqu'aux limites de leurs forces.

Sur les instructions de Conrad, les provisions d'excellente qualité emmagasinées pour Don Miguel lui-même étaient distribuées en parts égales entre les capitaines et les marins.

On distribuait chaque soir une ration de rhum dès le coucher du soleil, mais ils étaient, en revanche, à court de fruits et de légumes frais, lesquels auraient été probablement montés à bord au moment du départ.

Heureusement il y avait quantité de tonneaux remplis d'eau douce et — comme ne cessait de le répéter Conrad — cela eût pu être mille fois plus terrible.

Spider lui avait trouvé une chemise et des pantalons, et s'affairait à lui transformer une des élégantes redingotes noires de Don Miguel pour l'arrivée à La Havane.

Un après-midi qu'elle était montée sur le pont pour lui tenir compagnie, Kamala le trouva en train de donner des instructions au plus jeune des deux capitaines, Roger Turner, concernant l'approvisionnement.

— Des citrons, disait Conrad, il n'y en a jamais trop, et j'entends que mes hommes ne succombent pas à cause de mon avarice!

— Je l'ai déjà noté, monsieur, dit le capitaine Turner qui tenait une longue liste à la main.

Lorsqu'il se fut éloigné, Kamala demanda à voix basse :

— Avez-vous suffisamment d'argent pour payer tout cela?

— Grâce à Van Wyck, j'en ai assez pour atteindre La Havane, dit-il, mais après, il nous faudra penser à vendre quelque chose en arrivant aux Açores.

— Savez-vous que votre lit est en or? observa Kamala.

Il se mit à rire :

— Je ne l'ai pas encore vu.

— Je sais, dit-elle, vous devez être épuisé! Je vais aller vous chercher un peu de café.

— Faites-le bien fort!

— Entendu!

Puis, au moment de descendre, elle dit avec quelque appréhension, car cette pensée la tourmentait déjà depuis un certain temps :

— Don Miguel ne peut-il pas nous accuser d'avoir volé son bateau?

— Non, cela lui est impossible, répondit Conrad. Quel tribunal accorderait le moindre crédit à un homme qui a emprisonné des marins et capturé leur bateau?

La voix de Conrad était chargée de colère lorsqu'il ajouta :

— Non, Kamala! Ce que j'ai pris, je le garde!

— Vous êtes un pirate, voilà la vérité! dit-elle, taquine.

— Pourquoi pas? demanda-t-il, c'est un jeu auquel les Anglais ont toujours eu coutume de se distinguer, particulièrement dans cette partie du monde. Que dites-vous de Drake, Hawkins, Cavendish?

— D'ailleurs vous avez tout l'air d'un boucanier!

— Trouvez-vous cela déplaisant? demanda Conrad.

Kamala rit.

— Vous n'êtes déjà que trop vaniteux, répondit-elle. Je vous donnerai ma réponse un autre jour.

— Très bien! Je m'en souviendrai! répliqua-t-il.

Les vingt-quatre heures qui suivirent furent si pénibles que personne ne songea ni à rire ni à plaisanter.

Conrad travailla et fit travailler ses hommes jusqu'à la limite des forces humaines. Depuis trois jours qu'ils étaient en mer, pas un seul n'avait pris de repos.

Les deux capitaines faisaient des miracles, mais il n'en demeurait pas moins que Conrad semblait faire marcher le bateau à lui tout seul.

Kamala persistait à craindre que Don Miguel ne les poursuive, bien qu'elle vît mal par quel moyen. Mais il était fourbe, intelligent et elle avait beau se raisonner, s'accuser d'avoir trop d'imagination, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur.

— Il n'y en a plus pour longtemps, à présent, mademoiselle, dit Spider, passant auprès d'elle chargé d'un plateau de quarts fraîchement lavés et d'un énorme pot de café.

Souvent Kamala se demandait ce qu'ils seraient devenus sans lui.

Il s'était révélé un excellent cuisinier et, même accablé de travail, il ne se montrait jamais désagréable ni nerveux, mais toujours poli et gai.

« Il nous faudra trouver un moyen de le récompenser », se dit-elle.

Le fait de tomber bientôt à court d'argent était un souci de plus. Heureusement ils avaient le lit en or, sans compter celui de Kamala, en argent.

Il était 1 heure du matin, lorsque Conrad dit d'une voix rauque de fatigue :

— Voici Castel Morro!

Kamala regarda devant elle et, à la pâle lueur de la nouvelle lune, elle vit se profiler la silhouette d'un fort contre le ciel étoilé. Elle sut qu'ils avaient

touché au port.

— Ainsi nous avons réussi, dit-elle, doucement.

— Allez vous coucher, ordonna Conrad, nous en reparlerons demain.

Elle obéit, trop fatiguée pour discuter. Elle descendit, se déshabilla et se mit au lit.

Elle avait découvert dans sa cabine des flots de lingerie dans une commode. Il y avait des chemises de nuit magnifiquement brodées, des jupons et des chemises bordées de dentelle, mais elle était trop préoccupée pour s'y intéresser.

Ce soir-là, elle se glissa dans une chemise de nuit bordée de dentelles archéennes et laissa aller sur l'oreiller sa tête douloureuse. Elle voulut dormir, mais n'y réussit pas, ne pouvant s'empêcher de prêter l'oreille aux bruits qui venaient du pont.

Elle les entendit jeter l'ancre; on criait des ordres, on larguait les voiles qui tombaient avec un bruit mat. Puis les bruits décréurent et cessèrent enfin, et elle entendit Conrad qui descendait l'escalier d'un pas pesant.

Il entra dans la cabine voisine de la sienne et ferma la porte.

Elle perçut un choc sourd, puis tout retomba dans le silence; elle comprit, aussi clairement que si elle l'avait vu faire, que Conrad s'était jeté sur son lit sans se dévêtir et qu'il s'était endormi aussitôt d'un sommeil de plomb. Elle sourit. Ils avaient touché au port, ils étaient saufs!

Chapitre 11

En s'éveillant, Kamala vit Spider qui pénétrait dans sa cabine, chargé d'un plateau. Elle le regarda encore ensommeillée, puis elle demanda :

— C'est l'heure du petit déjeuner?

— Il est plus de midi, mademoiselle.

Kamala s'assit vivement sur son lit.

— Plus de midi! s'exclama-t-elle.

— Voici votre déjeuner, mademoiselle, répondit Spider, posant le plateau sur le lit auprès d'elle.

— Mais comment ai-je pu dormir aussi tard...? commença Kamala.

— Nous avons tous dormi tard, mademoiselle, dit Spider, et le maître m'a chargé de vous dire qu'il était inutile de vous bousculer, mais qu'il voudrait vous emmener à quai vers 4 heures et demie. Jusque-là il aura beaucoup à faire.

— J'en suis certaine, dit Kamala qui se laissa aller sur ses oreillers avec un petit soupir de soulagement. Et sir Conrad a-t-il bien dormi?

— D'un sommeil de plomb, mademoiselle, dit Spider avec une petite grimace de contentement. Ça n'a pas été un petit travail que de le réveiller. Mais je ne l'ai fait qu'au moment où il le fallait absolument.

— Il doit être très fatigué, dit Kamala.

— Mais non, mademoiselle, répondit Spider. Il est si heureux qu'il a l'air d'un collégien.

Kamala rit. Elle comprenait ce que devait représenter pour Conrad, comme pour l'équipage, le fait d'avoir réussi à amener à bon port cet immense bateau, du Mexique jusqu'à La Havane.

Comme l'avait recommandé Conrad, elle ne se leva que tardivement, bien après l'heure de la sieste.

Le temps était chaud et étouffant, mais le soleil doré et splendide.

Lorsque enfin Kamala se décida à s'habiller, elle mit ce qu'elle jugeait être la plus jolie toilette de sa garde-robe qui pourtant n'en manquait pas.

Elle n'eût jamais pensé qu'elle posséderait un jour ne serait-ce que l'une de ces robes.

Elle la choisit donc avec soin, espérant que Conrad la trouverait belle. Il s'agissait d'une toilette de mousseline blanche ornée de volants de dentelle et dont les manches et la jupe étaient ornées de rubans bleus qui ne pouvaient

venir que de France.

Il y avait également une ceinture de la même soie bleue, un drôle de petit chapeau assorti, fait de dentelle et de rubans et, également, une minuscule ombrelle à long manche. Kamala monta sur le pont où elle savait que Conrad l'attendait, et l'expression de son visage lui dit, de manière éloquente, à quel point il la trouvait séduisante.

Elle dut se retenir de courir vers lui, de se jeter dans ses bras pour lui crier son bonheur. Au lieu de cela, elle plongea cérémonieusement dans une révérence, sa longue jupe balayant le pont qui venait d'être lavé.

En se redressant elle regarda Conrad avec amour : « Comme il est beau et distingué », pensa-t-elle.

Il portait un costume noir qui avait été fait pour Don Miguel et que Spider avait mis à sa taille non sans mal. Ce costume accentuait l'élégance de sa silhouette élancée et athlétique et le jabot de dentelle blanche mettait en valeur son visage à la beauté virile.

Un bateau les attendait, et, tandis que les rameurs les emmenaient vers le quai, Kamala pouvait, pour la première fois, apprécier la beauté de la baie.

Elle n'avait jamais vu un spectacle plus frappant que ce château avec ses tours et ses créneaux de pierre grise. Toute proche, se trouvait une forteresse appelée « cabana », crépie de rose et dont les angles étaient blancs.

Tout n'était que couleurs, depuis les cocotiers poussant parmi les herbages drus qui entouraient le fort, jusqu'aux petites maisons biscornues avec leurs façades peintes en rouge ou en bleu pâle et qui semblaient sévères avec leurs fenêtres sans vitres, semblables à des regards vides.

Mais ce qui lui coupa le souffle, ce fut le nombre invraisemblable de bateaux ancrés dans la baie. Il y avait des bâtiments de guerre, et des vaisseaux marchands venus du monde entier, des caboteurs, des vapeurs... et, glissant au milieu de cette foule avec leurs voiles d'une blancheur de neige, d'innombrables petits voiliers.

— Comme tout cela est joli ! s'exclama Kamala.

— Ravissant, répondit Conrad.

Son regard était posé sur le visage de la jeune fille, et celle-ci savait bien qu'il ne parlait pas de la baie. Un « volant », petit véhicule d'aspect cocasse, mais probablement le plus laid que Kamala eût jamais vu, les attendait sur la jetée. Il était conduit par un Noir vêtu d'un invraisemblable uniforme tout taché et d'une paire de cuissardes. A peine furent-ils dans la voiture que Conrad saisit la main de Kamala qu'il garda serrée dans la sienne.

— Je vous aime, dit-il, c'est la première fois que je puis vous le dire depuis que nous sommes arrivés à La Havane.

— La Havane et la sécurité, dit Kamala avec un petit soupir de soulagement.

— Oui, nous sommes sauvés, répondit Conrad. C'était un pari insensé, ma chérie, mais nous l'avons gagné.

— Uniquement grâce à vous.

La voix de Kamala eut un petit tremblement qui ressemblait à un sanglot et, lorsqu'il abaissa ses yeux sur elle, une flamme soudaine éclaira son regard.

— Si nous avions échoué, dit-il tranquillement, nous aurions perdu ensemble, et c'est là tout ce qui compte.

— Je ne crois pas que vous puissiez jamais échouer dans aucune de vos entreprises, dit-elle avec douceur.

Il allait répondre lorsque, à ce moment précis, l'attelage s'arrêta devant un magasin. Kamala vit qu'il s'agissait d'une bijouterie et regarda Conrad d'un air interrogateur.

— Donnez-moi l'un de vos gants, cela vous épargnera de rougir.

Elle le regarda un instant sans comprendre.

Puis elle retira son gant et le lui tendit; il le prit et entra dans la boutique.

Elle devina ce qu'il achetait et sentit son cœur battre un peu plus vite. Voilà ce pourquoi elle avait prié, ce qu'elle avait follement désiré, ce que Zomba avait nommé « le vœu le plus cher de son cœur ».

Quelques instants plus tard, Conrad réapparut portant son gant et une petite boîte de cuir. Il les déposa dans le giron de Kamala.

— Vous feriez bien de l'essayer pour voir si c'est la bonne taille, suggéra-t-il.

Kamala ouvrit la boîte et vit, ainsi qu'elle s'y attendait, une fine alliance en or.

Elle allait la retirer de son écrin de velours, mais Conrad la devança. Il prit l'anneau, et le passa au quatrième doigt de Kamala. Il lui allait parfaitement.

Un court instant, ses doigts se mêlèrent étroitement à ceux de Kamala; puis il retira l'anneau et le glissa dans la poche de sa veste.

— A l'église anglicane! dit-il en espagnol au postillon.

Kamala le regarda avec surprise.

— Une église anglaise? dit-elle d'un ton interrogateur.

— Mais oui, répondit Conrad. La Havane a appartenu à l'Angleterre pendant de nombreuses années. A l'époque, on a construit une église, et le pasteur est un de mes vieux amis.

Kamala garda un instant le silence puis demanda, d'une voix très basse :

— Allons-nous... être mariés... maintenant?

— Maintenant, tout de suite, répliqua Conrad. Je ne veux plus prendre le risque de vous perdre, ma chérie.

Elle leva les yeux sur lui, des yeux brillants d'émotion.

— C'est ce que je désire depuis... toujours, murmura-t-elle.

Il baissa les yeux sur son visage radieux et porta sa main à ses lèvres. En sentant la bouche de Conrad sur sa peau, elle frémit tout entière.

« Qu'est-ce donc, se demanda-t-elle, qui fait que lorsqu'il me touche, je ressens cette griserie, ce ravissement indicibles? »

Ils poursuivirent leur chemin sans parler à travers les rues commerçantes puis empruntèrent un chemin qui les mena jusqu'à une petite église grise aux fenêtres de verre coloré.

Juste à côté se trouvait une maison blanche qui, bâtie face à la mer, avait une vue magnifique sur la baie.

Comme Kamala s'y attendait, la maison était construite en carré et un domestique leur, fit gravir un escalier intérieur; il les introduisit dans un appartement frais et spacieux au sol de marbre. Le mobilier se composait de tables de marbre, elles aussi, et de nombreux fauteuils de bambou.

Le domestique se retira.

— C'est vraiment une très grande maison et très somptueuse! dit Kamala. Elle ne semble pas faite pour un ecclésiastique.

— C'est que mon ami est un personnage considérable, répondit Conrad. Il est plus qu'un simple vicaire, on le traite ici avec beaucoup de respect, et il est considéré comme le père de la colonie anglaise.

Tandis qu'il parlait, un homme corpulent, vêtu d'une soutane mauve, entra dans la pièce et, apercevant Conrad, marcha vivement vers lui, les deux mains tendues.

— Conrad! Mon garçon! Quel plaisir inattendu! s'écria-t-il. J'ignorais que vous fussiez à La Havane.

— Il s'agit d'une escale imprévue, répondit Conrad, mais si je suis ici, c'est que j'ai une chose très particulière à vous demander.

— Vraiment! s'écria le prêtre en regardant Kamala.

— Permettez-moi de vous présenter Mlle Kamala Lindsey, expliqua Conrad, qui me fait la joie de vouloir bien devenir ma femme. Nous aimerions être mariés immédiatement.

Kamala ne garda de tout ce qui suivit que l'impression d'un rêve merveilleux.

Le pasteur anglais, Conon Lovell, porta un toast à leur santé tandis que l'on préparait les papiers nécessaires au mariage.

Puis ils retournèrent à l'église de pierre grise dont l'autel était décoré de fleurs. Il y régnait une atmosphère de sérénité, de fraîcheur et de paix.

Le service fut très simple et Kamala pensa qu'elle n'oublierait jamais le son grave de la voix de Conrad, tandis qu'il prononçait ses vœux, non plus que sa propre voix tremblante d'émotion.

En retournant vers le bateau dans le « volant », Kamala se disait qu'elle n'aurait pu trouver de mots capables d'exprimer sa joie. Elle était la femme de Conrad, elle était sienne, ils appartenaient l'un à l'autre pour toujours et rien ne pourrait désormais les séparer!

En mettant sa main dans celle de son mari, elle eut l'impression de se donner à lui pour l'éternité.

— Aimer et chérir, dit-elle à mi-voix.

Quand ils furent arrivés au quai d'embarquement et que le postillon eut arrêté son cheval, Conrad demanda d'une voix très douce :

— Êtes-vous heureuse, ma chérie?

Elle tourna vers lui son visage illuminé de bonheur et, pendant un court instant, il leur sembla qu'ils ne pouvaient plus faire un mouvement. Ils

demeuraient assis l'un près de l'autre, liés par le charme puissant de l'amour.

Puis, comme dans un rêve, Kamala se rendit soudain compte que le petit bateau les attendait pour les ramener à bord du voilier. Elle donna la main à Conrad pour descendre de la voiture.

Le pont du bateau lui parut surpeuplé, mais elle entendit le capitaine Mac Donald dire à Conrad :

— J'ai engagé trente hommes, monsieur, ainsi que vous me l'aviez demandé. Ce sont de bons marins et leurs papiers sont en règle.

— Sont-ils tous vaccinés? demanda Conrad.

— Oui, tous, répondit le capitaine Mac Donald.

Derrière lui attendait le capitaine Turner. Il informa Conrad qu'il avait fait monter à bord les vivres que ce dernier avait demandés. Kamala se rendit compte que sa présence était inutile. Elle descendit donc et, sur le chemin de sa cabine, rencontra Spider qui guettait son retour.

— Que vous êtes jolie, mademoiselle! s'écria-t-il involontairement.

— Je suis si heureuse, Spider, répondit Kamala, plus heureuse que je ne l'ai jamais été. Sir Conrad et moi nous sommes mariés aujourd'hui.

— J'espérais tant cette nouvelle, milady!

Kamala le regarda avec surprise :

— Vous saviez donc que votre maître et moi n'étions pas... frère et sœur?

— Je l'ai deviné le jour où vous êtes descendus à terre aux Açores, milady; vous êtes remontés tous deux sur le bateau, transportés, comme si vous aviez entrevu le paradis.

Kamala sourit.

— Je crois en effet, dit-elle doucement, que c'était bien là la vérité.

Elle se rendit dans sa cabine pour enlever son chapeau, puis elle s'assit à sa table de toilette et resta un instant à contempler le simple anneau qui ornait sa main gauche.

« Comme cet anneau est plus précieux, pensait-elle, que l'énorme diamant de Don Miguel ou même n'importe quel joyau au monde. »

Aux yeux d'une femme, rien en effet ne représente plus de valeur que l'alliance offerte par l'homme aimé et qui l'aime.

Elle demeura immobile ainsi un long moment sans remarquer que le bateau s'était mis en route. Le vent gonflait les voiles et ils quittaient le port de La Havane.

Elle faillit monter rejoindre Conrad sur le pont mais se sentit intimidée en songeant à la foule qui s'y trouvait.

Il leur restait encore tant de choses à se dire. Elle attendrait qu'ils soient seuls, qu'il vienne enfin la rejoindre comme certainement il brûlait de le faire.

En fait, elle dut dîner seule dans le salon.

— Le maître est à la barre, dit Spider, il n'a confiance qu'en lui-même.

— Mais il doit mourir de faim! s'exclama-t-elle.

— Oh non! je m'en suis occupé. Le capitaine Mac Donald a engagé un nouveau cuisinier : un Chinois. Il dit que c'est le meilleur cuisinier de toute la

baie. Je le croirai quand j'aurai goûté l'un ou l'autre de ses plats!

Kamala se mit à rire, car il y avait une pointe de jalousie dans la voix de Spider.

— Eh bien, nous n'aurons plus à nous tuer à l'ouvrage, moi, au moins; il vous reste tant de vêtements à rectifier.

— C'est vrai, il vaut mieux que je retourne à mes véritables activités, dit Spider, et si vous voulez mon avis, ne me jugez pas impertinent, allez vous mettre au lit. Je sens que le maître ne descendra pas de sitôt.

Kamala réfléchit et finit par admettre que c'était là un conseil sensé. Il était bien inutile de demeurer au salon, si plaisant et confortable qu'il fût.

Elles se rendit dans sa cabine où elle ôta sa toilette blanche. Tandis qu'elle se glissait entre ses draps, elle se fit la réflexion que son lit d'argent et le lit d'or de la cabine voisine étaient des spécimens qui devaient rarement se trouver sur un bateau.

Les draps bordés de dentelle et les taies d'oreillers brodées étaient à la fois luxueux et doux. La brise de la mer avait beaucoup atténué la chaleur lourde de la journée et bien que les hublots dussent rester fermés, la cabine semblait fraîche.

La nuit tombait rapidement; si bien que le ciel qui un instant plus tôt était cramoisi avec des reflets d'or semblait à présent un dais de velours noir clouté de diamants.

Enfin, au bout d'un moment qui parut à Kamala durer un siècle, elle entendit le pas de Conrad qui descendait la coursive. Il se rendit d'abord dans sa propre cabine.

Elle l'attendit, étendue, le cœur battant la chamade et les lèvres sèches. La porte s'ouvrit et il entra.

Il portait un magnifique vêtement d'intérieur de brocart d'or à col droit avec des parements de velours noir. Le col de dentelle de sa chemise blanche tranchait sur sa gorge brune. Il était d'une telle beauté que Kamala tendit instinctivement les bras vers lui.

Il referma la porte de communication et s'assit sur le bord du lit. Il lui prit les mains et les baisa l'une après l'autre.

— Je vous aime, ma chérie. Dieu que vous êtes belle et comme je vous aime! dit-il.

Elle se sentit frissonner en entendant le désir qui vibrait dans sa voix.

Elle attendait qu'il prenne ses lèvres, mais après un instant, il murmura :

— J'ai quelque chose à vous avouer.

Elle leva les yeux vers lui avec appréhension. Elle trouvait étrange la façon dont il avait prononcé ces mots.

— Quelque chose à me dire? questionna-t-elle.

— Évidemment j'aurais dû le faire plus tôt, répondit-il, mais je me suis conduit comme un lâche.

— Mais qu'est-ce donc? Est-ce quelque chose de mal? demanda vivement Kamala.

— Pas exactement, répondit Conrad, quoique vous penserez peut-être que c'est une chose grave.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Kamala de nouveau, et cette fois elle avait peur de ce qu'elle allait apprendre.

Les doigts de Conrad serraient les siens.

— Je crois, commença-t-il lentement, me souvenir que vous avez été surprise de m'entendre me présenter à M. Van Wyck comme sir Conrad Veryan. Vous pensiez sans doute que cela faisait partie de la comédie que nous jouions tous deux. En fait, il n'en était rien, et je suis réellement baronnet. Je porte toutefois un autre titre que nous utiliserons dorénavant tous les deux.

— Un autre... titre? demanda Kamala, cherchant à comprendre ce qu'il essayait de lui dire.

— Je suis le marquis de Truro.

Pendant un instant, Kamala le regarda sans un mot. Elle cherchait à se rappeler dans quelles circonstances elle avait déjà entendu prononcer ce nom. Puis, avec un petit cri, elle retira sa main de celle du jeune homme :

— Le marquis de Truro! répéta-t-elle. Vous voulez dire le marquis qui devait épouser Sophie?

Tout d'abord Conrad garda le silence, puis il répondit :

— Il m'est difficile de vous faire comprendre qu'à l'époque ce mariage m'apparaissait comme le seul recours pour me tirer du guêpier où je me trouvais.

Il se leva, traversa la cabine et regarda à travers le hublot.

Il écartait le rideau de satin et son regard errait sur la mer.

— Je vous ai déjà décrit la situation que j'ai trouvée en rentrant chez moi, poursuivit-il. Ma mère mourante, les dettes accumulées, les gens qui dépendent de moi réduits à la misère la plus noire. Il y avait également une lettre de mon homme d'affaires...

Il s'arrêta un instant. Kamala revit son oncle Marc précisant que tout avait été arrangé par l'homme d'affaires du marquis.

— Il se trouvait que mon homme d'affaires était également l'avoué de Marc Pleyton, continua Conrad. Il se trouva aussi que son client voulait un titre pour sa fille et mon conseiller savait que les cinquante mille livres que Marc Pleyton offrait au fiancé seraient pour moi une manne miraculeuse.

— Cinquante mille livres! articula Kamala.

— C'est en effet la somme qu'il était prêt à payer pour un titre, dit Conrad, et la dot de sa fille devait s'élever à plus de cent mille livres.

— Tant d'argent... Comment eussiez-vous pu... refuser?

— Je n'avais pas l'intention de le faire, répliqua Conrad, jusqu'au moment où inexplicablement et sans m'y attendre le moins du monde, je suis tombé amoureux pour la première fois de ma vie.

Il se retourna pour regarder Kamala. Elle lui apparut si petite, et fragile dans l'immense lit, ouvrant de grands yeux qui semblaient dévorer son visage

devenu tout pâle.

— Oui, répéta-t-il, je suis tombé amoureux et j'ai alors compris que quel que fût le prix que Marc Pleyton serait disposé à payer pour mon titre, il me serait impossible de me vendre.

— Mais alors, vous ne... vous rendiez pas... à Southampton pour trouver un... bateau, dit Kamala.

— Je venais juste d'arriver à Southampton venant de Falmouth, répondit Conrad. C'est à ce moment-là que nous nous sommes rencontrés. J'étais en route pour la demeure de votre oncle.

Le silence se fit. Intolérable. Kamala ne le regardait pas.

— Kamala...! cria-t-il, et il s'avança vers elle.

A ce moment la porte de la cabine s'ouvrit en coup de vent. Spider apparut.

— Monsieur! Monsieur! Venez vite. Il faut que vous voyiez de vos propres yeux! Il le faut! Je puis à peine y croire!

— Que se passe-t-il? Qu'est-il arrivé? s'écria Conrad.

— Rien de grave, monsieur, c'est merveilleux, au contraire, fabuleux! Mais venez voir, je vous en supplie, monsieur, venez avec moi.

En disant ces mots, le petit homme fit demi-tour et repartit comme il était venu. Conrad le suivit des yeux avec ahurissement, puis sortit derrière lui, fermant la porte de la cabine.

Kamala enfouit son visage dans ses mains, prise dans un tourbillon de pensées.

C'était pour elle que Conrad avait renoncé à l'argent de Marc Pleyton, pour elle qu'il s'était refusé à épouser Sophie. Quel homme dans la situation où il se trouvait eût agi de la sorte? Il lui avait rendu, pensa Kamala, le plus beau des hommages.

Elle avait reçu un choc, se rendant brusquement compte que d'une certaine manière, elle ne pouvait échapper à son passé, puisque même Conrad avait eu, bien que loin, affaire à son oncle. Mais elle se dit avec fermeté qu'il ne fallait pas laisser le souvenir de l'oncle Marc gâcher le jour de son mariage.

Il avait ruiné trois ans de sa vie et lui avait causé tant de chagrins et de souffrances que, même aujourd'hui, elle ne pouvait penser à cette période que comme à un cauchemar. Ce serait, pensa-t-elle, lui donner beaucoup d'importance que de lui permettre, si peu que ce soit, de se glisser entre elle et son mari.

Conrad était à elle! Il l'avait entraînée avec lui dans l'aventure la plus folie, la plus téméraire que l'on pût rêver; une aventure que pas un homme raisonnable n'eût tentée, et cela pour l'unique raison qu'il l'aimait.

« Je l'aime! Je l'aime! se dit Kamala. Que m'importe qu'il ait un nom ou qu'il en ait vingt... que m'importe? Il est à moi... Il est mon mari! »

Lorsque Conrad revint dans la cabine, elle souriait, mais à sa grande surprise, il ne lui jeta pas un regard, se contentant de fermer la porte derrière lui.

Puis il souffla la flamme des deux lampes à huile, ne laissant allumée que la chandelle que Kamala avait placée à son chevet. Les ombres envahirent la pièce.

Conrad se tourna vers elle et comme le bateau se mettait à gîter, il se jeta sur le lit, mais resta allongé sur le couvre-lit de satin. Puis il glissa ses mains derrière sa tête et contempla le plafond.

Kamala ne dit rien tout d'abord, puis comme il continuait à se taire, elle demanda d'une voix effrayée :

— Qu'y a-t-il? Qu'est-il... arrivé?

— Spider a découvert la cargaison.

— La... cargaison?

— Il est d'une infatigable curiosité, répondit Conrad, et réellement, j'avais oublié, quant à moi, jusqu'à son existence. D'ailleurs, il ne me serait pas venu à l'idée qu'il pût y avoir une cargaison, étant donné que Don Miguel s'embarquait pour l'Espagne pour une visite de courtoisie, ou, à tout le moins, semi-officielle.

— Et... cependant... il y en a une? dit Kamala.

— Mais oui.

Elle comprit que là était la clef de l'étrange attitude de Conrad.

— Et quelle est cette cargaison? questionna-t-elle.

Il resta un moment sans répondre, puis dit d'une voix neutre :

— Spider a ouvert une des caisses : elle contenait des diamants. Il y en a cinq semblables. Quant aux autres, elles sont remplies d'or.

Kamala resta interdite.

— Des diamants... et par caisses entières?

— Don Miguel a dû mettre des années à les rassembler. Il avait l'intention de faire sensation en Espagne et c'est probablement ce qui serait arrivé.

— Et maintenant..., chuchota Kamala, ils sont à vous.

— Ainsi que je vous l'ai déjà dit, répliqua Conrad, ce que j'ai, je le garde.

— Mais il me semble que... vous n'êtes pas vraiment... heureux, dit Kamala. Pourtant vous allez pouvoir disposer d'autant d'argent que vous le désiriez, vous serez en mesure de récompenser Spider et de dédommager les deux capitaines qui ont perdu leur bateau. Vous aurez tout ce que vous vouliez et même davantage.

— C'est vrai, dit Conrad, tout cela sera fait et largement. (Il se tut un instant, puis ajouta :) Je crois que pour l'instant, je suis complètement abasourdi à la pensée d'avoir autant d'argent. Je n'ai même pas encore évalué ma cargaison. J'avais l'intention de mettre en vente une partie du mobilier en arrivant aux Açores.

— Et... vous n'êtes pas heureux? demanda-t-elle, hésitante.

En guise de réponse, il se tourna vers elle et, appuyé sur un coude, il la regarda, comme en cet après-midi lointain des Açores lorsqu'elle était étendue parmi les fleurs, à l'ombre des rochers.

— Je suis enfin en train de me rendre compte, dit-il lentement, que tout

cela n'a pas la moindre importance. Je désirais désespérément de l'argent. Pendant toute la traversée, je me suis demandé avec frénésie de quelle façon je pourrais en gagner suffisamment pour mes problèmes en Angleterre.

Il soupira.

— Maintenant que je suis un homme riche, expliqua-t-il, je sais que cela n'a pas la moindre importance, car je possède la seule chose au monde que je voulais réellement.

— Et... qu'est-ce donc? s'enquit Kamala.

— Vous connaissez la réponse. C'est vous qui avez changé ma vie et modifié ma conception du monde, répliqua Conrad. C'est vous qui m'avez fait comprendre que l'argent n'est pas une chose essentielle. Il y a une chose infiniment plus importante, plus nécessaire au bonheur d'un homme.

— Et qu'est-ce que c'est? demanda de nouveau Kamala.

— L'amour, ma chérie, cet amour que vous m'avez donné, l'amour que mon cœur a éprouvé dès que je vous ai vue.

Kamala sentit battre son cœur et un frisson la parcourut. La voix de Conrad était vibrante de passion.

— Êtes-vous sûr... absolument sûr... maintenant que vous êtes très... très riche, que vous voulez toujours de moi? demanda-t-elle. N'êtes-vous pas... déçu... de m'avoir épousée?

— Est-ce bien vous qui me posez cette question stupide? demanda Conrad avec un air moqueur.

Très lentement, il se pencha et trouva ses lèvres. Sa bouche se fit très douce comme s'il craignait d'effrayer Kamala.

Mais lorsqu'elle lui mit les bras autour du cou, son baiser se fit plus passionné, plus profond, plus exigeant.

Il sembla à Kamala qu'il l'entraînait encore une fois dans un monde irréel et merveilleux. Ils étaient ensemble, plus rien d'autre ne comptait.

Le corps de Kamala répondait au sien et elle frissonna de plaisir lorsqu'elle sentit la main de Conrad sur sa poitrine.

Il leva la tête.

— Vous êtes mienne, dit-il, qu'importe tout le reste? Je vous aime et ne vous laisserai jamais partir.

— C'est là mon plus cher désir..., murmura Kamala.

Elle leva les yeux vers lui, rencontra son regard brûlant de passion. Elle avait une conscience aiguë du désir intense qu'il avait d'elle, mais elle n'en était pas effrayée.

— Rien ne compte, rien excepté vous, mon amour, répéta Conrad, et il se mit à l'embrasser sauvagement, follement, comme si sa vie en dépendait.

— Je... vous aime..., murmura-t-elle encore.

— Vous êtes à moi! A moi! dit Conrad d'une voix rauque.

Sa bouche dominatrice, passionnée, la tenait captive et elle tremblait en proie à une sensation de plénitude extraordinaire. Puis elle se sentit soudain transportée dans un univers paradisiaque où plus rien n'existait que leur

incomparable amour.

Fin